



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A

937,485

M



M

M



M

M



M



M



M



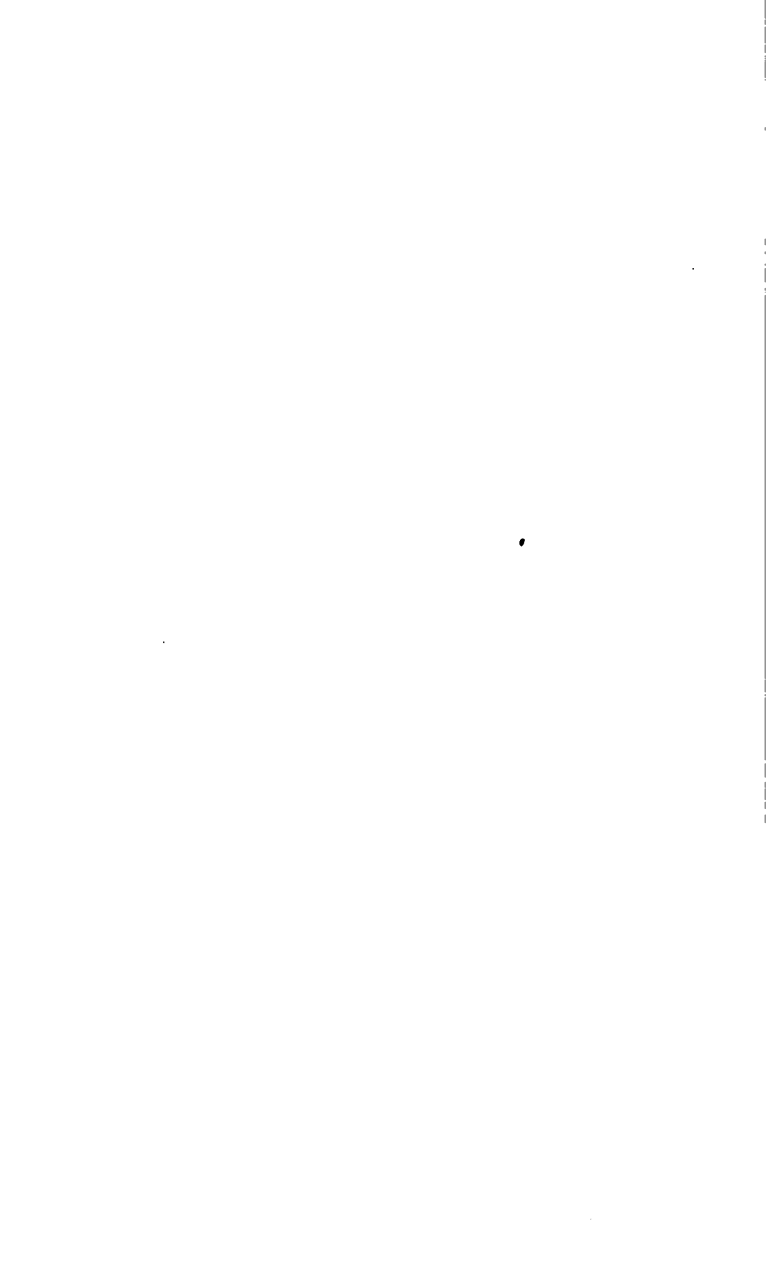
M



M







J.-N. FONTAINE

CHARLES THUMELIN

OU

**LE NOUVEAU MAÎTRE D'ÉCOLE
DEPUIS LA GUERRE**

Prix : 2 Francs

PARIS

DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL (GALERIE D'ORLÉANS, 15-17-19)

1887

Tous droits réservés.

848

F6782ch

AVANT-PROPOS

A M. GEORGIN, INSPECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE
DE LA VILLE DE PARIS.

En mettant au jour ce petit ouvrage, que nous avons pris dans nos mœurs lorraines, au moment où nous sortions d'une guerre qui a étonné les vainqueurs autant que les vaincus, je le mets sous vos auspices. Cherchons, avec lui, quelque remède à nos maux. Et surtout rentrons en nous-mêmes. Ce n'est qu'en retournant sur nos pas, en touchant à la terre, notre mère commune, que nous reprendrons toutes nos forces. On a compris enfin que la véritable instruction démocratique pourra seule racheter les fautes du passé.

Nous ne le savons que trop, nous, qui étions au milieu de nos champs durant ces longues années d'épreuves, et qui cherchions à rattacher à la terre natale nos concitoyens, au lieu d'aller se perdre dans les villes, à limiter définitivement les parcelles de cette terre et à les pacifier, à les vivifier, non pas seulement par le sillon, mais en ouvrant tout un réseau de chemins nouveaux qui commençaient à porter la vie jusqu'aux extrémités du territoire ; par

des sacrifices volontaires et de bras et d'argent qu'ils nous accordaient ; par des édifices publics ou neufs ou reconstruits ; par des améliorations de toutes sortes, faites dans le but d'asseoir autour de nous ces populations apaisées. — Malheureusement, la guerre est venue. Notre œuvre, qui commençait à réussir, a été bouleversée. La dette prussienne a fait le reste.

Toutefois, il n'était pas facile aussi bien de faire quelque chose de complet et de suivi, sans être aidé par un gouvernement qui s'inspirât avant tout des besoins du peuple et qui se vouât entièrement aux améliorations fondamentales que nous avions entreprises.

Mais nous l'avons enfin, ce gouvernement. Et par conséquent l'heure est venue pour nous, communes, de ne pas croire que nous avons achevé tout ce que nous avons à faire, pour nous instruire, pour mettre fin à nos procès, pour donner à la terre toute sa puissance productive, pour établir au milieu de nos familles une véritable et honnête paix sociale. Au contraire, il nous reste tout à faire pour arriver à ce but. Et c'est peut-être au maître d'école, héritier, sans l'avoir mérité, mais héritier plus qu'aucun autre des maux que la guerre nous a faits, qu'il était réservé d'être l'ouvrier le plus actif de cette résurrection. C'est par l'énergie nouvelle de son caractère, et de l'impulsion qui lui sera donnée, qu'il va pénétrer au cœur même de la vie humaine, de manière à préparer des citoyens à la patrie, des travailleurs, des intelligences, et du courage. Profitons de cette fer-

mentation extrême de nos esprits pour faire de nous un peuple nouveau. La terre, d'abord, remuée avec amour, ouverte à toutes cultures, et l'instruction, répandue sur elle, comme un soleil aux rayons bien-faisants dont il est si bon de jouir au milieu des travaux de la nature.

Vous en êtes un exemple, ô mon ami. Vous aviez compris cette mission par avance. Vous avez commencé en partant du premier grain noir de la glèbe et des senteurs amères de la forêt pour obéir au démon de l'instruction qui s'était emparé de vous, de l'instruction, que vous avez ensuite donnée à nos petits enfants avec tant de bonheur, et en même temps aux plus grands, et aux hommes faits, un véritable défrichement : — ce qui n'a pas empêché que vous avez reçu pour récompense, après sept ans d'un pareil labeur, la plus odieuse des injustices, *mais la plus heureuse*, puisqu'elle vous a conduit d'étape en étape, de Commercy, de Soissons, de la Savoie annexée, de Valence, de Grenoble, à Paris, comme inspecteur, au milieu des esprits les plus grands que la République a mis à la tête de l'enseignement primaire.

Ainsi, dès vos premiers pas, vous aviez eu le bonheur d'entrer dans l'instruction. Vous avez pu y respirer à pleine poitrine. Et vous allez y revivre en vos enfants avec une égale ardeur, ayant, — peut-être bien, — de Valence où vous avez enseigné, et qui est si près de Vaucluse, fait un pèlerinage à ses eaux inspiratrices que Pétrarque et Laure ont immortalisées.

Nous ne devrions jamais oublier ni les beaux-arts ni les belles-lettres dans l'instruction. Elle ne doit pas être seulement didactique. Un peu d'art et de poésie la relève. Qu'est-ce qu'il y a de plus grand au monde que Corneille et Racine !

Aujourd'hui, malheureusement, nous ne faisons plus que des romans. Le théâtre lui-même, cette fleur exquise du cœur et de l'esprit, n'est plus qu'un roman dramatisé. On ne songe plus qu'aux recettes, au clinquant, aux décors. Et pourtant, cet amour effréné des recettes, quelle puissance pour l'éducation du peuple il nous a fait perdre !

A propos de théâtre, et sans entrer dans une longue digression, oserions-nous rappeler ici la lecture que nous fîmes chez vous du premier acte d'une œuvre bien inconnue « *le Dernier des Valdemar* », quand notre jeune auditrice, votre aînée, encore plus émue que vous et moi de cette lecture, nous pria de continuer. Nous n'avions pas assez de temps pour lire cinq actes. Nous analysâmes rapidement le II^e, le III^e, le IV^e, et nous passâmes au dernier. Nous étions en Danemark, en 1807, dans ce pays qui nous a toujours été si sympathique. Quelle émotion fut la nôtre au dénouement ! — « Un proscrit, le dernier descendant de cette race illustre des Valdemar, qui avait été dépossédée du trône par les intrigues des grands, et contre qui se sont acharnés ces mêmes seigneurs jaloux de son nom, les courtisans affamés de ses biens, et les nouveaux rois eux-mêmes : après bien des épreuves, il sort plus grand et plus généreux des maux qu'il a soufferts, et il pardonne

« au roi, pour ainsi dire, au lieu d'être pardonné, en
« faisant entrer dans son cœur les sentiments que
« ne devrait jamais oublier celui qui gouverne. Il n'y
« eut pas jusqu'aux derniers mots charmants du
« petit Wilhelm, l'enfant du proscrit, que je n'osais
« pas lire, et que notre jeune auditrice aima beau-
« coup, comme clôture délicate du drame. »

Nous n'avons pas un mot de plus à dire de cette œuvre. L'effet qu'elle a produit nous suffit. Il est resté tout entier dans ce jeune esprit. Et cela est d'un bon augure, ô éducation, ayant été mise à la tête d'une nouvelle école normale de filles dans une de nos villes illustres.

Il résulterait en même temps de cette lecture, et de celle d'autres œuvres, ses sœurs, qui nous ont autant coûté, que nous n'avons jamais eu nous-même dans la pensée que l'éducation du peuple, la cherchant partout à notre manière, et n'en trouvant quelques éléments précieux, quelques traits, qu'à près bien des épreuves.

Quant au petit livre que nous publions aujourd'hui, notre héros n'est plus un descendant des rois, c'est tout simplement le nouveau maître d'école depuis la guerre : ces seuls mots disent quelle mission il va remplir.

Et cependant nous l'avons marié richement dans notre *Nouvelle Phèdre*, avec la fille unique du maire, quoiqu'il soit pauvre. Il l'avait aimée, dès son arrivée dans la commune, mais en secret, et sans jamais oser se l'avouer à lui-même. Aussi ne voulut-il pas croire à tant de bonheur, au premier mot qui lui fut annoncé

de ce mariage par sa sœur, quand elle lui apprit que la mère de la jeune fille, à son lit de mort, avait juré qu'elle les marierait, parce qu'il était l'homme qu'elle estimait le plus, et parce qu'elle serait délivrée des odieux prétendants qui aspiraient à sa fortune. Il ne pouvait y croire. Mais cette sœur, que notre premier ouvrage a fait connaître, et que celui-ci va mettre en pleine lumière, sa bien-aimée sœur, qui est la raison même et la sagesse, lui a dit : — «..... Pour que sa « pauvreté n'ait pas à rougir en entrant dans une si « grande fortune, de ne prendre chaque année sur « leurs revenus qu'une somme égale à celle qu'il apportait lui-même dans la communauté, et d'employer le surplus, année par année, à faire de leur « commune la première du pays, par l'instruction, « par le travail, et enfin par une association mutuelle « de secours et de retraite entre tous les habitants, « pour s'aider les uns les autres dans les maux qui « nous frappent et soulager la vieillesse..... » — Ce pacte a été accepté par la riche famille. La femme du maire, en ses dernières paroles, en a fait un legs sacré pour sa famille. Et tout le monde s'est mis à l'œuvre avec un entraînement merveilleux : — le maître d'école, plus que jamais à son instruction ; — le maire, à la transformation de son territoire qu'il retourne et qu'il ouvre à toutes les cultures ; — et tous, à la maison commune, aux écoles, à l'église, aux chemins, avec une telle énergie, que, au bout de cinq ans, le village et le territoire ont doublé de valeur.

Vous l'avez connu, ô mon ami, ce Charles Thumelin.

Vous lui avez serré la main. Vous n'avez presque fait qu'un avec lui. Et son beau-père, le maire, vous l'avez connu aussi. Ils ne sont pas morts, certes.

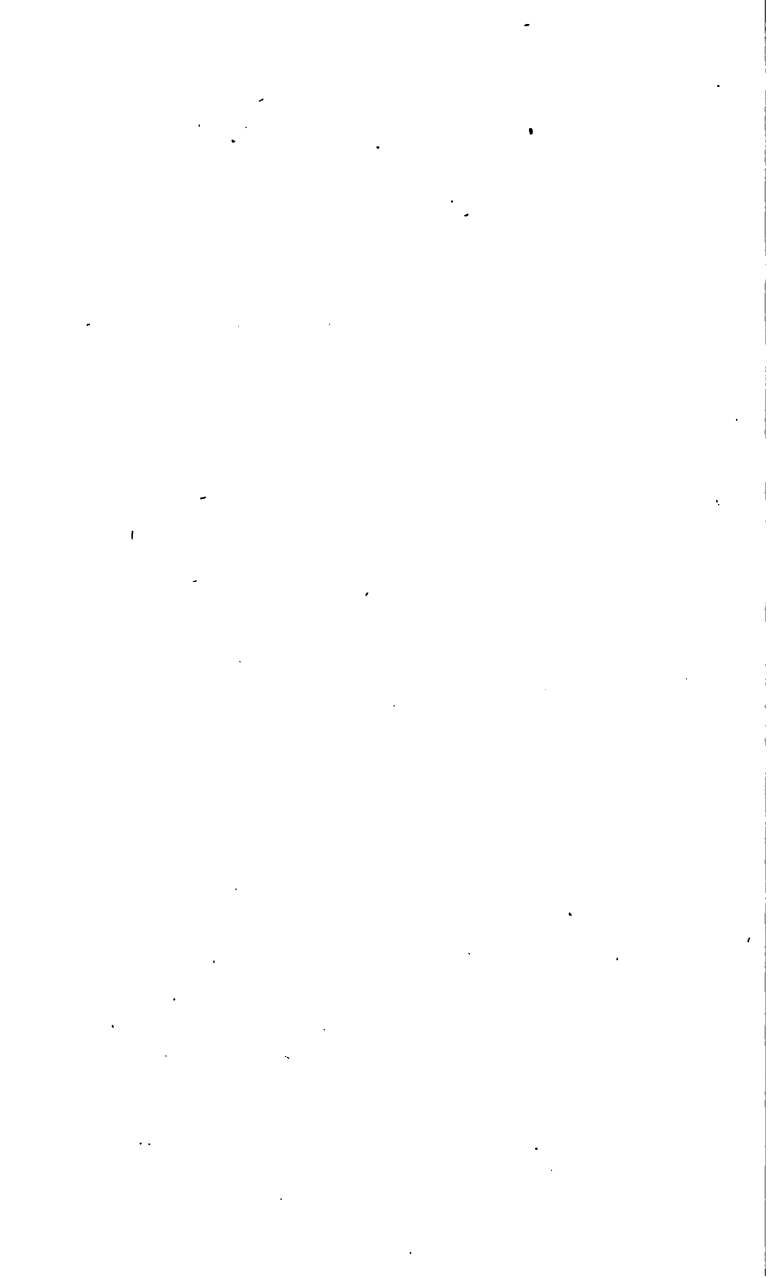
En écrivant ces lignes heureuses, j'ai cru devoir relire les *Géorgiques* de Virgile. Mais je n'ai plus pu me séparer de lui. Et comme je m'étais inspiré de son génie admirable pour faire ce que j'osais appeler, dans une bien humble prose, nos géorgiques lorraines, j'ai passé à l'*Enéide*.

Et je me suis dit : — « Pourquoi ne ferions-nous
« pas aussi notre *Enéide lorraine*, toujours en humble
« prose, pour compléter ce livre qu'on nous a dit de
« continuer : — *De notre éducation nouvelle depuis*
« *la guerre*? N'avons-nous pas eu, nous aussi, nos
« Nysus et nos Euryale? Et notre indomptable Enée,
« pieux, lui, comme l'autre, mais pieux à sa patrie
« jusqu'à mourir pour elle? Et l'odieux Turnus, ce
« violent, cet insatiable, que ses frontières nouvelles
« étoufferont? Et le plus exécration de tous, Sinon, le
« traître? ».

Cela clôturerait merveilleusement notre livre et nous permettrait d'adresser à qui de droit un chaleureux hommage de reconnaissance.



La «Nouvelle Phèdre», un des Fascicules du volume des Mœurs lorraines que nous avons commencé, était l'épisode préparatoire de l'œuvre qui va suivre : « Charles Thumelin, ou le nouveau maître d'école depuis la guerre », en est le sujet principal et le complément.



CHARLES THUMELIN

OU

LE NOUVEAU MAÎTRE D'ÉCOLE

DEPUIS LA GUERRE

I

Exposition du sujet. — Le maître d'école et sa femme dans leur nouveau ménage. — Quelles avaient été les conditions généreuses faites entre la riche famille du maire et la famille Thumelin au moment du mariage. — La mort de la femme du maire peu de jours après le mariage, et sa volonté dernière avaient fait une loi sacrée de ces conventions pour le mari survivant et pour les jeunes époux.

Charles Thumelin, dont nous avons dit le riche mariage avec la fille unique du maire, quoiqu'il fût simple maître d'école, avait, malgré cette fortune, continué de remplir ses fonctions modestes avec plus de soin encore qu'il n'avait fait jusque-là durant les

trois premières années de son arrivée dans la commune. Nous avons expliqué, en même temps, sous quelles réserves généreuses ce mariage s'était fait entre les deux familles trop dissemblables de fortune, autant par pudeur de la famille pauvre, que pour obéir aux dernières volontés de la mère de la jeune fille. Plus d'une pensée, peut-être, avait fait naître en elle au moment suprême cet acte de vertu véritablement héroïque. Elle avait peur, elle morte, que son mari ne se laissât éblouir par les obsessions de quelque prétendant ambitieux, — elle en avait eu la preuve, — et que sa fille ne fût recherchée pour sa fortune. Par expérience, elle n'avait trouvé qu'en ce jeune homme l'honneur véritable, une éducation parfaite, l'amour de tous ses devoirs, et si ce n'était pas la beauté du visage ou l'élégance des villes, elle avait vu en lui une exquise délicatesse du cœur. Il lui semblait même, à certains traits bien discrets, que sa fille avait remarqué cette vertu rare, parce qu'elle lui parlait souvent de la sœur du jeune maître, devenue aveugle à dix ans par maladie, sans qu'elle eût été défigurée, savante comme son frère, et charmante de raison et de bon sens. Elle lui parlait aussi de leur mère, qui avait sacrifié le peu de bien qu'elle possédait pour faire instruire son fils. Ces remarques secrètes de la mère ne furent pas perdues. Au jour d'épreuve, et quand elle sentit la mort approcher, elles furent pour elle un trait de lumière. Elle n'eut plus tout à coup qu'une pensée, ce fut de marier ce jeune homme avec sa fille. Elle devina aussitôt qu'il l'aimait, lui aussi, comme sa fille l'aimait. Elle mou-

rait heureuse en les unissant. C'était le bonheur pour son mari et pour la nouvelle famille.

A la seule idée de ce mariage, et ce fut la mère elle-même, on le pense bien, qui en parla la première, tant de fortune effraya Thumelin. Mais sa sœur, qui avait deviné, comme la mère, que son frère aimait la jeune fille et que la jeune fille l'aimait, le rassura, et trouva moyen de lever ses scrupules de la manière heureuse que nous allons redire en quelques mots. Celui-ci écouta avidement sa sœur. Il courut à sa future belle-mère, tout tremblant, tout ému.

— Si seulement, répondit-il à la noble mère avec un accent qu'il est difficile de rendre, vous ne m'apportiez qu'une somme... égale... au traitement que je...

— Et combien donc pouvez-vous mettre dans la communauté?

— Tout calculé... 2400 francs..., répondit-il d'une voix à peine articulée.

La mère, en souriant, répliqua dans un élan de bonté suprême où se mêlait un peu de fièvre :

— Ah! qu'à cela ne tienne, mon ami. Ne prélevez que 2400 francs sur nos revenus. Ça vous fera 4800. C'est assez. Et avec le reste... oh! avec le reste... savez-vous... mon mari est maire et il y consentira... vous ferez ce qu'il vous faudra faire dans la commune pour la tirer de l'abîme où elle est tombée, toutes chicanes et toutes haines, tout orgueil de familles, ignorance, paresse, débauche. Vous avez toute une commune nouvelle à faire. Mon mari, qui est un agriculteur consommé, s'associera à vous puissam-

ment, parce qu'il vous aime. Ma fille y mettra son bonheur et sa gloire. Moi-même, du monument que vous allez m'élever, je prendrai part à vos conseils, je serai avec vous, je vous inspirerai de toutes mes forces. Lâche qui s'en dédit. Faites de cette commune une des premières de la mère-patrie. C'est d'une pareille commune qu'un jour le vrai courage sortira.

Elle avait mis tant de résolution dans ses paroles, qu'elle appela du même coup, à très haute voix, son mari et sa fille. La pensée de la mère et son émotion furent partagées par eux. Le pacte fut conclu. Les trois volontés n'en firent plus qu'une.

C'est sous ces conditions que s'était fait le mariage de Charles Thumelin et de la riche héritière, dans la chambre même, presque mortuaire, de la mère, — au civil, par l'adjoint, — et au religieux, par le nouveau curé du village, ami de Thumelin, comme il a été dit dans la nouvelle Phèdre.

Et elle était morte quelques jours après, heureuse de ce mariage, heureuse aussi des œuvres généreuses qui allaient se faire dans la commune par son mari et par ses enfants, et où son âme serait mêlée.

En effet, un monument magnifique en pierre de taille d'un petit village de l'Ornain, connu de Thumelin, avait été érigé en son honneur. Son gendre eut soin de faire insérer un bloc de marbre lapidaire dans le corps même du monument, afin de rappeler aux survivants les derniers vœux de cette femme et les œuvres communales qui allaient se faire en son nom.

II

La jeune femme s'établit dans son ménage avec tant de simplicité et de bonne grâce qu'elle devient l'idole de la commune. — Ils se demandent en famille par quelle œuvre ils commenceront à exécuter la dernière volonté de la défunte. — Un procès monstrueux, qui vient de finir, donne tout à coup au père l'idée de proposer en commune l'abornement général du territoire. Cela mettra fin aux procès. Et ils pourront créer, en les payant de leurs deniers, tout un réseau de chemins ruraux solidement construits et bien tracés, qui sauveront l'agriculture.

Le jeune maître avait donc repris ses modestes fonctions avec plus d'ardeur que jamais. L'exactitude la plus sévère aux heures, la propreté des élèves et des classes, l'étude surtout, avaient redoublé. On devinait qu'il se faisait craindre, sans cesser d'être aimé. Son sous-maître, car le nombre plus grand de ses élèves l'avait forcé d'en prendre un, éprouvait envers lui le même respect.

Au village, on l'admirait malgré soi dans sa nouvelle fortune. On aurait dit qu'une plus grande bonté l'animait et se répandait autour de lui. On en éprouvait de la reconnaissance pour ainsi dire. Et on lui aurait volontiers confié ou ses peines ou ses joies, mais non pas des choses légères, on n'aurait osé.

De son côté, la jeune femme, que nous appelions

Clarisse Harlowe dans notre prologue, à cause de certains incidents du prologue lui-même, et parce que Clarisse était son nom de fille, avait passé sans regret de leur opulente maison de reine en la maison commune, où elle était devenue en peu de jours la plus adorable maîtresse d'école que l'on pût voir. Autant elle aurait eu de gêne en leur grandeur, si elle s'était mariée en dehors de sa sphère et dans le haut monde parisien, comme le voulait un moment son père, autant son cœur vivait au large au milieu de son pays, en pleine liberté, en touchant les coudes à tout chacun, et en vivant des vies libres et naturelles qui l'entouraient. La jeune héritière et le jeune maître étaient entrés avec bonheur sous cet étrange régime dotal, parce qu'ils s'aimaient. La bonté de l'une et l'honnêteté de l'autre avaient redoublé. Et ce n'était pas qu'elle eût oublié son père et la maison maternelle : seulement elle éprouvait un si vif amour pour son mari, que ce changement de vie avait fait naître en elle le plus parfait bon sens et des devoirs délicieux. La sœur de son mari était depuis longtemps sa meilleure amie. Cette sœur semblait être au milieu d'eux comme une fille de Milton. Chaque lecture à elle faite entraînait bien plus avant dans son esprit qu'à aucun autre. Il en rejaillissait sur eux quelque chose qui s'ajoutait et qui s'imposait à leurs propres pensées.

Et peut-être aussi, tout en s'instruisant de plus en plus avec Marie Thumelin, la jeune femme, préoccupée d'autres soins qu'elle ne communiquait encore à personne, s'éprenait-elle déjà en même

temps des devoirs naturels qui découlaient de son nouveau ménage et de sa future famille. Elle avait surtout beaucoup d'égards pour sa belle-mère, propre, soigneuse, alerte, mère prévoyante de ce nid de science et d'amour, sur qui elle tenait toujours un peu ses ailes éployées. Sa vivacité, sa sûreté de mains, étaient extrêmes. On aimait l'ordre qu'elle avait mis partout. Elle répandait la vie autour d'elle comme une fée bienfaisante en ses mille occupations.

La nouvelle ménagère mettait quelquefois la main à un plat de sa façon qui faisait fête à son père. Celui-ci venait volontiers à ces petits festins. Une bouteille de vieux Pagney-derrière-Barrine était apportée par lui. Et l'esprit de famille commençait à naître au milieu d'eux, chacun y jetant son étincelle, et l'on se trouvait plus lié en se quittant. Qu'on juge des soins que la jeune femme y mettait!

Clarisse et son mari avaient reconstitué la maison du père, de manière à ce qu'ils y vécussent ensemble presque autant qu'en la maison commune. Ni l'un ni l'autre n'oubliaient aucun de leurs devoirs envers lui. Une servante ancienne, très-dévouée à la famille, et bien payée, alimentait les deux ménages de lait, de beurre, de volailles. Le jardin était bien tenu. Les vignes soignées. Tout était vivant comme autrefois. La chambre où leur mère était morte avait conservé religieusement son image, les meubles qu'elle aimait, et même une copie du projet de son tombeau, faite par son gendre, avec une inscription, mise par avance, qui rappelle ses dernières paroles à ses enfants et à son mari. L'image en grand de l'énergique maîtresse

donne la vie à cette belle chambre mortuaire où tout parle d'elle.

Il n'y a pas de jour que son mari n'y vienne. Il y puise de plus en plus un nouveau caractère, et s'y retrempe, pour ainsi dire, aux idées que Thumelin a écrites et qui ont présidé à ce mariage, si cher à la défunte. Ses pensées d'autrefois ont disparu. La fermeté rare de son gendre lui impose. La mairie n'est plus pour lui une vanité débonnaire et vide. Le gendre a donné une valeur à tous ses actes. Le jeune ménage est devenu le laboratoire où se préparent à être exécutées les volontés généreuses de l'auguste mère. Thumelin en est rempli. Sa femme s'en réjouit ; et son père, s'il va et vient chez ses fermiers, en leur donnant tantôt une aide et tantôt un conseil, il songe à la prospérité de ceux-ci en même temps qu'à ses terres améliorées, afin de donner des tributs et plus sûrs et plus prompts aux grandes choses que la jeune famille prépare. Quelle conversion ! autant autrefois certaines légèretés l'auraient séduit, autant maintenant elles lui répugnent. Le mariage avec Thumelin a fait ce miracle. Ce simple mariage a rendu sa fille si heureuse qu'elle rend heureux autour d'elle tous ceux qui les approchent. Elle a eu le bonheur d'échapper à une autre alliance... si dangereuse... qu'on allait contracter... au lieu qu'elle est devenue la femme d'un honnête homme qu'elle aime et qui est voué corps et âme aux saintes pensées que leur a léguées sa mère. On est plein d'égards pour eux. On devient meilleur en entrant dans cette maison commune. Son père y viendrait vingt fois, si, en songeant

à ses enfants plus qu'à lui, il n'allait voir sans cesse, et ses terres, ses terres bienaimées, qui souffrent, et ses prés qui ont soif, et ses vignes qui sont toutes, comme les voisines, d'un si difficile accès.

Près de ses fermiers, qui le croirait? lui, conservateur enrichi, endurci, il songeait aux mêmes pensées généreuses que ses enfants et à la glorification de sa fille, en cherchant à améliorer les produits de ses terres. Etablir l'ordre et la vie dans les champs, ouvrir le travail à tous les bras, c'était là son rêve. Son gendre, au fond, pensait comme lui. La terre, c'est le pain et la vie. La terre est la base même de la famille. L'honneur germe avec le blé. Pour le maire comme pour le gendre, la première œuvre à faire était celle-là : arriver à ce que le travail des champs fût remis en honneur, à ce que la misère disparût, à ce que l'orgueil fût écrasé. Thumelin ruminait sans cesse et cherchait, avec sa femme, sa sœur, sa mère, ce qu'il y aurait de plus urgent à faire, pour commencer. Ce fut le beau-père qui le trouva.

Il avait tant vu de procès dans sa vie soulever d'incurables haines et ruiner des familles. Il s'en plaignait souvent à son gendre, qui, comme lui, en était outré. Sa défunte avait dit à Thumelin : — « Mon mari est le plus expert des juges en fait de champs. Il est amoureux-fou de ses biens. Il aurait tout perdu, par conséquent, en donnant sa fille à un parisien. Il sacrifierait tout, dans le fond de son âme, pour l'amélioration de son bien. »

Justement, dans ces entrefaites, on reçut de Nancy le dossier effrayant d'un procès qui avait duré

cinq ans : commencé, bien entendu, devant le juge de paix ; puis, pour des titres douteux, porté à Saint-Mihiel ; et finalement poussé en cassation avec une fureur incroyable. Le maire avait été entraîné malgré lui dans ce fatal procès. Les frais étaient énormes. Le résultat, ridicule.

Il arriva furieux chez ses enfants.

— Oh ! tenez, leur dit-il, après les premières paroles de colère, je ne vois de remède à de pareilles folies que l'abornement général du territoire.

— Oui. C'est cela. Ce que nous cherchions, le voilà trouvé. C'est par là, beau-père, que nous allons commencer. Profitons de ce procès pour tuer les procès.

— J'y songeais bien depuis longtemps. Mais je vois déjà soulevés contre nous...

— Des ennemis ?

— Acharnés, dit le maire. Et d'abord ce grand barbu à figure juive, qui a trop bien cultivé la chicane toute sa vie, pour avoir cultivé suffisamment ses champs.

— Il apprendra à ses dépens qu'il vaudrait mieux cultiver ses champs que la chicane.

— Et cet autre-là, à la face carrée de Kalmouk, aux yeux gris-bleu qui ne disent jamais un mot de vérité, et chez qui la cuisine...

— Ah ! beau-père, une cuisine préhistorique.

— Les chiens y mangent aussi proprement que le maître.

— Précisément.

— Et celui-là, contrecarrant tout, reniflant et

bégayant, qui goûte à tous les plats, en faisant en cela concurrence à ce petit bonhomme de quatre pieds, dangereux comme lui, et qui...

Clarisse éclata de rire à cette sortie furieuse de son père. Marie Thumelin ne perdait pas une seule de ces paroles véhémentes. Et son frère, gagné par la bonne humeur des deux jeunes femmes, ajouta en riant :

— Vous oubliez le cinquième, l'opposant perpétuel, qui ne soulève tant de chicanes qu'à force de vin, et dont la fureur se dégonfle avec les fumées exhalées. Croyez-moi, la masse honnête tuera ces frelons. Moi, simple maître d'école, je les vaincrai par leurs enfants... du moins, ceux qui en ont...

— Eh ! bien, soit, dit le maire, attaquons le taureau par les cornes, et commençons nos travaux par un abornement général. Mais je voudrais, en même temps, qu'on profitât de ce grand mouvement des terres pour créer partout des chemins qui ouvriront nos champs à toute culture. Notre finage, si grand, n'en a pas quatre, et ils sont, ou étroits, ou mal dirigés, ou en pentes insensées. Regardez plutôt cette affreuse voie, et ils l'appellent vicinale, grands Dieux ! qui descend de nos vignes à la prairie comme dans un gouffre, et qui nous mène au pont de la Meuse, puis au chemin de fer. Nous avons pourtant, du levant au sud, la plus belle contrée de vignes qu'on puisse voir, et elles n'ont pas d'autre chemin que ce gouffre, ni en haut le long des champs, ni en bas le long des près, ni en écharpe. Voilà, mes amis, puisque vous m'approuvez, voilà où je puis mettre au service

de la commune toute mon expérience, d'autant plus que, avec notre argent, ces chemins...

— Payés par vous, beau-père, créés par vous, ces chemins vont être une force immense contre eux. Ils sont surtout jaloux de votre mairie. Et c'est par elle, précisément, que vous allez être l'auteur, et l'exécuteur, d'un réseau si précieux. — Ce sera, toutefois, de bien grandes peines pour vous.

— Pour cela, mes enfants, ni peines, ni argent, ne me coûteront. J'ai une idée à moi, pour exécuter, que je vais mettre en pratique, et qui fera des miracles. Je voudrais déjà y être.

— Ne craignons plus rien alors. Un géomètre que je connais, me racontait naguère, à Bar-le-Duc, que, en une commune où il opérait, trois mauvaises têtes avaient juré d'arrêter l'abornement par un procès. On se ligua contre eux jusqu'à extirpation, et ils furent écrasés. Nous en ferons autant.

Cependant, avant d'en venir là, nous essaierons de la douceur et de la persuasion.

— Ecrivez tout de suite à ce géomètre, dit le maire.

Ainsi préludait cette famille à l'œuvre si grande qu'elle avait promis d'accomplir. Elle le faisait à son heure. Elle cherchait le moment propice. Le maire était plus aimé depuis le mariage de sa fille. Le jeune ménage était devenu l'idole de la commune. Thumelin, patiemment, adroïtement, avec un assentiment formidable qu'il avait gagné sur tous les cœurs, préparait les habitants au projet de son beau-père, sans avoir prononcé une seule fois le mot d'abornement.

Il lui dit un jour :

— J'ai reçu ma réponse.

— Du géomètre ?

— Oui, mon père, du géomètre, s'empessa de répondre Clarisse. C'est demain dimanche. Causons du géomètre en déjeunant. Charles part ce soir et le ramènera demain. Nous pensons qu'il est sage de vous entendre ici avec lui, avant de rien dire à personne.

— Il est, en effet, très urgent, monsieur le maire, dit Marie Thumelin, il est très sage que vous commenciez par l'agriculture ; mais il faut, à tout prix, que vous réussissiez. Mon frère donnait déjà des leçons d'agriculture, d'arpentage, de greffe. Il va faire maintenant des conférences pour tous. L'institutrice, à son exemple, a compris qu'il faut donner aux jeunes filles des leçons de ménage, de cuisine, de laiterie. C'est la vie des champs qui est le salut des femmes. Qu'est-ce qu'or apprend à nos jeunes filles de campagne, dans leurs couvents ? à mépriser le sang d'où elles sortent. Est-ce que les champs empêchent l'instruction ? Mon frère me lisait dernièrement cette belle pensée : — « Que la nation la plus soigneuse de son agriculture, sera la première des nations. »

— Ah ! mes enfants, n'oubliez jamais les champs, dit la mère. Les champs ne sont jamais ingrats, à moins que la grêle...

— La grêle ! s'écria Thumelin, voilà un mot que ma mère a prononcé, dont il faudra nous souvenir quelque jour.

— Et vous, mon gendre, puisqu'on déjeune, courez chercher deux bouteilles de ce vin de derrière la côte

deToul, afin d'éveiller nos idées. On ne saurait mieux le boire qu'en étudiant comme nous le faisons nos bonnes résolutions de famille.

Nous ne sommes pas encore au bout de ce vin, Dieu merci, ni de nos travaux. Les Prussiens n'ont pas tout bu. J'avais emmurillé la porte du caveau d'une vieille maçonnerie moisie et pourrie. Je vous ravitaillerai, quand la petite provision sera en souffrance.

— Je vous en avertirai, moi, dit Clarisse en souriant, d'autant plus que.....

— Ah ! dissimulée, dit le père. Je m'en doutais pourtant bien un peu.

— Et moi aussi, répliqua Marie Thumelin, sans qu'on m'en ait fait la confidence.

— Alors, il ne faut pas attendre l'événement pour ravitailler généreusement le caveau, et nous en verserons quelques gouttes sur les lèvres du petit citoyen pour fêter son arrivée dans le monde au milieu des travaux que nous allons commencer. — Je vous dirai, mes enfants, que nous y avons tombé pour nos fermiers. — Et surtout dites à votre géomètre que je veux qu'il m'aide à tracer des chemins larges, faciles, nombreux, pour aller de tous côtés jusqu'à nos terres les plus reculées. Quant à celui des vignes, je me charge de le reconduire moi-même à la gare par le vieux chemin vicinal.

— Je vous le ramènerai demain soir, bien averti, je vous le promets, et converti, s'il ne l'est déjà par avance.

III

Avant que son mari ne parte pour aller chercher le géomètre, la jeune femme, qui avait laissé deviner par quelques mots échappés qu'elle serait bientôt mère, s'entend avec lui pour réunir la famille et prier son père d'être avec sa belle-mère les parrain et marraine de leur premier-né.

Avant le départ de son mari, et pendant qu'il terminait sa classe, la jeune femme, qui se plaisait à faire de temps en temps une surprise à son père, fit un peu de toilette propre et simple, et s'en vint faire le tour de la maison en faisant semblant de ranger toute chose avec la vieille servante, en donnant à tout un peu de lustre, un air de vie.

Quand son père rentra, elle alla au devant de lui, et lui dit :

— Mon mari a quelque chose à vous dire avant de partir. Il faudrait ne laisser de répit à personne, dit-il. Il va voir un avoué de Bar. Avant que rien ne transpire, concertez-vous tous deux à fond, afin que la première des grandes œuvres que vous allez entreprendre au nom de ma mère, réussisse. Venez.

— J'y vais, répondit le père.

Mais tout en obéissant, il avait quelque soupçon que sa fille cachait autre chose sous ses paroles.

En effet, après qu'elle eut réuni autour d'elle toute la famille, elle vint s'asseoir auprès de son père, et lui dit, en rougissant un peu, avec une pudeur charmante :

— Mon père, je n'avais pas précisément à vous parler géométrie. D'accord avec mon mari, j'ai été vous chercher pour vous achever une confidence qui m'était échappée à demi un peu je ne sais comment. Au moment où vous entrez de si grand cœur dans l'exécution des vœux sacrés de ma mère, j'ai voulu vous réunir autour de moi pour vous dire en famille des paroles que j'aurais tant voulu que ma mère entendît. J'ai été lui en faire part la première. Elle est, du reste, au milieu de nous. Ses volontés dernières, c'est nous qui les faisons. Son âme fière a passé dans nos âmes. — C'est pourquoi, mon père, j'ai été vous chercher pour vous prier d'être le parrain de notre premier-né avec maman Thumelin.

— Oh ! non, dit vivement la mère, non, pas moi, mais Marie. Je suis trop vieille.

Et moi, dit Marie Thumelin plus vivement encore, je veux que maman soit marraine du premier-né. Je le serai, un peu plus tard, du second.

— Oui, ma sœur. Nous en aurons plus d'un, je l'espère.

Et le père, qui s'attendait presque à cette révélation, éprouva une émotion si nouvelle pour lui qu'elle alla remuer au fond de son cœur des sentiments inconnus jusque-là. Ah ! écoutons la nature, notre mère à tous, plutôt que l'orgueil. Ne nous écartons jamais d'elle. Cet homme en arrivait peu

à peu à ne plus faire qu'un avec sa généreuse famille.

La pauvre mère avait joint ses mains sur sa poitrine sans pouvoir dire un mot, tant elle était heureuse. Mais sa fille, Marie Thumelin, plus rêveuse, était retournée à son extase. Elle pensait et vivait avec la morte plus qu'aucun autre. Elle lui parlait en rêve. Elle voyait en elle la bienfaitrice occulte qui allait planer sur le pays en le régénérant de fond en comble par leurs œuvres successives. Elle voyait ces œuvres par avance dans son esprit d'autant plus vivement qu'aucune d'elles n'entrerait en compte au bout de ses doigts, pauvre, sage, aimante, prisonnière et pensive.

— Thumelin, dit le maire, l'heure du chemin de fer approche. Hâtez-vous. Ramenez vite votre géomètre. La saison commence. Tout presse. D'autant plus vite nous agirons, plus nous réussirons. Le temps, c'est de l'argent.

Et Thumelin ne perdait pas une seule de ces paroles, tout en s'apprêtant et en mangeant à la hâte. Comme sa sœur, il ne songeait qu'à la défunte, au bonheur de sa femme qui allait être mère, à l'honneur de son beau-père, par sa mairie utile, par de vives écoles, et par leurs œuvres à méditer et à établir l'une après l'autre : ce qui lui avait mis le feu dans la tête et des ailes aux talons.

Il embrassa les trois femmes, serra la main à son beau-père, et partit.

IV

Conduite adroite du maire avec ses fermiers. — Le nouveau curé du village, ami de jeunesse de Thumelin, et qui ne rêve que la reconstruction de son église peu solide et mal bâtie, voudrait bien trouver moyen de pénétrer dans les secrets desseins de la puissante famille. — Ils lui sont fermés pour un moment. — Thumelin ramène le géomètre. Conditions du traité débattues et arrêtées.

La conduite du maire envers ses fermiers l'avait rendu populaire. Il savait exciter entre eux une vive émulation, en donnant un bétail de choix à l'un, une prime à l'autre pour des veaux non vendus, ou des semences rares pour prairies artificielles, ou quelque instrument agricole nouveau. Ses conseils étaient écoutés. On l'invitait souvent à dîner, en ajoutant tout de suite un supplément au repas ; on courait vite à la maison ou chez sa fille. Et chose étrange ! on ne voyait plus trace en lui de ses légèretés d'autrefois. Riche, très riche pour un village, il surveillait avec joie ses fermes et ses revenus pour venir en aide plus puissamment aux grandes œuvres communales qu'ils préparaient.

Le curé, ami de Thumelin, s'était trouvé étonné et comme gêné de ne pas le voir, un dimanche tout entier, à son banc. Et pourquoi gêné, dirons-nous ?

De quel droit s'en préoccuperait-il ? Serait-il jaloux d'une telle puissance et de cette fortune ? Oh ! pour- tant non. Leur amitié était réelle et datait de leur jeunesse. Mais on s'était gardé néanmoins de toute révélation avec lui. Il se croyait avoir été oublié, délaissé, au seuil d'une telle fortune. Et cependant le caractère connu de son ami, sa simplicité encore plus grande, son redoublement de zèle à ses classes, donnaient à réfléchir au curé, tourmenté, lui aussi, comme prêtre, des mauvaises mœurs qu'ils avaient trouvées dans la commune, de l'orgueil invétéré, de la foi éteinte. Aussi, l'envie de frapper à cette porte, il l'éprouvait souvent, parce que, dans son for inté- rieur, il avait encore plus de confiance en Thumelin pour le bien, qu'en lui-même, prêtre.

Entre eux, au contraire, ils ne parlaient que de ces choses. La jeune femme adorait en son mari ces préoccupations si vives qui étincelaient en lui comme autant de souvenirs de sa mère. Et sa belle-sœur additionnait déjà par avance dans sa mémoire les sommes précieuses que l'année accumulait peu à peu et qui se révélaient à elle par échappées. La mère écoutait en travaillant. — Quant au curé, non admis encore jusqu'à présent dans leurs secrets, il béait, lui, à cette porte fermée, n'osant pas la franchir.

Ainsi se préparaient secrètement en famille ces économies réservées, sans le dire à personne, bien entendu, puisque nous savons déjà que la maison du père nourrissait en partie les deux ménages. On y dépensait peu, et cependant rien n'y manquait, ni le vin, ni les meilleures choses de la campagne et

de la ville, ni l'hospitalité la plus généreuse, ni l'aumône. La jeune femme nageait dans la prospérité. Sa sœur était toute à la joie du nouveau-né qu'elle tiendra la première dans ses bras et dont elle sera la plus occupée. Elle va et vient dans la maison comme si elle y voyait, tant l'ordre y règne. Les objets, dirait-on, les figures même, lui sont familières. Admirable et utile personnage, il en résultait que l'esprit était doublé chez elle. — Il ne passait point de pauvres dans la commune qui ne fussent soulagés, nourris, questionnés. Seulement, cette question bienfaisante les retenait. Aucun pauvre, indigne, n'eût osé affronter ce noble seuil.

D'autre part, le mariage de la fille du maire avec Thumelin avait éteint beaucoup de jalousies au village. Le procès des trois juridictions était honteux de lui-même. On payait les frais en rechignant. Excepté ces jaloux personnages, dont nous venons de parler, et qui ne rêvent que le mal, tout le monde murmurait..... — heureusement!.....

Au train du soir, le dimanche, Thumelin ramenait le géomètre.

Dès le repas en famille qui les attendait, nos trois hommes attaquèrent la question.

— Vous arrivez au bon moment, dit le maire. Nous sortons d'un grave procès qui a blessé bien du monde en cette commune, moi compris, quoique j'aie fait tout pour l'empêcher, je vous jure. La plaie est saignante, aidez-nous à la fermer. On m'avait toujours dit qu'on n'avait pas le droit d'entreprendre un

abornement général sans avoir le consentement de.....

— Autrefois, oui, interrompit Thumelin. Mais aujourd'hui, m'a dit mon avoué, on a toujours droit de le faire. Du reste, il n'a jamais soulevé contre lui qu'un très petit nombre d'opposants,

— Ce petit nombre, je le vois déjà debout contre nous.

— Tant pis pour eux. Certains avocats les y pousseront, c'est leur charrue. Triste charrue ! en retournant les phrases jusqu'au tuf, elle rencontrera au fond la pierre d'achoppement.

— Des abornements que j'ai faits, ajouta le géomètre, je n'en ai pas eu un seul sans procès. Mais deux seulement ont été poussés jusqu'au dernier ressort..... où ils ont échoué.

— Qu'à cela ne tienne. Pour moi, dit le maire, l'agriculture n'a pas d'autre salut que l'abornement du finage et la création de chemins nombreux qui l'alimentent. Il nous faut des chemins à tout prix. Mais ce que je désirerais beaucoup, monsieur le géomètre, c'est que, pour toutes les communes, on ne se servit que d'une seule et même échelle.

— Excellente idée, monsieur. Cela se peut faire. Le vieux cadastre n'est plus reconnaissable. On avait déjà commencé à le renouveler. On va le reprendre forcément une fois les dettes prussiennes réglées. Nous pourrions, par conséquent, prendre la même échelle que lui. Nous le devancerions, voilà tout. Et même, plus tard, quand il arrivera dans ces contrées, et qu'il n'aura ici, qu'à nous contrôler, en nous

copiant, vous aurez droit à redemander à l'État la part des frais qu'il aurait dépensés avec vous.

— Alors, devançons-le, pour être libres, et pour ouvrir de suite, à notre gré, le réseau des chemins dont nos champs ne peuvent plus se passer.

— En effet, dans les communes que j'ai opérées, on regrette aujourd'hui bien vivement de n'avoir pas fait ce que vous voulez faire.

— Oui, monsieur, des chemins nombreux, larges, à pente aisée, et solidement construits, sont aussi nécessaires pour nos champs, que les chemins vicinaux pour les communes, et les chemins de fer pour la France. On entend tous les jours parler, hypocritement, de remèdes à l'agriculture, il n'y en a pas de plus pressants que celui-là : des champs libres, des bestiaux, des engrais. J'ai souffert toute ma vie faute de chemins. Nos meilleurs champs n'ont eu ni engrais ni cultures faute de chemins. Allons dans nos champs quand nous voudrons, et tout grain de terre deviendra fertile. De nos friches vous ferez des prairies. Avant dix ans, le produit du territoire sera doublé. Moi, monsieur, je veux les faire avec les longs crassiers noirs de mousse et d'épines qui hérissent nos champs, avec les pierres roulantes qui empoisonnent nos roies, je veux couvrir nos terres lointaines de sainfoin, de luzerne, de colza, et d'assolements variés ; je veux nourrir des bêtes à l'étable six fois autant, et voir couler des ruisseaux de lait, double profit pour la famille. Et de là des engrais par chariots. Sarclez vos champs à fond. Apportez vos herbes dans des fosses le long des chemins, recouvrez-les

de terre, puis de fumier, et puis de terre, et, de cette fosse, vous jetterez sur vos misérables champs affamés une moisson d'or.

— O paroles que j'admire ! ô monsieur le maire, s'écria Marie Thumelin, à quoi bon laisser aller tant de jeunes hommes et tant de jeunes filles dans les villes pour y mourir de faim !

Et son frère, avec la même ardeur, ajouta :

— Oui, le travail des champs est plus facile que le travail des villes. Apprenons, dès l'école, au jeune citoyen qu'il y a plus d'indépendance et plus d'épargne dans les champs que sur le pavé des villes. Avec peu d'argent, on acquiert vite un petit domaine, tandis que, dans les villes, vous n'avez jamais ni maison, ni soleil, ni repos.

Et Marie Thumelin acheva cette véhémence sortie par ces dernières paroles :

— O les ingrats ! il me semble que vous allez ouvrir une vie nouvelle à nos familles et de nouvelles mœurs, tant nous avons besoin d'un autre sang après les dix-huit années que nous venons de traverser.

C'est ainsi que les femmes elles-mêmes étaient attentives à des paroles, étrangères à elles en apparence, et n'en perdaient pas une. Mais Marie Thumelin, plus hardie, et par divine sagesse, était de force à affronter la lutte pour écraser tous les orgueils.

On revint ensuite à la discussion interrompue.

— Dans deux communes, reprit le géomètre, j'ai pu à créer de pareils chemins. Ils m'ont causé beaucoup de casse-tête. Je leur ai conseillé à la fin, pour

couper court aux tiraillements survenus, de payer les portions du sol prises par les chemins avec un impôt mis sur tous les hectares réunis. Et ce moyen a réussi. — Mais vous, monsieur le maire, vous allez faire mieux qu'eux, parce qu'ils les ont bornés seulement, sans les exécuter.

— Ah ! quelle faute !

— Ils ont eu peur de la dépense.

— Et quels regrets !

— Ils avaient peur aussi de l'entretien.

— Ah ! oui, de l'entretien, ils ont eu peur de l'entretien.

— Quelques-uns voulaient qu'on les exécutât. Mais d'autres, les plus riches, ont refusé, estimant la dépense à des sommes.....

— Je les ferai à moins. J'y emploierai d'ailleurs un moyen qui sera infaillible : ce ne sont plus eux qui paieront, c'est moi.

— Pardon, vous dites ?

— Que nous les ferons nous-mêmes, et à nos frais, parce que je veux qu'ils soient faits solidement et en peu de temps.

— Oh ! alors.....

— Je vous prierai seulement de tenir cela secret entre nous jusqu'après les débats. Je vous demanderais aussi que les chaînes fussent fixées et mises au plan, avant qu'on ne touchât au calcul des parcelles. Et qu'il en fût de même pour les chemins.

— Ceci est très sage. Comme je vais commencer par un plan général de triangulation, je pourrai y rattacher irrévocablement, aussitôt fixés par la com-

mission, et les chaînes et les chemins. Pendant ce temps, elle débattrà les titres de chaque chaîne, et me les livrera l'une après l'autre.

— Mettez ces deux clauses au traité. — Combien de temps nous demanderez-vous pour faire notre abornement ?

— Il me faudrait plus de trois ans, à moins que je ne puisse avoir dans votre commune quelques jeunes gens intelligents pour seconder mes aides.

— Vous en aurez quatre, dit Thumelin, qui vous seconderont à merveille. Il y en a un surtout, le meilleur élève de mon école..... c'est dommage que ses parents n'ont pas de fortune..... et que..... et qu'il soit, entre nous, bâtard, sans reproche.....

— O mon frère, s'écria Marie Thumelin avec un accent de tristesse indicible, quel mot as-tu prononcé là !

Thumelin se retourna vivement vers sa sœur, en regrettant amèrement le mot qui lui était échappé.

Le maire reprit ses questions :

— Et quand faudra-t-il convoquer les habitants ?

— Pour jeudi. Nous aurons deux registres et nous les ferons signer en double, si nos statuts sont agréés par l'assemblée.

— Je vous avoue, monsieur le maire, que je me réjouis par avance d'avoir à faire une telle œuvre. En exécutant vos chemins ruraux comme des routes, et chacun voyant sa terre accessible et désormais libre, c'est toute une révolution que vous faites dans le pays.

Je suis à vous dans huit jours, en laissant quelque besogne à finir à certains aides.

Le lendemain, après avoir travaillé de bonne heure avec Thumelin, le géomètre repartait seul au train. Il avait été convenu que ni le maire ni son gendre ne l'accompagneraient, pour qu'on n'eût aucun soupçon de leur projet.

V

Le curé, que l'absence de Thumelin a intrigué, vient voir le maire pour lui demander des réparations urgentes au presbytère. Mais il arrive bientôt à parler de son église. — Il en exagère le délabrement. — On pourrait en conserver le portail et la tour. — Il rappelle que Mgr d'Orléans y est venu, parce qu'il poursuit la réhabilitation religieuse de Jeanne-d'Arc, et qu'elle avait des parents au village, dont la maison existe encore. — En entendant parler de Jeanne d'Arc, la famille du maire est prête à consentir aux plus grands sacrifices pour rétablir l'église, mais une église digne de recevoir dans son sein la statue en marbre de l'héroïne. — Joie du curé. — Mais ce ne sera qu'après l'abornement, dit le maire. — Et même après la mairie et les écoles. — Oh ! alors l'église pourra être entreprise avec un concours unanime. — Désespoir du curé, et joie vive en même temps.

Quand ils sont partis, la jeune femme emmène son père en la maison maternelle, et là elle lui demande en confidence ce qu'il pense du gendre que sa mère lui a donné. — Bonheur du père et de la fille.

Un peu après midi, le curé, n'ayant pas trouvé le maire à la maison, vint rendre visite à Thumelin et à ces dames. Le maire y était. On allait prendre le café.

— Je crains d'être importun, dit-il. Je sors de chez vous, monsieur le maire. Et mon ami Thumelin, étant parti hier, puisqu'il n'était ni à la messe ni à vêpres, je n'osais pas venir jusqu'ici, de peur qu'on ne m'accusât de quelque indiscretion.

— Mais non, monsieur le curé, vous n'êtes jamais

de trop au milieu de nous, répondit Clarisse. Mon mari est votre ami, vous le savez. Mon père l'est aussi. Vous allez prendre une tasse de café avec nous. J'étais prête à le servir.

Et avec une vivacité charmante, elle avait donné une chaise au curé, une tasse, et posé deux fioles sur la table, l'une claire comme le cristal, l'autre d'un or de bronze.

— Ah ! pardonnez-moi, Messieurs, je prendrais mal mon temps, sans doute, pour venir vous demander des réparations au presbytère qui sont d'une extrême urgence. Je vous parle déjà trop de mon église..... Elles sont urgentes, cependant. Les toits sont à jour. Les fenêtres ne ferment plus. Les portes crient. Il y a une brèche au mur du jardin.....

..... Et pourtant elle nous écrasera un jour. (Il ajoute en riant) : non pas vous, monsieur le maire, mais mon ami Thumelin, et ces dames, et moi. Je suis tellement préoccupé de ces craintes qu'elles me troublent jusque dans mon sommeil. Je rêvais naguère, vous ne le croiriez jamais..... (Il rit de tout son cœur) que ses deux grands murs nus, avec leurs grandes fenêtres vides et sans contreforts, s'étaient renversés, l'un à droite, l'autre à gauche, et que la voûte.....

Thumelin, éclatant de rire :

— O mon Dieu !... était restée en l'air... comme le tombeau de Mahomet... par un miracle, sans doute...

Le curé se mit à rire à son tour, et les femmes, et le maire.

— Et vous étiez bien forcé de la rebâtir. — Mais

je ne suis pas venu pour elle. Je vous l'ai dit. Nous sortons à peine des intempéries de l'hiver prussien. Celui qui m'a précédé n'avait pas soin de sa cure. Les toitures..., les fenêtres..., les portes..., les murs mêmes du jardin... Je n'osais pas venir vous parler de ces misères. Je ne suis pas hardi à vous parler de moi... — Ah ! si c'était pour mon église...

Je sais bien que vous me la referez un jour. Après tout, sa menteuse façade, avec son clocher en dôme, et son campanile, pourraient rester. La splendeur du portail empêche de croire aux murs plats de la nef, à ses grands jours nus, à sa voûte en lattes et en mortier blanchi. C'est un véritable mensonge d'architecture.

N'oubliez pas, Messieurs, que cette église croûlante a reçu néanmoins Mgr l'Évêque d'Orléans, qui est venu dans notre pays avec la pensée de faire canoniser Jeanne d'Arc. Il y tient plus que jamais. Il vient de me l'écrire. Jeanne d'Arc a eu des parents dans cette commune. Leur maison existe encore. Elle venait souvent, à deux pas de nous, prier... pour qui?... pour la France blessée, trahie, malheureuse, comme elle l'a été en notre temps... C'est écrit dans l'histoire, elle venait prier à la chapelle de Bermont. Et Mgr a voulu suivre pas à pas les pèlerinages de l'héroïne avant sa mission. Il veut la venger des sarcasmes de Voltaire...

— De Voltaire, interrompit vivement Marie Thumelin, cela est facile ; mais des traîtres, monsieur le curé, non. Pas plus de celui de Beauvais, que de celui de Metz.

Clarisse s'empressa d'aller au devant du conflit, en disant gracieusement :

— Messieurs, votre café refroidit.

Mais le curé voulut achever ce qu'il avait commencé.

— Vous ne voudriez pas que nos voûtes, à son retour...

— Obéissons d'abord à ma fille, dit le maire.

— Oui, obéissons, cela nous rendra peut-être les dames favorables. — Elle s'écroulera, vous verrez. Nuit et jour, je...

— Un peu de kirsch ou de rhum, monsieur le curé?

— De rhum, répondit-il avec une charmante gaieté.

— Oh ! tenez, si vous preniez part à mes craintes, à mes terreurs, je ne vous demanderais plus que trois ou quatre tuiles au toit, un peu d'huile aux portes, et quelques pierres pour le mur. Je referais moi-même la brèche. — Mais pour l'église, je vous donnerai tout ce que je possède, tout mon bien. Nous mettrons la fabrique à sec. Nous l'endetterons. Nous redoublerons de quêtes. Et puis l'État...

— Laissons l'État à ses blessures, dit le maire. Thiers nous débarrasse en ce moment des Prussiens. Nous liquidons nous-mêmes en commune notre dette de guerre. Nos affouages, le feu des habitants, iront se vendre à Commercy pendant six ans. Nous avons doublé nos contributions pour autant d'années. Nous serons libérés...

— Dans combien, monsieur le maire, dans ?...

— Avant, si les ventes vont bien.

— Elles iront bien. Ne vous découragez pas, monsieur le curé, dit Clarisse.

— Ce n'est pas, moi, que je me plaigne du gouvernement : vous savez, mon ami et vous, monsieur le maire, que je ne suis pas de ceux qui émargent à son budget, et qui le maudissent par derrière.

— Nous le savons. Et c'est de votre part un acte de bon sens et de courage qui vous servira beaucoup dans les œuvres importantes que nous avons à faire. Nos femmes même vous en savent gré. Cela ne vous nuira pas auprès de l'État. Cela vous aidera à obtenir de lui peut-être et de nous votre église.

— Ah ! monsieur le maire, vous me comblez de joie !

— A condition pourtant, dit Thumelin avec malice, que nous engloutirons les matériaux de la façade triomphale dans les fondations de notre église nouvelle, et que vous n'y mettez pas tant de saints ni de chapelles.

— Et si pour plaire à Mgr Dupanloup, dit à son tour Marie Thumelin, vous y mettiez l'image en marbre blanc de Jeanne d'Arc canonisée ?

— Eh ! pourquoi non ? répartit vivement le curé, cela nous vaudrait, à coup sûr, sa présence à l'inauguration.

— Pour le coup, dit Thumelin, j'en écris à un jeune architecte de mes amis que j'ai déjà consulté, et j'irai le voir moi-même à Paris et commander avec lui la statue de l'héroïque fille lorraine.

— Et moi, dit le curé, pour arriver à ce bonheur de mon église reconstruite, je vais y sacrifier dès ce

jour et ma fortune et ma vie. Je voudrais déjà être en ma nouvelle chaire évangélique, pour me répandre en nos mœurs et vous ramener tous à une religion que j'ai en secret dans mon âme, c'est-à-dire, à une union sainte et fraternelle, au mariage respecté, aux enfants aimés, éduqués, aux vieillards écoutés. Et qu'est-ce qu'il y aurait de meilleur au monde, ô mes amis, pour y arriver, que le travail heureux de nos champs paternels, le plus divin, le plus libre, le plus sûr, le mieux récompensé, au fond, si l'on voulait ?

— En parlant ainsi, monsieur le curé, dit Marie Thumelin, soyez sûr que vous aurez bientôt votre église.

— Plus tôt que vous ne pensez, ajouta Clarisse, car mon mari rêve d'elle autant que vous à sa manière. Mais il la veut belle, sévère, romane (je ne sais pas bien ce qu'il entend par ce mot-là), souveraine, dit-il, entre toutes celles que la riche vallée nous montre. Il répète souvent que nous sommes ici sur le promontoire d'une chaîne qui domine au levant et au midi avec un point de vue admirable.

Thumelin ajouta quelques explications rapides aux paroles chaleureuses que vient de prononcer sa femme.

— En effet, est-ce que nous serions condamnés à un faux gothique perpétuel ? Sainte-Clotilde n'est plus qu'une forêt d'aiguilles et de flèches. Saint-Evre un reliquaire aux mille couleurs. Aujourd'hui, comme tout ce que l'on exagère, le gothique n'est plus qu'un pastiche ridicule. Le vrai seul est beau. On peut être, avez-vous dit, prêtre et citoyen. Il n'y a pas d'autre

religion possible que celle-là. L'image divine de Jeanne d'Arc dans notre église nous trace nos devoirs dans l'avenir : aimer sa patrie jusqu'à mourir pour elle, et celle-ci, devenue la mère de tous ses enfants égaux en elle, sans en excepter un, pas un, voilà la religion du nouveau temple que nous allons ériger avec vous.

Le curé ne pouvait contenir l'émotion et la joie qu'il éprouvait. Quant au maire, plus calme, il avait pris la fiole de vieux kirsch, et il en versait un peu dans les six tasses, en disant :

— Oui, monsieur, la reconstruction de fond en comble de notre église sera notre œuvre plus encore qu'elle ne sera la vôtre, parce que nous y consacrerons, l'heure venue, tout ce que nous aurons de ressources, pour faire d'elle une autre, une véritable, une patriotique *Maison commune*. — Mais vous nous permettrez qu'elle arrive à son heure. — Nous abor-
nons d'abord nos champs...

Effroi du curé.

— Ce qui ne coûtera toutefois pas un sou à la future église. — Après les champs, nous reconstruirons la Mairie et les Écoles, qui tombent en ruines.

— Oh ! interrompit le curé avec tristesse.

— Les Écoles, par exemple, la retarderont un peu. Mais l'État, pour elles, nous aidera. Or, comme il se libère des Prussiens, en ce moment, et nous aussi, l'État, qui aime les courageux, après notre abornement général, après nos Écoles, après notre liquidation prussienne, nous aidera pour notre Église. Oh !

alors toutes nos forces réunies avec les siennes, et nos centimes continués, et la Fabrique, et nous tous, vous et nous, nous vous ferons un temple digne de l'avenir. Notre commune sera la première du pays avant dix ans.

— Oh ! pardon, pardon, monsieur le maire ! en ce cas, refaites seulement mes gouttières.

— Votre plan se fait, dit Clarisse, moitié riante, moitié sérieuse. Mon mari ne va pas une fois à la ville qu'il n'aille stimuler son jeune architecte, élève du célèbre Garnier, et qui, plus souvent à Paris qu'à Bar, ne peut pas se séparer d'un tel maître. Il n'en démordra plus. Puisque la question est posée, étudiez à fond, avec mon père, avec mon mari, cette œuvre suprême. En sachant vous entendre entre vous, l'amour des champs nourriciers, la sage instruction, et la religion simple, n'auront là, pour ainsi dire, qu'un seul et commun sacerdoce. Et les femmes, puisque vous avez parlé de Jeanne d'Arc, feront, de leur côté, les plus grands sacrifices pour que la nouvelle église renferme son image en marbre blanc de la plus grande pureté.

Le curé était surpris profondément, autant qu'ému, par ces révélations inattendues. Il prit congé de la famille en disant ces dernières paroles pleines de reconnaissance :

— Je suis heureux d'avoir été envoyé au milieu de vous. Vous forceriez les volontés les plus invétérées jusque dans leurs derniers retranchements. Eh ! bien, cela est dit, nous associerons à la même pensée sainte, et vos champs pacifiés, et l'éducation sage

de nos écoles, avec nos pierres religieuses, puisque nous n'avons dans tout l'Univers qu'un même Dieu, l'Éternel. A cela près de quelque retard. Je demande une pleine réussite à vos préparatoires et difficiles travaux. J'y aiderai, de ma chaire, plus qu'on ne pense.

Le curé sortit sur ces paroles. La famille le reconduisit jusqu'au seuil. Thumelin rentra dans son école. Et Clarisse accompagna son père à la maison maternelle, ayant encore sur le cœur quelque chose à lui dire.

— Que dites-vous de mon mari ? lui demanda-t-elle, quand ils furent seuls.

— Je ne sais quoi t'en dire. Autant j'ai eu peur de ton mariage avec lui, autant j'en ai de joie maintenant. C'était une rude volonté, ta noble mère ! nous avons perdu beaucoup en la perdant. Thumelin est rempli d'elle. Doux, simple, humain, il a autant de fermeté que ta mère en aurait eue. Ce qu'il veut, je le veux. Sa pauvreté, qui n'en est pas une, me plaît. Il ne thésaurisera pas, oh ! non certes, mais en a-t-il besoin ? Vos enfants ne m'effraient point. La petite portion de nos revenus que vous mettez avec son traitement, vous rend presque riches. Qu'est-ce que tu risques ? Nous sommes aimés pour nous-mêmes, et pour lui surtout, et pour toi. — Puis, il baissa la voix, et lui dit presque bas, et comme en confidence :

— Je te dirai, entre nous, et je n'ose quasi pas te le dire, que l'abornement du territoire et nos chemins multipliés seront pour notre bien une fortune.

— Mais je ne le fais pas par calcul. J'aime mieux te

dire que nos fermiers font merveille et que nous allons avoir 15.000 francs à donner cette première année à l'œuvre communale que nous entreprenons.

Je me trouve plus heureux qu'au temps de mon opulence. L'ardeur de ton mari à l'éducation honnête de nos enfants me va au cœur. Tu es entourée d'estime. Je ne te vois jamais à ne rien faire, ni ta belle-sœur. Même quand tu lis, ce n'est plus pour toi, mais pour tous, et pour moi, qui aime à t'entendre, alors qu'autrefois je n'aimais pas à lire. J'avais cru tout savoir en naissant riche. Heureusement que j'avais un peu de bon sens au fond de moi, au milieu de mon orgueil et d'autres choses que je n'ose pas dire. Depuis la mort de ta mère, et par ton mariage, je vaudrais tout de mieux que je ne valais.

Écoute, ma fille, tu nous as dit en famille que tu allais être mère. Cela m'a comblé de joie. Je ne me remarierai pas. Je vous appartiens désormais tout entier. Oui, je serai parrain de votre premier-né, et si c'est un garçon, je l'appellerai Georges.

As-tu vu, Clarisse, quel homme est ce jeune prêtre, ami de Thumelin, qui vient de se révéler à nous ? Qu'il est différent de l'autre ! Il n'a point de fanatisme d'emprunt, celui-là. Il est plutôt timide et tremblant, quoique plein de zèle pour ses dogmes. Aussi, par opposition à l'autre, moi et ton mari...

— Et nous avec vous.

— Nous lui bâtirons une église qu'on admirera dans 500 ans.

— Oui, mon père, car à quoi bon la fortune effrontée, et qui est si souvent affrontée ? Entre nous,

de quoi est fait un enrichi ? Nous avons encore de ces gens-là autour de nous, dit-on. L'estime qu'on a pour eux n'est qu'une lâche flatterie. Mon mari a une telle horreur de ces monstres qu'il leur cracherait au visage.

O mon père, vous aimez donc ces œuvres glorieuses de régénération que nous a léguées ma mère. Alors, mon premier-né, Georges, puisque vous lui donnez ce nom-là, nom de guerre et de combat, sera comme nous un de ces ouvriers infatigables qui portent avec honneur le nom de leur famille.

Le père et la fille étaient entrés dans la chambre de la défunte. La jeune femme dit une prière à sa mère, qu'elle acheva à demi-voix par ces mots :

« Et que le fruit de vos entrailles soit béni ! »

VI

Arrivée du géomètre pour la réunion. — Derniers débats sur la teneur du traité : clauses spéciales que le maire fait insérer pour ses chemins et surtout pour celui des vignes. — Le géomètre demande à Thumelin quatre de ses meilleurs élèves pour l'aider. — Thumelin les lui donne et en recommande un qui est, entre autres, très intelligent, c'est dommage qu'il est bâtard. — Ce mot fatal fait une vive peine à la sœur du maître d'école. — Elle prie le géomètre de ne pas prendre en mauvaise part ce mot qui vient d'échapper à son frère, et dit au maire qu'il devrait bien songer à faire légitimer ces huit enfants par le mariage du père et de la mère.

Le mercredi, au train du soir, le géomètre arrivait.

Les habitants avaient été invités à se réunir à la mairie, jeudi, pour arrêter ensemble les conditions d'un abornement général du territoire. Un géomètre, bien connu du pays, serait présent. On pourrait s'entendre avec lui sur les clauses du traité et lui confier l'opération.

Ce géomètre était un homme de quarante ans environ, petit de taille, bien constitué, à l'œil vif, et tout impatient d'action et d'allure. On devinait, rien qu'à le voir, que ce n'était plus le notaire important, ni le roide comptable, mais l'homme alerte qu'il fallait pour la vive besogne qu'on allait entreprendre, œuvre délicate, et qui touchait à tant d'intérêts.

On repassa, en soupant, les questions qui allaient être débattues dans l'assemblée. On corrigea à fond celle des chemins, pour le tracé, pour la largeur, pour les pentes. On eut soin de stipuler que les portions de terrain prises pour les faire, et la dépréciation des terrains coupés, seraient payées généreusement, non par chaque chaîne, mais par tout l'ensemble des hectares du finage. Et surtout, on ne parlerait de leur exécution aux frais du maire, qu'au feu de la séance, et pour emporter la place.

Le géomètre, par expérience, et s'éclairant des idées du maire, intercale au traité les conditions qui suivent :

1° Une commission de neuf membres, présidée par le maire et armée de véritables pleins pouvoirs ;

2° Toute-puissance à elle donnée sur les titres, qui seront dépouillés chaîne par chaîne, afin qu'elles appartiennent au fur et à mesure au géomètre ;

3° Un plan séparé, soit des chaînes, soit des chemins, sera fait et signé avant toute exécution ;

4° Un état sera fait des quantités prises à chacun par les chemins, et des bouts restants, avec le prix fixé, afin de faciliter les échanges ou le rachat ;

5° Réunion, gratuitement faite au plan, des bouts échangés ou rachetés, à la terre qui les a repris ;

6° L'abornement sera fait à l'échelle adoptée par le gouvernement pour le renouvellement du cadastre.

— De cette façon, monsieur le maire, nous redoublerons de soins pour bien faire, parce que nous serons vérifiés un jour et que vous aurez droit à la

rentrée des frais que l'État aurait dépensés avec vous.

— Vous m'avez compris, dit le maire. Quant à nos chemins, vous en tracerez vous-même une partie avec nous. N'ayez pas peur des tronçons. On les rachètera, on les échangera, on les ressoudera, ces tronçons. N'ayez peur que des pentes. Et surtout donnez cinq mètres à la voie, quelquefois six, mais jamais trois, afin qu'on puisse se rencontrer dans tout le parcours sans nuire aux riverains, et qu'on croise les ornières. Une ornière unique est la mort du chemin. Les ornières variées se réparent par elles-mêmes. Les quelques hectares qu'on voudrait économiser sur un si grand territoire, sont autant d'hectares perdus par les dommages, suivis de procès.

— En effet, on ne s'en apercevra pas seulement dans le nombre des hectares.

— Et la moisson n'en sera pas diminuée d'un sac de blé. En donnant ces dix hectares de plus aux chemins, le produit du reste, en sera plus grand, et vous ôtez la moitié de leur besogne aux gardes. Ajoutons à cela que la terre des chemins sera vidée à fond et rejetée à chaque rive, pour être reportée aux champs faibles ou extrêmes, que l'on nettoiera, par contre-voyages, de leurs pierres éternelles.

— Voilà une idée de maître. Je vous promets, vu cet amour des champs que je vois en vous, et cette énergie, que mon ouvrage sera fait en deux ans, en laissant toujours, bien entendu, les quatre ans don-

nés pour payer. Seulement, pour cela, monsieur Thumelin, je compte sur vos jeunes gens.

— Ils sont à vous, dit Thumelin avec un renouvellement d'émotion et de trouble, et je vous recommande surtout... celui... que...

— Et nous aussi, reprit vivement sa sœur. Mon frère vous avait dit un mot, dimanche, qui nous a fait une vive peine, à ma mère, à ma belle-sœur et à moi. Ce n'était pas par reproche, oh ! non, je le sais. C'était plutôt pour son mérite qu'il voulait vous parler de lui. Ce mot-là, nous l'espérons, ne lui nuira pas dans votre esprit.

— Non, certes. Je redoublerai plutôt de soins pour l'instruire. — Et maintenant, monsieur le maire, en supposant l'accord, par laquelle des trois saisons vais-je commencer ? (1).

— Par la versaine, à condition, bien entendu, qu'elle soit faite très vite. Les charrues vont y entrer. Il faudrait qu'elle fût semée pour octobre dans ses nouvelles limites.

— Elle le sera. Je puis commencer lundi.

— Et moi, je vous suis, j'attaque les chemins à mesure. Je vous engage à fixer vous-même avec nous, la première chaîne, le premier chemin.

Nous ne les faisons ni pour Pierre ni pour Paul. Étranger et praticien, vous serez plus écouté que nous. C'est la vie pour tous que nous ouvrons.

(1) En Lorraine, le finage est partagé en trois saisons : celle des versaines pour la première année, celle des blés pour la seconde, et celle des avoïnes pour la troisième.

Tracez-lès, monsieur, tracez-les de premier jet avant d'avoir connu aucun visage.

— C'est peut-être très sage.

— Oui. Donnez-moi vite un chemin à faire, afin que je fasse rejeter sur les deux rives la bonne terre du tracé, et que je donne l'exemple aux autres, en faisant amener par mes fermiers les crassiers de mes champs, et leurs pierres roulantes, pour hérissonner le fond du chemin à la romaine, et broyer dessus les autres pierres, qu'on saupoudrera ensuite de terre.

— Quelle entreprise, monsieur le maire ! cela vous coûtera cher.

— Non. Pas tant que vous croyez. La moitié de ma besogne ne me coûtera rien. Mon exemple sera suivi. Le voisin, en emmenant ses terres, amènera ses pierres à la place. Je paierai un peu. Une prime doublera les charges. On suivra déjà la partie du chemin faite avec les tombereaux allant et venant. Je vais diviser mon chemin en petits lots. En dix jours chaque lot sera fait. Et en dix autres jours toutes les roues du village y auront passé. Thumelin sera mon comptable. Chaque dimanche, il paiera généreusement nos ouvriers sur état signé par eux. En cinq mois, aussitôt que vous, géomètre, j'aurai fini ma première saison.

A mon exemple, et par mes soins, les bouts et les pointes seront ressoudés aux voisins, et ne feront plus qu'un avec dans votre plan. Je veux aussi, la charrue en main, leur montrer comment on rétablit en trois labours un champ déplacé, et comment on l'empoisonne de fumier. Il n'y paraîtra plus après

l'hiver, aux premières verdure. Et nos chemins, ouverts et libres, amorce pour les autres saisons, seront comme autant de routes par lesquelles nos moissons reviendront au village en magnifiques chariots. — Il ne nous faut, pour cela, qu'une bonne commission.

— Et nous l'aurons, dit Thumelin. Oui, avec une telle commission, mon beau-père se charge de tout. Arpentez, jalonnez, tracez, les chemins vous suivront. Travaillons tous d'arrache-pied. Si un procès surgit, nous passerons outre. Et d'abord nos états seront clairs comme la lumière du jour. Incrustons notre ouvrage dans le sol au point que la moisson prochaine aura étouffé les graines funestes et ne donnera plus qu'un pur froment.

— Ce sera, alors, pour vos champs comme pour nos enfants déshérités, dit Marie Thumelin avec quelque secrète arrière-pensée. Du dernier rang ils pourront arriver au premier.

— J'y mettrai tous mes soins, mademoiselle. Nous commencerons par un plan général qui demande une précision mathématique. Je l'y occuperai surtout. Je lui en ferai faire un, ensuite, de la première saison, que je rattacherai à celui-ci. Dans deux ans, je veux l'emmener avec moi comme second à mes nouveaux travaux.

— Avant deux ans donc, monsieur, puisque mon travail suit le vôtre, et aussitôt moisson, je vous serais obligé de me les tracer dans les deux autres saisons, et surtout mon chemin des vignes, pour que

j'utilise l'hiver. Le poids des neiges les plombera et des milliers de chariots y passeront.

— Oh ! nous réussirons, beau-père, dit Thumelin, je sens cela... ici... à l'épigastre... (Il frappe sa poitrine comme en un *med culpa* de colère contre lui-même en songeant à l'ironie de sa sœur). Ils ne pourront pas, au moins, vous accuser de travailler pour vous. Nous nous y attellerons tous furieusement, et nous y mettrons plutôt femmes, hommes, enfants, géomètre et aide-geomètre, les cent tonnerres de...

Clarisse éclata de rire. Marie Thumelin se signa. Et le beau-père de dire :

— O mon gendre, je ne vous avais pas encore entendu jurer.

— Jurer !... Ah ! mon Dieu ! c'est un coup de tonnerre qui a éclaté dans le ciel vide, et c'était d'un bon augure chez les anciens.

Tout le monde accepta la réponse avec un franc éclat de rire.

— Va donc pour l'augure, dit le maire au géomètre. Alors, quand nous venez-vous ?

— Lundi. Et dans quinze jours vous aurez votre premier chemin.

— Et pour l'hiver, et par avance, ma côte des vignes. Jugez à quel point j'y tiens. Elle ne nous coûtera rien, celle-là. Rurale pour nous, mais vicinale pour l'administration, nous coupons en écharpe avec cette voie et nous descendons nos vignes à trois de pente jusqu'à la partie haute de la prairie qui n'avait point d'issue, sauf à bifurquer à mi-côte et à redescendre à gauche, vicinalement, vers la partie

basse de la prairie, où nous retrouvons l'ancienne voie vicinale, si effrayante, qui vous a amené de la gare au pont de la Meuse et au village. Aussitôt tracé, nous en demanderons à la voirie l'approbation et le devis. La subvention qu'elle nous donnera, sera proportionnée au devis. Et moi j'exécuterai. Je serai, comme dit mon gendre, le maire, le promoteur et l'entrepreneur. La subvention, je l'espère, couvrira tous nos frais ruraux et vicinaux, excepté moi. Et je veux qu'elle soit faite à huit mètres de voie, hérissée en dessous, avec fossé et banquette, aqueducs en biais à chaque cent mètres pour diviser les eaux, et arbres plantés, ormes et tilleuls, pris dans nos bois. Nos foins, en 72, et de la prairie haute, et de la prairie basse, remonteront par cette double voie au village, ornés de verdure et de rubans comme en un jour de fête.

Sur un signe de son père, Clarisse avait apporté deux bouteilles de vin blanc des vignes dont on vient de parler.

— Voici, dit-il après avoir versé dans tous les verres, mon 65 d'ici. Dites-moi si ce vin-là ne vous recommande pas un peu plus particulièrement que les autres, mon chemin des vignes.

On but très joyeusement la liqueur un peu dorée et pétillante.

— Avec ce vin-là, dit l'arpenteur, nous ne pourrions plus démêler la partie rurale de la vicinale.

— Au surplus, dit le maire en frappant sur l'épaule de Thumelin, voici mon comptable. Je vous l'ai dit, ses états, signés, vont rester aux archives. Gageons

nous deux, géomètre, que de la subvention du département, nous laisserons quelques sous de reliquat dans la caisse de la commune.

Ainsi s'entretenaient gaiement nos personnages. Marie Thumelin y ajouta sa petite note avec une opiniâtreté malicieuse et non sans grâce :

— Et nous, messieurs, puisque vous vous êtes mis d'accord entre vous, nous ne tenons pas quitte monsieur le maire. Nous sommes entêtées, nous autres femmes. Aussitôt que vous aurez mis en train la grosse entreprise dont vous venez de parler, nous prierons monsieur le maire de songer à nos jeunes déshérités et d'effacer le mot de *bâtard* des registres de la commune, en mariant le père et la mère de ces huit enfants. Cela vous portera bonheur.

VII

Réunion des habitants à la mairie pour discuter l'abornement. — Tout le monde est présent, les dissidents surtout. — Discours du maire. Thumelin lit avec beaucoup de soin les clauses du traité. — Première objection. — Le géomètre y répond par de nouveaux éclaircissements. Oppositions plus vives. — Thumelin s'échauffe alors, et finit par dire que ces chemins tant contestés seront exécutés, construits, et payés par son beau-père. — Et par ma famille, ajouta le maire. — Cette déclaration fait taire les dissidents. — Pour leur montrer sa bonne foi, le maire demande qu'on les fasse entrer dans la commission. Ce qui est fait. — Accord unanime.

Nos trois hommes s'étaient mis au travail de bonne heure. Les clauses finales du traité furent mises au net par Thumelin. Celles des chemins furent libellées avec soin et l'on donna à la Commission pleins pouvoirs sur toute chose. Le tout fut prêt en double pour midi.

Le géomètre était glorieux d'avoir à faire une opération qui aurait un grand retentissement dans le pays, et qui, par ce réseau admirable de voies rurales, allait donner une valeur inconnue à tout un territoire. Cette énergique famille était un étonnement pour lui. Sa générosité si rare l'émerveillait. Il se promettait que, en retour, il ferait l'impossible

pour leur donner sa dernière signature en deux ans, et qu'il aurait fait des jeunes élèves de Thumelin d'excellents praticiens pour l'avenir.

Le maire avait plus de sang-froid que jamais. Son gendre s'animait, s'excitait, à la pensée de la lutte qu'ils allaient entreprendre. L'esprit vif du géomètre s'apprêtait à la lutte. Et nos trois femmes, chacune à sa manière, paraissaient tourmentées d'une anxiété visible, mais courageuse.

A deux heures, l'assemblée était ouverte.

Tout le monde y était. Il n'y manquait surtout pas un des cinq opposants dont on a parlé. Les conseillers étaient assis près du maire, avec Thumelin comme secrétaire, et le géomètre.

Le maire ouvrit la séance par un petit discours plein de bon sens. Aussitôt la proposition faite d'un abornement général, les cinq dissidents éclatèrent. Le maire leur répondit avec fermeté. Thumelin lut ensuite les conditions du traité, et encouragea vivement les habitants à y acquiescer, afin de terminer les procès, et d'ouvrir le territoire à la véritable agriculture, en rendant chacun maître absolu de sa terre, sans qu'il ait désormais de tort à faire à personne. On applaudit chaleureusement ses paroles.

Le géomètre rendit compte à son tour du système qu'il avait suivi dans ses derniers travaux. Il s'était éclairé de plus en plus par les idées de bon sens qui avaient surgi bien souvent autour de lui. Le prix, par pièce, et par hectare, est le même partout. On nous demande ici, par l'opération même, on nous a demandé dans d'autres communes, et beaucoup regret-

tent de ne l'avoir pas fait, la création de chemins nombreux dans le territoire. On regrette aussi qu'on ne les ait pas fait plus larges et solidement construits. On avait peur de la dépense.

Voici, d'autre part, une manière de procéder dans deux communes que vous ferez bien d'adopter. On a créé ces chemins sans avoir égard ni aux champs, ni aux personnes, on a tracé à pleine contrée, en tournant les montants, pour éviter les pentes, en payant tout terrain pris, généreusement, et même en payant, sans le prendre, le bout trop petit qui restait. Et ce n'a pas été un canton qui a payé ses chemins, c'est tout le finage, avec un impôt général mis sur l'ensemble des hectares. Faites de même.

L'assemblée, ayant approuvé ce mode d'opérer, le maire ajouta :

— Il faut d'abord vous dire que l'État, dans un délai plus ou moins rapproché, mais forcé, doit renouveler le cadastre, en nous contraignant tous à l'abornement. Nous aurions pu attendre que notre tour arrivât. Mais quand?... D'ailleurs, cette grande opération coûtera deux fois plus cher que ne coûtera celle-ci, et sera toujours pour moitié à la charge de la commune. Elle nous ôterait, du reste, toute liberté d'action. Nous resterions dans les procès. Enfin, nous aurons droit, plus tard, à la rentrée de la quote-part que l'État nous aurait imposée, parce que nous prenons l'échelle du nouveau cadastre, et qu'il n'aura qu'à nous vérifier, qu'à nous copier, à l'heure de son passage. En agissant dès aujourd'hui, nous restons libres. Nos chemins nous auront servi, et nos

champs, jusqu'aux extrémités du finage, auront cru avoir de nouveaux maîtres. Nos enfants profiteront un jour de la part que nous redevra l'État.

Le plus opposant des cinq, mais non pas le moins aviné, ne put contenir plus longtemps ses contradictions :

— Moi, dit-il, je m'oppose aux chemins. On a toujours bien passé jusqu'ici les uns sur les autres. J'irais dans nos vieux chemins les yeux fermés. J'ai acheté fort cher mes meilleurs champs parce qu'ils donnaient sur eux. Je ne veux pas non plus qu'on me déplace mon champ bien entretenu pour me jeter sur un voisin qui ne vaut pas moitié. Vous allez me déplacer partout. Vous confondez le finage.

— Je vous demande pardon, monsieur. Voici pour éviter ces torts, de quelle façon nous allons procéder. On aborne d'abord les chaînes. Ensuite, on dépouille les titres de chacune d'elles, puis on les donne une à une au géomètre pour qu'il en divise les parcelles. Or, afin de ne pas faire empiéter les mauvaises terres de la chaîne sur les bonnes, comme vous le craignez, nous ne commençons pas par une rive, nous partons du centre, ou pour mieux dire du giron de cette chaîne, et nous marchons de tous côtés vers les extrémités.

— Ceci est mieux, dit l'opposant. Mais ça ne m'empêchera pas d'avoir une peur atroce des faux titres. Je ne voudrais pas être déplacé pour des titres amplifiés. J'ai consulté là-dessus mon avocat. Vous n'avez pas droit de me déplacer, lorsque j'ai une haie, un arbre, ou des bornes anciennes, à mon champ.

On ne peut pas, dites-vous, empêcher un abornement général, mais si, on le peut, et je le prouverai.

Après un moment de consultation avec les autres, il reprit :

— Et vos chemins, parlons-en. Ça va faire des bouts, des pointes. Autant de champs perdus. Et trop nombreux, trop larges. Il ne restera plus rien à cultiver. Et l'argent qu'ils coûteront, où le prendrez-vous ? Les biens-fonds ne rapportent pas déjà tant à leurs maîtres. Après moi le déluge.

Ainsi objurguait cet homme, échauffé surtout par le vin, et excité par les autres. Thumelin se leva et demanda la parole à l'assemblée :

— Messieurs, permettez-moi de vous faire observer que l'abornement proposé répond précisément aux objections qu'on vient de faire. Son premier effet est de fixer définitivement les titres. Son second bienfait est de rendre la propriété inviolable. Un troisième, enfin, c'est d'abolir les procès, dont un seul vient de coûter plus cher, à trente-cinq d'entre nous, que les frais pour chacun d'eux de toutes ses terres abornées comme elles vont l'être. Mon beau-père vient de vous dire pourquoi il ne fallait pas attendre le nouveau cadastre qui va contraindre toutes les communes à l'abornement. Le gouvernement que nous avons, aussitôt les plaies de la guerre fermées, l'attaquera de compte à demi avec les communes : œuvre difficile, coûteuse, longue. On nous a conseillé avec une haute sagesse de le devancer de quelques années pour rester libres : — libres, entendez-vous, d'étouffer entre nous les procès et ceux qui en vivent ;

— libres d'ouvrir nos champs les plus extrêmes, tous nos champs, aux plus productives cultures ; — libres, en un mot, de nourrir la terre à notre gré, et de vivre tous ensemble dans la paix et dans la famille une vie agricole heureuse. Je l'apprenais déjà à vos enfants, cette agriculture honnête, libre, intelligente, qui sera notre salut. Prenons exemple sur nos maîtres. Instruisons ces jeunes âmes...

La bouche affreuse du Kalmouck s'ouvrit :

— Vous leur apprenez déjà trop de choses. Ils en sauront bientôt plus que ceux des riches.

— C'est que l'agriculture est la première de toutes les sciences, s'écria Thumelin avec un redoublement de chaleur. Tout sort d'elle, toute famille, toute force, toute discipline. Les millions et les millions ne sont qu'une fumée, si l'humble et noble terre ne nourrit les millions. Il faudrait que l'école nous apprit à lire dans la nature. Et je vous dis, moi, qu'aucune agriculture intelligente ne peut se faire sans ces chemins. Ne vous sentez-vous pas les bras écrasés et les pieds meurtris par tant de pierres roulantes ? Les deux tiers de vos champs sont inabordables. Le pain de la famille est là. Ce ne sont pas les procès qui vous mèneront à l'épargne.

Quelques hobereaux d'hier, à grands fermages, et richissimes, pour flatter l'homme des champs, en cachant dans cette flatterie une autre amorce, lui parlent de le dégrèver de cinquante millions par an. Ils ne lui disent pas que l'impôt foncier n'a pas augmenté d'un centime depuis 1830, et que ce dégrève-

ment, misérable pour les petits, ne profiterait qu'aux grands. Eh ! tournez-vous de grâce, et, comme au renard qui a perdu sa queue, on leur dirait : — « Im-
« posez-vous d'abord, vous, de l'income-tax an-
« glaise, qui ajouterait cent cinquante millions aux
« deux cents millions d'amortissement de Thiers
« pour nous délivrer de la dette que vous nous avez
« amenée avec l'empire. » — Ce ne sont pas vos flatte-
ries au peuple, c'est de l'engrais et des bras que
nos champs réclament. C'est des prairies sur nos
côtes qu'il nous faut au lieu de friches. C'est, par
ces chemins ouverts et libres, la glèbe remuée, en-
richie, fécondée, qui peuplera nos écuries de vie, et
qui remplira nos granges de lourdes gerbes.

Dans mon pays, messieurs, un champ n'avait
coûté que dix sous la verge..... ah ! pardon, pardon,
j'aurais dû dire..... Ce champ, bien labouré, bien
fumé, semé en orge avec sainfoin, et puis, épierré à
fond, a rapporté cette même année une orge superbe
qui valait vingt sous la verge, et la suivante, un sain-
foin... Je n'ai jamais rien vu de plus beau que ce
sainfoin où butinaient des milliers d'abeilles comme
dans Virgile.

Donc, faute de chemins, mes amis, nous perdons
la meilleure partie de notre temps, de nos travaux,
de nos forces. Il n'y a pas de terre ingrate, dit ma
mère. Faites dix fois plus d'engrais, votre moisson
vaudra dix fois autant, et ne vous aura pas plus
coûté.

— Moi, je signe le premier, dit un des assistants
avec enthousiasme.

— Et moi aussi. — Et moi aussi, dirent presque tous les autres en signant aux deux registres entre les mains de Thumelin.

— Mais avec quoi les paierez-vous, vos chemins? interrompit le Kalmouck.

— Avec quoi? reprit Thumelin avec un accent qui pénétra l'interrupteur jusqu'aux os, mon beau-père...

— Et mes enfants avec moi, dit le maire.

— ... Pour remercier ces Messieurs de la signature qu'ils viennent d'apposer sur ces registres, et qui seront le salut de la commune, fera construire lui-même ces chemins, à ses frais, à mesure que la commission les aura tracés. Les ouvriers videront la terre à fond. Elle sera rendue aux riverains, et les pierres qui embarrassent les champs seront ramenées à la place. Ils paveront ensuite la voie en pierres plates posées sur le tuf, puis casseront dessus les pierres amenées, jusqu'à ce que leur niveau domine le sol. Cela ira vite. On en fera autant pour le chemin des vignes qui se partagera en deux branches pour desservir l'immense prairie, et dont l'une, la principale, remplacera le vieux chemin, si dangereux, et nous conduira à la Meuse et à la gare. Mon beau-père, entrepreneur d'un nouveau genre, se chargera des travaux et des frais. Moi, vous me le permettrez, j'ajoute à mes fonctions celles de payeur et de comptable. Oui, mes amis, c'est ainsi. Aidez-nous à faire de notre commune une des plus heureuses du pays.

Ces paroles chaleureuses de Thumelin avaient produit une vive impression sur l'assemblée, et encore plus sur le premier interrupteur, en qui les fumées

du vin commençaient à se dissiper, et que l'offre si généreuse du maire avait saisi.

— Monsieur Thumelin, s'écria-t-il, votre offre m'a tellement frappé que je ne trouve plus rien à dire contre vos projets. Faites donc vos chemins et faites-les larges tant que vous voudrez. Me voilà désarmé. Je signe.

Les autres n'osèrent plus refuser leur signature. Néanmoins le plus récalcitrant des cinq ajouta une dernière objection.

— Et pour entretenir tant de chemins, comment ferez-vous ?

Le maire répondit :

— Nous avons deux gardes à quatre cents francs qui n'auront presque plus rien à faire. Nous ajouterons deux cents francs au traitement de chacun d'eux en nous imposant de trois centimes, et nous leur partagerons le territoire comme gardes-cantonniers.

On leur amènera de toutes parts des pierres à casser. Nos chemins, solidement construits et larges, demanderont peu d'entretien.

Des murmures de satisfaction partirent de tous les coins de la salle.

— Et moi, reprit-il, pour répondre à vos signatures unanimes, je prie l'assemblée de mettre en tête de la commission les noms de ces Messieurs qui d'abord avaient refusé l'abornement.

— J'avertis, si on me nomme, dit le principal opposant, que je serai sans pitié pour les titres.

La commission fut nommée, ainsi que le maire l'avait dit.

— Il ne manque plus que ma signature, dit le géomètre, et la voici. Je vous la donne avec un véritable dévouement. Je suis tellement heureux de cet accord que je ne vous demande plus que deux ans pour faire ce bel ouvrage, en vous laissant toujours quatre ans pour payer, comme cela est écrit, bien entendu. Les seules choses que je vous demanderais sont celles-ci :

— Que les chaînes de la première saison, libres en ce moment, soient fixées en quinze jours.

— Et les chemins bornés du même coup ;

— Aussitôt moisson, qu'il en soit fait de même pour les deux autres saisons ;

— Que les titres soient dépouillés sans désenparer, et que les chaînes me soient livrées à mesure.

Cela fait, je pourrai me porter avec mes aides sur un point ou sur un autre, les occuper séparément, et me faire vérifier par eux en les vérifiant de mon côté, afin que je puisse donner son pied-terrier à chacun de vous jour par jour, pour qu'il se vérifie lui-même à mesure.

Après avoir installé la commission, le maire remercia l'assemblée en ces termes :

— Je suis heureux de votre confiance. Nous allons pouvoir nous livrer tous ensemble à notre œuvre et la mener rapidement à son terme. Hâtons-nous, mes amis. Faisons de cette première saison quelque chose de merveilleux. Nous ne travaillons en réalité que pour nous.

Il prend un ton encore plus cordial et continue avec une franche et entière bonhomie :

Je vous recommande surtout pour l'hiver mon chemin des vignes. Ecoutez-moi bien. J'y tiens plus que vous ne pensez, et je vais vous dire pourquoi, mais ne me trahissez pas. Je compte sur l'administration pour nous aider à le faire. Les hivers y sont dangereux ; vous ne le savez que trop. Il descend comme en un précipice pour aller à la prairie ou à la ville. Voici son dernier hiver. Comme il est vicinal, et que la subvention qu'on nous donnera sera forte, je me charge, moi, entrepreneur, de faire avec cette somme toute la côte, et la vicinale, et la rurale, ou plutôt la prairiale. Mon bénéfice d'entrepreneur sera cette fois de n'avoir pas donné un sou ni de moi ni de la commune. Mon comptable, du reste, et vous avez confiance en lui, vous fournira l'état du paiement des travaux avec les signatures acquittées.

J'espère même que le cylindre administratif nous sera prêté et viendra comprimer nos deux voies et les rendra ferrées en quelques jours. A l'œuvre donc.

— A l'œuvre. A l'œuvre. Qui de nous refuserait répondit l'assemblée à l'unanimité.

VIII

Pendant que les travaux de l'abornement commencent, les trois femmes s'entendent entre elles pour faire légitimer par le mariage du père et de la mère les enfants dont on a parlé, et dont le troisième est devenu l'un des meilleurs aides du géomètre. — Colère de Thumelin contre lui-même en songeant au reproche qu'il a reçu de sa sœur : il s'en prend aux mauvais exemples et aux scandales de certains riches qui font tache dans la commune. — Le maire décide le père à reconnaître les huit enfants par le mariage. — Thumelin le mène chez le curé. — Ce mariage produit une grande joie dans tout le village. — Le maire, Thumelin, sa femme, et le géomètre, sont au repas des noces.

Thumelin avait donné au géomètre les quatre élèves qu'il lui avait promis. Sous la pensée du reproche que lui avait fait sa sœur à propos du mot de « bâtard » qu'il avait dit sans y songer, il lui avait recommandé plus particulièrement encore celui-ci, comme étant le plus intelligent et le plus actif de ses élèves. Il était aussi le troisième des huit enfants dont le père et la mère allaient être invités, par la volonté obstinée de Marie Thumelin, à reconnaître et à légitimer leurs enfants, en se mariant, un peu tardivement, à la mairie et à l'église.

Tout était en mouvement dans la commune. Le géomètre, avec son monde, traçait ses grandes lignes

générales du territoire, afin d'y rattacher géométriquement, et les chaînes, et les chemins, à mesure qu'on les lui bornerait. Il donnait à ses aides des leçons d'exécution précise, de discipline, d'initiative, avec une telle clarté qu'on marchait comme en pleine lumière. Partout il se faisait suivre en double afin de se contrôler sans cesse. Il n'avait ménagé ni instruments ni personnel pour faire marcher de front cette double opération. Son œil voyait à la fois de tous les côtés.

Pendant ce temps, le maire et la commission bornaient les chaînes. Le géomètre en faisait le plan aussi vite, et il était signé. Souvent même elle l'appelait, en qualité d'étranger, pour trancher un doute ou tracer un chemin. L'opposition, qui l'aurait cru ? avait disparu. Et le géomètre, sans quitter sa grosse opération, s'empressait d'accourir auprès d'elle aussitôt qu'il était appelé.

Clarisse avait un soin extrême de la santé de son père. En le voyant si occupé, elle et son mari le faisaient venir manger avec eux pour lui préparer quelque mets qui lui plût. Elle aimait par là aussi qu'on s'occupât sans cesse en famille des projets de l'avenir.

— Mon père, lui dit-elle un jour, il ne faudrait pourtant pas oublier une chose qui ne vous coûtera pas beaucoup au milieu de vos travaux difficiles, et qui nous tient au cœur à nous trois maman Thumelin. Je demande à mon mari de temps en temps si le géomètre est content de ses quatre élèves, et surtout de celui dont il n'a pas osé prononcer le nom, puisqu'il n'en a point et que sa mère seule les a élevés comme elle a pu, en ayant eu huit.

— Ce mot échappé par mon frère, ce sera peut-être un bonheur pour ce jeune homme, dit Marie Thumelin.

— Père, si nous effaçons ce vilain mot des registres de la commune. Vous êtes maire. Vous le pouvez.

— Et comment ?

— Ma foi, par un mariage, dit l'espiègle Marie.

— Oh ! les femmes, s'écria son frère, ça a des idées que d'autres n'auraient jamais eues.

— Mariez le père avec la mère. Elle nous a dit une fois, ajouta Marie, qu'on ne peut pas nier de qui ils sont.

— Oh ! pour cela, non.

— Mais ils en ont huit, dit le maire, quatre garçons et...

— Raison de plus, ça fera une noce. Les quatre garçons conduiront les quatre filles. Le père et la mère suivront, avec les témoins. Que je voudrais les voir !

— Et cela ne vous coûtera pas plus, mon père, pour huit que pour un. Vous vous sentirez heureux, j'en suis sûre, en effaçant cette tache de nos registres par votre signature.

— Vite, vite, monsieur le maire, faites cette bonne œuvre, cela ne retardera pas beaucoup votre abonnement. Je m'en réjouis de tout mon cœur : cela apprendra à ces gros bonnets qu'il ne suffit pas de promener en tant d'endroits leurs fantaisies. Ils oublieraient bien vite, si on ne leur disait rien, le mal qu'ils ont fait. Vous-même, ma sœur, de combien s'en

est-il fallu que vous n'entriez triomphalement dans ce monde pavé de spirituelles félicités.....

— Silence, ma sœur, ne sortons jamais de notre petite mairie et de notre école..... de mœurs...

Le maire, un peu embarrassé de la nouvelle besogne qu'on lui imposait, reprit :

— J'en parlerai au père. Il est de mon âge. Il porte un des noms les plus honorables de la commune. Il n'a fait de tort qu'à son repos et à son bien. Il lui en reste encore assez pour reconstituer honnêtement sa famille. Je le verrai aujourd'hui.

— Cette idée est charmante. Oui, mon père, reconstituez cette famille. Ils porteront avec bonheur le nom que vous allez leur rendre.

— Ils ne sont pas, après tout, si coupables, dit la maligne belle-sœur, que cet oiseau de nom sinistre qui va déposer son œuf dans le nid du rouge-gorge ou de la fauvette, et qui y laisse croître une tête énorme au milieu de là couvée qui l'a reçu.

— Père, ce sera d'un bon exemple pour ceux de notre commune qui auraient essayé, dit-on, d'imiter certain petit village, notre voisin, au Sud.

— Et cela fera taire les moqueries, reprit l'autre gaiement, de quelques méchants riches, deux pelés et trois tondus, qui tirent le diable par la queue, n'ayant pas assez d'argent pour élever une famille, et ne rêvant que places pour leur maigre et inutile engeance.

— Forcez donc, forcez le coucou à faire ménage avec..... sa pareille... sans faire dévorer le nid de la fauvette par un vautour.

En entendant ces paroles dites si gaiement par sa

sœur, Thumelin ne put s'empêcher de rire comme avait fait son beau-père. Mais, au fond, il sentait redoubler en lui la colère contre lui-même qu'il éprouvait du mot malheureux qui lui était échappé.

— Ah ! voilà, dit-il, un ménage plus difficile à raccorder que celui qui nous occupe, et auquel l'auteur célèbre du livre « Des oiseaux » n'avait pas songé. — Et moi, voilà ce que me vaut de reproche un mot que je ne prononcerai plus. J'ai eu tort. Mais je ne m'en repens plus, puisqu'il nous vaut un mariage auquel je vais aider de tout mon cœur. Ils auront beau rire, en voyant passer les mariés. Ils ne voient que les fautes des autres, et ne s'aperçoivent pas que leur patrimoine, leur santé, leur honneur, s'en vont en fumée, qu'on ne veut pas même d'eux au conseil, qu'ils paient à peine un maigre impôt, et que s'il n'y avait pas l'impôt des chiens..... Va, tu ferais mieux de cultiver tes champs qui se couvrent de ronces, et d'épouser une brave et honnête fille, ménagère, laborieuse, qui...

A propos, un de mes collègues nous a conté que, l'autre jour, les malicieuses compagnes d'une pareille jeune fille; voyant venir dans la rue le plus riche gars du village, rentrèrent, et firent cacher cette belle fille sous la table chargée d'étoffes auxquelles elles travaillaient. Elles firent signe au passant et lui demandèrent si c'était vrai, comme tout le monde le disait, qu'il allait se marier avec elle. Ce n'était plus que compliments et félicitations. Mais l'autre, de se récrier ! de faire la roue ! et d'étaler à grand fracas sa fortune ! Songez, quand il fut parti, et que la jeune

filles fut sortie de dessous la table d'Elmire, à la folle gaieté qui s'empara de ces démons.

Marie Thumelin riait aux larmes.

En voici un autre, de ces inutiles, que notre architecte me disait à mon dernier voyage. — C'était en 1848. Un grand fils d'huissier de Monthléry, si je ne me trompe, avait une place dans l'administration des hospices, à deux pas de l'Hôtel-Dieu. La République les réduisit à moitié du nombre, à trente-deux, au lieu de soixante-dix qu'ils étaient. Il était grand, grêlé, les yeux pleurant, et célibataire, bien entendu. On lui demanda à quelque temps de là comment les bureaux marchaient. — « Cela marche aussi bien qu'auparavant ; on ne s'aperçoit pas seulement que nous ne sommes plus que moitié, répondit-il. »

Et c'est ainsi, beau-père, qu'on nous avait empoisonnés de places inutiles, et qu'on a vidé nos champs pour remplir les villes de sinécures. Avec une dette de vingt-trois milliards que la guerre nous a laissée, quel budget y suffirait ! Thiers avait une idée de génie en consacrant deux cents millions à l'amortissement de cette dette, s'il y avait ajouté cent cinquante millions de l'incôme-taxé : ces deux sommes réunies, avec la rente rachetée tous les ans, et tous les ans grossissante, auraient anéanti les vingt-trois milliards en trente ans. Calculez, Messieurs, calculez.

Il s'anime de plus en plus, et continue avec un redoublement de chaleur et d'énergie :

Et c'est là précisément pourquoi je me plais à l'instruction. Ce n'est pas pour vider nos villages que j'instruis, mais pour qu'ils n'aient rien à envier aux

viles. L'instruction nourrit les mœurs et ne les disperse pas. L'instruction ennoblit l'agriculture qu'elle éclaire et qu'elle dirige. Elle nous élève à tous les degrés de l'échelle sociale. Elle nous apprend surtout à respecter le bien d'autrui, à acquérir sagement, à faire vivre et à élever notre famille. Par elle, tous les devoirs s'impriment en nous. Elle nous élève naturellement jusqu'à la pensée la plus haute avec une clarté qui efface comme des fantômes les idées ténébreuses.

Les conférences viendront ensuite. Elles répandront dans les esprits la pure semence. Elles humaniseront la science, la féconderont, et nous conduiront comme en un monde poétique, à nos Géorgiques futures. — Notre curé lui-même...

Tenons compte de lui. Sans nous vanter en rien des œuvres que nous faisons, il se complètera par elles. Il a connu l'abbé Gand, c'est tout dire. Il lit beaucoup. Il pénètre un peu plus avant tous les jours dans sa rêverie pratique. Nous l'avons surpris plus d'une fois ému jusqu'aux larmes. J'aime, moi, ces larmes qui tuent l'orgueil. Il ne contredit en rien sa liturgie ; mais il marquera, vous le verrez, son passage dans notre temps. Oui ! nous lui ferons son église et nous la ferons d'un style, si vous le voulez, monsieur le maire, qui n'y permettra jamais une autre religion dans l'avenir, que celle que nous inspire l'honnête démocratie.

Pardon, ô mon beau-père, d'avoir laissé mes pensées s'égarer à ce point. Ces dames en sont cause-

avec leur reproche et avec ce mariage réparateur que nous avons à faire.

— Instruisez donc, mon gendre, instruisez. Il y a tant à faire pour nous depuis la guerre, que tout, dirait-on, est à renouveler de fond en comble. O bonheur, si nos efforts réunis pouvaient exterminer en trente ans l'horrible dette! — J'ai fait mon deuil du passé. Je ne veux plus vivre avec vous et comme vous que pour ce monde nouveau.

Et maintenant c'est moi le premier qui vais parler de ce mariage, un peu tardif, à mon camarade d'enfance. Nous avons toujours été amis. Il m'écouterà.

Dès le lendemain, il lui avait parlé. Thumelin écrivait les pièces nécessaires pour préparer le mariage. Sa sœur et sa femme appelèrent la mère des huit enfants, qui ressentit une joie profonde à la pensée qu'ils allaient porter le nom de leur père.

Les affiches posées, Thumelin conduisit le père chez le curé. Quelle surprise! celui-ci s'empressa d'aller chercher une bouteille de son meilleur vin, qu'ils burent à l'honneur et au respect des saintes mœurs.

Cette démarche fit une vive impression sur le curé. Il comprit mieux encore tout ce qu'il y avait de généreux dans l'esprit de ce jeune maître au milieu de son heureuse fortune.

Le géomètre admira beaucoup ce mariage qui légitimait son jeune auxiliaire, en qui il avait remarqué une rare intelligence.

Au jour dit, la noce, car c'en était une, traversait tout le village pour aller à la mairie : les quatre

garçons conduisant les quatre filles, le père et la mère bras dessus bras dessous, et les témoins ensuite. Le village était dehors et comme en fête. La mairie était pleine. Il n'y eut qu'une femme, cafetière et veuve, un peu légère en discours, qui essaya de se moquer. — « Il vaudrait peut-être mieux que vous « en fissiez autant, lui dit le maire. » — Elle se le tint pour dit.

On alla ensuite à l'église, qui était, comme la mairie, remplie de monde. Le curé, en recevant à l'autel cette nouvelle famille, leur fit un petit discours plein de sagesse et d'onction qui produisit un grand effet sur l'assistance.

Au repas de noce, furent invités le maire, Thumelin et sa femme, et le géomètre, avec les témoins. Le repas fut charmant. On y servit, entre autres mets, une truite, de trois livres, cuite au court bouillon, ferme et saumonée, telle qu'elle n'aurait pas été dédaignée à la table des trois empereurs.

IX

L'abornement est poursuivi avec ardeur. — On dépouille les titres sans pitié. — A mesure que les chemins sont tracés, le maire les exécute. Il se multiplie. — Fièvre de tout le monde au travail, ouvriers des chemins, cultivateurs, fermiers, arpenteurs. — Le pays est comme une ruche d'abeilles en train de bâtir leur ville. — La première saison est finie au temps dit. — Pour le récompenser d'un tel zèle, Thumelin et sa femme songent à remariar le géomètre.

De bonne heure, le lendemain, le maire était aux champs avec le géomètre. Celui-ci avait partagé ses aides en escouades, donnant aux uns les parcelles d'une chaîne à distribuer, aux autres à vérifier une chaîne déjà faite. D'autres enfin jalonnaient les chemins devant la commission. Il les étudiait après aux nivelettes avec eux. — Pour mieux les apprendre, le maire leur en fit tracer un par eux seuls, rasant la côte, depuis le village, entre les vignes et les champs, et destiné à ramener les moissons de la plaine, en même temps qu'à conduire aux vignes par le haut des engrais et des terres fertilisantes. Le même chemin parallèle sera créé ensuite en bas des vignes, le long de la prairie, et en attendant le grand travail de la côte.

Trois fois par semaine, le soir, la commission dé-

pouillait les titres. Chaîne par chaîne, elle discutait chacun d'eux et exécutait sans pitié tout ce qui était douteux. Il lui arriva d'en découvrir qui avaient un double emploi : c'était alors une véritable exécution. Une fois les titres validés, la commission signait le registre, écrit par Thumelin, des origines, des dates, des quantités, de chaque parcelle.

Une chaîne attaquée, le géomètre ne la quittait plus qu'elle ne fût distribuée par lui dans ses parcelles définitives, vérifiée après lui, et bornée. Le plan en était ensuite déposé à la mairie, avec un tableau des portions prises pour le chemin, des bouts coupés, et du prix d'estimation. Chaque propriétaire recevait à son tour le plan de sa terre, afin qu'il la vérifiât lui-même.

Jugez de la besogne du maire, au milieu de ces pérégrinations si délicates et quelquefois presque litigieuses. C'est à lui, bien entendu, qu'on en référait le plus, lui enfant du pays de père en fils, lui cultivateur habile, et dont le désintéressement frappait tout le monde. On recourait à lui de tous côtés. Chacune de ses paroles était écoutée. Son action même avait du charme pour lui à cause de l'honnêteté qui l'inspirait.

Il avait eu l'adresse de diviser ses chemins en plusieurs lots, dont il donnait le premier à forfait à deux ouvriers, le second à deux autres, et ainsi de suite jusqu'au bout. La terre, rejetée du chemin sur les bords, était enlevée à mesure par les riverains qui ramenaient à la place leurs longs crassiers séculaires ou leurs pierres roulantes. Il payait un peu ces pier-

res pour qu'elles arrivassent plus vite. Les ouvriers les arrangeaient en hérisson au fond de la voie, et cassaient les autres dessus jusqu'à ce qu'elles débordassent le sol, en les entremêlant d'un peu de terre pour les lier. On travaillait de cette manière en vingt endroits à la fois. Les parties achevées se plombaient par les charrois de ces terres, de ces pierres, et des engrais. Tout marchait de front, arpentage, vérifications, chemins. Les jours de pluie, on travaillait au bureau. Pas un jour n'était perdu.

Les élèves de Thumelin prenaient goût à cette besogne active, surtout celui des noces.

Thumelin, de son côté, tenait ses états avec soin. Il payait chaque dimanche. L'ouvrier signait à l'émargement.

On ne voyait aux chemins qu'ouvriers et charrois. On y courait à l'envi, pour un lot à prendre, pour enlever la terre, pour nettoyer épines et pierres de tous côtés. En même temps il poussait au rachat des bouts restants ou à des échanges, en donnant lui-même l'exemple.

Au feu de cette fièvre, il remuait ses fermiers, et les encourageait, en les payant, à transporter où il fallait et la terre des nouveaux chemins, et les longs tas de pierres de leurs champs, — des siens, si l'on aime mieux. Un été sec favorisa ces travaux. La charrue, par trois labours profonds, rétablit les champs déplacés. Grâce à lui, chemins, bornes plantées, engrais redoublés, cultures, tout fut prêt pour les semailles.

En cinq mois d'été, le géomètre avait complète-

ment terminé sa première saison, sans compter la besogne commencée aux deux autres, et le chemin des vignes tracé, aussitôt après les vendanges.

On avait réussi en lui. Ce n'était plus un homme de plaisir. Tout à son ouvrage, il occupait ses auxiliaires de manière à ce que les divers travaux marchassent de front, en se contrôlant l'un par l'autre. Il faisait tout en double. Il les employait tour à tour à la même besogne pour les rendre plus attentifs. Et les jours de pluie, avons-nous dit, n'étaient pas les moins utiles, parce qu'ils déblayaient la marche du lendemain. — Aussi, en voyant tant d'activité, la famille du maire songeait à le fixer dans la commune en l'y remariant. Il était veuf. De ses trois enfants, le plus jeune était au lycée de Bar, et les deux filles, quoique déjà très instruites, étaient restées chez Mlle Alizon, à Commercy.

Le jeune maître d'école était écrasé de soins, à sa classe, à ses états de paiement, à sa mairie, à tous les accessoires de l'abornement. Tandis que son beau-père, bien loin cette fois du triste orgueil qu'il avait failli contracter, alors que..... dévorait le territoire de la même ardeur que le géomètre. Son exemple avait mis tout en feu. On aurait pu comparer la commune à une ruche d'abeilles.

Les jeunes époux avaient le plus grand soin de leur père, dont ils admiraient l'activité. Rien n'est comparable au bonheur qu'ils éprouvaient d'être ensemble à la même table, en voyant l'ordre qui s'établissait dans la commune, le travail de tous, l'éducation généreuse donnée aux enfants, le bien, en un mot,

qu'ils commençaient à faire. Une telle vie, c'est la bonté poussée jusqu'au génie. Autour de ce foyer intime, on avait compris que la fureur des procès, l'insolente fortune d'hier, la rage de perdre une fille honnête ou la femme d'une autre, ne valent pas, pour le bonheur d'une commune, cette active et pure simplicité.

La moisson n'avait pas été bonne. L'hiver, durant la guerre, avait été si rude ! On avait semé du blé de mars et de l'orge pour remplacer les blés manqués. Mais cela ne découragea personne. Notre comptable avait mis tant de soin à ses paiements, que les ouvriers, quittes des moissons, s'empressèrent de revenir à leurs chemins. Le maire fut tout à eux. Pendant ce temps, les géomètres entreprenaient déjà les deux autres saisons.

Celle des derniers blés semés était finie pour les neiges. On ne reconnaissait plus cette portion du territoire avec ses chemins tout blancs de pierres cassées qui ressortaient de la terre grise fraîchement remuée. La charrue avait retourné puissamment ces terres neuves jusqu'à la racine, et l'on ne voyait plus au loin que lignes de bornes blanches, ou celles des chaînes plus hautes, ou des chemins. C'était comme une carte de France vivante, sur laquelle s'arrondissaient les départements sillonnés de libres voies, tout devenant ici, vie, réveil, travail et abondance.

Sous ce feu sacré de Thumelin, on se livre avec rage à cette renaissance intelligente de la véritable fortune populaire. Le territoire respire. Chacun y prend foi. Le géomètre, avec ardeur. Le maire, en

reprenant un nouveau courage à chaque pas qu'il fait dans l'œuvre commencée. On voit poindre, en germe, par ce renouvellement général, toutes les forces secrètes de la nature.

Le caractère et la vive action du géomètre avaient aussi fait beaucoup sur ce nouvel esprit des habitants. Et par conséquent la famille du maire songeait plus que jamais à le fixer au pays.

Il y avait au village une veuve de 32 ans, belle personne, femme de ville plutôt que de campagne, et sans enfant. Déjà riche, elle avait épousé un veuf, qui, en vertu d'une donation à lui faite par sa première femme, avait doublé sa fortune, mais qui, en mourant, voulut faire la même faveur à sa deuxième épouse. La mère de l'aimable veuve existait. Elles avaient chacune leur maison. Celle de la fille était une vraie maison de ville. On la voyait parfois à cheval comme une amazone. Elle avait écarté d'elle avec soin tout prétendant à sa main ou à sa fortune. Il y en a tant qui auraient aimé à frôler, comme Tartufe, l'étoffe moelleuse de la robe de cette jeune veuve sans enfants.

Notre géomètre, tant son travail l'occupait, n'avait pas l'air de songer à se remarier, quoiqu'il y songeât bien un peu tout de même à temps perdu. — Qui le croirait? Ce fut le maire, veuf lui-même, et d'un âge encore sortable, qui eut, pour un autre, cette idée charmante: remarier le géomètre avec la veuve. Après avoir entendu son père, la femme de Thumelin et sa sœur n'eurent plus un instant de repos, et ne parlèrent plus au géomètre que de la jeune veuve.

Son mari disait comme elles, voyant dans ce mariage une acquisition heureuse pour la commune.

— Mais vous donc, monsieur le maire ? observa le géomètre.

— Moi, monsieur, j'ai dit à ma fille que je ne me remarierais jamais. J'ai épousé mon gendre. J'ai mis en eux et dans ma future famille toutes les joies de mon cœur.

— O mon père, j'ai gardé en moi avec une religion filiale les paroles que vous m'avez dites ce jour-là.

— Vous entendez, monsieur. Et pourtant j'avais failli marier ma fille à cent lieues de moi, à je ne sais quel prétendant hybride..... — Vous, au contraire, vous avez besoin d'une seconde mère pour vos enfants à l'âge où ils sont, et d'une compagne pour vous-même, d'une épouse. Je crois pouvoir espérer qu'elle ne vous refusera pas, ma fille et sa belle-sœur étant nos interprètes.

— Grâce à vous donc..... — Mais il ne faut pas que le géomètre oublie que la deuxième saison est déjà bien avancée, et que la troisième...

— Pardon, monsieur le géomètre, interrompit gaiement Marie Thumelin, il y a à peine deux jours, vous nous disiez que vous alliez commencer seulement la seconde saison.

Le maire rit de bon cœur de cette réplique, et le géomètre comme les autres.

La conversation en resta là pour le moment. Ce ne fut qu'un épisode ébauché que nous retrouverons plus tard. La vivacité d'esprit du géomètre et son

génie spécial feront plus pour lui auprès de la veuve que de galants discours. Grâce à son activité, la famille Thumelin allait avoir fait en deux ans la meilleure partie de sa tâche.

X

La naissance d'un fils inspire encore plus à la famille des sentiments de reconnaissance et d'humanité. — Le curé est touché de leur bonheur autant qu'eux. — Le baptême. — Vive allégresse des habitants.

Dans ces entrefaites, le 19 août, un événement heureux était arrivé chez Thumelin : sa femme avait mis au monde un fils. On le nomma Georges.

Ce fut une joie immense dans les deux maisons. Et de quels soins la jeune mère ne fut-elle pas entourée ! Elle voulut nourrir l'enfant. Son trousseau, elle l'avait fait. C'était une sorte d'affolement pour sa belle-sœur et pour elle, presque autant mères l'une que l'autre. Les soins de la jeune tante, par exemple, pour la mère et pour l'enfant, étaient mille fois plus doux que ceux des autres. On aurait pu croire en apparence que Charles et sa mère semblaient être plus modérés, mais on voyait que le bonheur de l'un et le bonheur de l'autre étaient pleins d'une émotion secrète toujours prête à éclater. Quant au grand-père, il était plus fou de son petit Georges qu'il n'avait été de sa première : — « Oui, je vais être son parrain, parce que, sans cela, je ne serais pas assez père. »

Le bonheur extrême de Thumelin avait fait ressentir au curé lui-même une joie véritable. Ce qu'il

éprouva en lui, de cette famille, de cette fortune bienfaisante, de cette œuvre immense qui commençait à sortir de leurs mains, avait pénétré jusqu'au plus profond de son être. Cela le poétisait presque. Il dit à Thumelin :

— Eh ! bien, philosophe, est-ce un chrétien que vous allez me donner ?

— Oui, certes, répondit le maître avec une explosion de bonheur, mais ce sera à la manière de nos premiers âges chrétiens, qui inspirait à ces pauvres échappés des empereurs et des faux dieux un profond amour de frères, si nécessaire, ô mon ami, au temps où nous sommes. C'est un baptême dans cette religion-là qu'il nous faut. Ce qui reste d'orgueil en nous, détruisons-le. Le travail pour le pain de chaque jour, nous le ferons. Le courage pour la patrie blessée, nous l'aurons toujours prêt. La démocratie pure et tout entière, nous la puiserons dans ce baptême. Voilà ce que l'impériale guerre d'où nous sortons nous vaut. Étudions-nous à fond. Vous appartenez comme moi à cette religion. Nous y aspirons, du moins, de toutes nos forces. Cet enfant que Dieu m'a donné, a fait de moi un autre homme.

Son parrain est devant vous, et voilà sa marraine, ses deux aïeuls. Quand vous serez prêt, nous lui donnerons la consécration chrétienne. Cela ne l'empêchera pas, ce sera le contraire, d'ouvrir son jeune cœur aux honnêtes devoirs de la démocratie.

Oui, vous aurez votre église, mais digne, digne de cette religion-là, si le temps nous dure.

— Oui, vous l'aurez, sur la vie et sur la tête de cet enfant ! ajouta le grand-père.

Le curé était si vivement ému par ces paroles nouvelles pour lui, qu'il répondit en tremblant de joie :

— Eh ! bien, ce sera pour dimanche, si vous voulez. — Cet enfant et notre église ne vont plus faire qu'un dans ma pensée. Ma religion est surtout en vous et je me suis attaché à vos œuvres comme si je faisais partie de vous-mêmes. Pardonnez-moi, je pleure de joie au milieu de vous. Je vous accorderai tout ce que vous voudrez au nom de cet enfant. Je lui apprendrai à lire dans Horace et dans Virgile. Ma joie est à son comble.

— A propos, dit le maire, mon gendre a reçu une lettre de son architecte. Ils étudient votre plan avec son maître illustre. En nous saignant tous à blanc, nous vous ferons une église adorable. J'y entrerai plus souvent qu'à l'ancienne, à cause de mon petit-fils. J'aimerai que son nom soit mis sur la première pierre. J'espère même que son père lui conduira la main pour qu'il écrive son nom avec les nôtres sur le procès-verbal d'inauguration, qu'on enfermera sous cette pierre.

Frisson involontaire du curé à ces paroles du maire, parce qu'elles lui présagent un temps encore bien éloigné avant la reconstruction de son église.

— Nous y mettrons aussi notre orgueil de maire, ajouta celui-ci. Car j'aimerais en même temps que cette pierre renfermât le nom de ma défunte, avec les nôtres.

Voilà notre abornement parti. Nous l'aurons fini

dans un an : Œuvre-immense, qui n'aura pas coûté un sou à la commune, pas un sou. Pendant ce temps, notre dette de guerre s'amortit, par nos centimes additionnels doublés, par nos coupes affouagères vendues, et bien vendues. De sorte que, avec ces deux ressources continuées, avec quelques sommes occultes qui s'y joindront, et aussi avec l'État, qui nous aide en ceci, nous allons faire face en un an à la reconstruction de notre mairie et de nos écoles....

' En entendant ces mots de mairie et d'écoles qu'il avait pourtant déjà entendus, le curé ne put retenir un « Ah ! mon Dieu ! » semi-comique, auquel le maître d'école et les femmes compaïrent. Le maire continua :

.... Et aussitôt après, votre église, en appliquant définitivement à elle seule toutes nos ressources réunies.

— Oh ! alors, hâtons-nous de vivre, reprit le curé un peu soulagé.

— Oui, hâtons-nous d'arriver là, afin de l'attaquer tous d'une ardeur infernale comme notre œuvre suprême. Je me sens changé du tout au tout. Je ne me reconnais plus. Le nom de cet enfant que je verrai gravé sur la pierre me remue. J'ai donc aussi ma religion. Mettons tous notre orgueil à cet ouvrage, et préparons-nous à lui, dès aujourd'hui, en secret... et pas en secret... puisque nous travaillerons pour un maître sous les yeux duquel on ne peut pas mentir.

— Est-ce dit ?

— Oui, répondit le prêtre.

Quelques jours après, le dimanche, on baptisait

Georges. Le parrain et la marraine, avant d'entrer à l'église, allèrent au tombeau de la grand'mère, lui présentèrent l'enfant, et déposèrent sur le monument une couronne de fleurs automnales.

La cérémonie se fit avec une émotion des assistants qui resta au fond de tous les cœurs.

Puis, en sortant de l'église, au milieu d'une affluence de monde et d'une nuée d'enfants fous de joie, le parrain et la marraine jetèrent une grêle de dragées et des sous frappés tout neufs à l'effigie de la République. Vous êtes sûrs que ces sous, presque d'or, seront conservés comme un souvenir qui ne sortira pas du petit trésor de chaque famille.

La jeune mère osa assister au repas du baptême. Le géomètre y était, bien entendu. Le curé, aussi. Les quatre fermiers, avec leurs femmes. C'était une vraie fête de famille. On but au petit Georges. Le grand-père lui fit boire quelques gouttes de vin, à la grande joie des convives. Marie Thumelin, près de sa belle-sœur, était aussi heureuse que la mère de l'enfant.

XI

On attaque le chemin des vignes pendant l'hiver. — Un étranger venu des travaux du chemin de fer, et marié au village, s'y fait remarquer du maire. — Il est exécuté si rapidement et d'un travail si parfait que l'agent-voyer en chef vient le recevoir lui-même et fait allouer une plus forte subvention à la commune pour la récompenser. — Autres soins du maire. — Ardeur plus vive encore de Thumelin à son école depuis la naissance de son fils. — Il fait achever le monument de sa belle-mère. — Enfin, la famille se rend à elle-même ses comptes des travaux importants qu'elle vient de faire, et qu'elle va reprendre, jusqu'à ce que le territoire soit achevé.

Il ne restait donc plus, pour 72, que la deuxième saison qu'on allait finir, et la troisième, de laquelle étaient faites les opérations préliminaires, comme on avait fait pour les deux autres.

Quant à la prairie, si importante, on ne pouvait y songer, qu'après que le chemin des vignes, avec ses deux branches, aurait permis d'y descendre des matériaux pour la niveler et pour y établir tout un système d'irrigation. En effet, le maire avait prévu ce nivellement, et il faisait venir de Neufchâteau un jeune ingénieur afin qu'il étudiât sur place le nivellement, le réseau des canaux, et un projet de syndicat.

Dès la première vendange, cette voie à deux branches avait été tracée, calculée, piquetée, par le

géomètre, sur la demande expresse du maire, qui voulait donner du travail à ses ouvriers pendant l'hiver.

Un étranger, nouveau venu dans la commune à la suite des travaux du chemin de fer, et qui s'y était marié, avait acheté une petite maison, sur hypothèque (il ne pouvait autrement), et quelques terres pas cher, et quelques côtes, élevant ainsi quatre enfants, dont trois filles et un garçon. Habitué aux terrassements, il demanda au chemin des vignes un double lot de cent mètres. Son exemple fut aussitôt suivi par d'autres. En deux mois, aidé de son fils, qui était le second de ses enfants, il avait exécuté son double lot avec une précision remarquable, gagné une bonne somme, acheté à bon marché un champ donnant sur un des nouveaux chemins et communiquant à une de ses côtes, jusque-là inaccessible : il en avait déjà fait comme un jardin, rempli d'arbres à fruits, et même, dans une partie, une vigne prospère. Il avait payé tout cela comptant. Il avait même un peu mordu sur l'hypothèque de la maison.

Pas une heure n'avait été perdue par lui. La terrasse adroitement attaquée, chaque coup de pioche avait porté. Son fils imitait sa méthode, quoique bien jeune encore. La mère apportait la soupe, et démêlait les pierres bonnes au hérisson d'avec celles, plus larges et plus épaisses, qu'on trouvait propres à faire les aqueducs. Le reste était cassé pour l'empierrement. Il avait fait trois solides abris en paille sous lesquels tout le monde cassait cette pierre, si le temps menaçait. La fille aînée alternait au chantier

avec la mère. Par le beau temps, elles y venaient toutes deux. Les deux plus jeunes allaient à l'école.

Cet homme, sans être fort, était d'une telle obstination au travail et si adroit, qu'il faisait plus d'ouvrage qu'aucun autre, parce qu'il le finissait à mesure. De ses deux cents mètres, tout était fini. Le piquetage et des nivelettes lui avaient suffi. Chaque propriétaire ayant repris sa bonne terre et ses ceps, le déblai donnait le remblai, et le fossé creusé la banquette de sûreté. Une échancrure était faite à chaque dix mètres dans cette banquette, on la remplissait de terre, et un arbre était planté. Enfin, un aqueduc en biais et à pente rapide, était établi à chaque cent mètres. Construit en moellons grossiers, mais solides, pavé en dessous, et couvert de fortes dalles, il coupait là les eaux du fossé, et les divisait, pour les rendre inoffensives. Notre ouvrier, après avoir creusé le fossé biais d'installation, avait chargé un maçon de les construire, afin qu'ils fussent mieux faits que par lui. Le hérisson mis, les pierres cassées parfaitement nivelées, le ravalement fait avec soin tant au déblai qu'au remblai, ce double lot était admirable. Les autres ouvriers venaient prendre modèle sur lui, sans jalousie néanmoins, tant cet homme était simple et modeste.

Il demanda deux nouveaux lots au maire, qui s'empressa de les lui donner, mais à quelque distance du premier, et entre des lots donnés à d'autres, afin qu'ils leur servissent de modèles. Le maire admirait l'adresse patiente de cet homme, sa sobriété, et l'ordre méthodique qu'il mettait en tout. Il aimait à

s'entretenir avec lui. Il lui donnait des conseils pour quelque achat de terre ou de côte. Il savait encourager par quelque menue somme et le frère et la sœur.

Tout cela activait singulièrement les travaux. Lui-même, le père des enfants légitimés par le mariage que nous avons dit, avait pris successivement plusieurs lots, et il se piquait d'honneur pour les faire aussi bien.

Toujours prévoyant, le maire avait fait acheter le long du tracé de nombreux emprunts de terrains, payés et bornés comme le chemin, pour y prendre tous les ans les matériaux nécessaires à l'entretien. Il avait voulu aussi que l'autre branche du chemin fût exactement pareille à la partie vicinale et livrée aux ouvriers indistinctement.

A son ouvrier modèle, il confia la jonction des deux chemins. Ce raccord était difficile à faire. Un grand tournant avait été ménagé presque à méplat pour donner un moment de repos aux chariots entre les deux directions contraires. Ce raccord fut exécuté par lui aussi rapidement que les autres lots et sans tâtonnement.

Le géomètre avait donc rendu un signalé service au maire en faisant ce plan. La voirie l'avait approuvé, presque de confiance, tant le calcul des déblais, des remblais, des aqueducs, avait été fait avec soin. La subvention qu'elle accorda fut considérable. Elle fut très surprise, et charmée, quand elle apprit qu'un si grand ouvrage avait été merveilleusement exécuté en hiver, et presque à l'insu d'elle.

Du reste, chacun était devenu plus habile en tra-

vaillant. On avait gagné de l'argent, et on s'en trouvait bien. Cette magnifique voie, si utile, si correcte, avait mis le comble à la réputation du maire. En six mois d'hiver, aux premiers rayons du printemps, on la vit tout à coup apparaître comme une merveille aux regards étonnés des villages de la vallée.

L'agent-voyer en chef voulut recevoir lui-même cet ouvrage. Il en félicita vivement le maire, et lui promit, dans son rapport, qu'il ferait allouer mille francs de plus à la commune. Il offrit enfin, les habitants fournissant les chevaux nécessaires, de faire cylindrer cette belle voie, sans oublier la partie rurale, avec le rouleau compresseur. Le lourd cylindre en fit en quelques jours une voie triomphale. Une double rangée d'arbres, de dix en dix mètres, à chaque échancrure de la banquette, montrait déjà un commencement de verdure.

En outre de ces soins, il n'avait pas oublié ses fermiers. Les champs que l'abornement avait déplacés, étaient rétablis dans leurs limites nouvelles. La terre des chemins remplissait les entre-deux. Les pierres avaient disparu. Et comme, agriculteur émérite, il connaissait à fond l'assolement qui convenait à chacune de ces terres nouvellement ouvertes et libres, on aurait pu croire que sa main remettait en pratique parmi nous les admirables Géorgiques, quoiqu'il ne se doutât guère de Virgile. Ce simple maire de village avait grandi de cent coudées. Son caractère était débarrassé de ses nuages. Rien ne pèse autant à l'homme que l'égoïsme. Tout, au contraire, s'éclaircit en lui par la justice et par la bonté.

Quel attrait pour cet homme ! Son petit Georges, nourri du lait de sa mère, soigné, approprié, remis dans ses langes par sa tante comme si elle y voyait, commençait à répondre aux caresses qu'on lui faisait. La grand'mère était aux mille soins autour d'eux. Quant au grand-père, il aurait donné et ses champs et ses chemins pour son petit Georges.

La jeune mère avait trouvé le vrai bonheur dans cette vie modeste et si bien remplie, en comparaison des premières années de sa jeunesse opulente et vaine. Elle aimait son mari. Oh ! non, un enfant qu'elle aurait eu dans les splendeurs du monde où elle avait failli entrer, ne lui aurait pas donné une ombre de la joie qu'elle éprouvait auprès des siens dans sa bonté. Elle était bien plus mère. Cette paix généreuse débordait en elle. Son enfant, plus tard, en vivant des exemples que lui donnaient son père et son aïeul, serait le frère du peuple, étant nourri et fortifié par l'éducation que lui préparait son père.

Quant à celui-ci, au milieu de tant de soins, son aptitude effrayante pour l'enseignement avait accaparé l'âme des enfants, et celles des pères et des mères, de tout le monde. Son éducation était comme la clé de voûte de l'édifice. C'est à lui que tout chacun s'appuyait. C'était une clarté qui entraît au plus profond des consciences et qui les purifiait, parce que la clarté efface en nous les vices et les mauvaises pensées. L'école l'ennoblissait, au point que qui que ce fût n'avait de doute sur lui, ni esprits forts de commune, ni faux riches, ni femmes. Heureux, en sa simplicité, de ce bonheur incomparable du devoir

accompli. Ce qui n'empêchait pas que son cœur se fondit en une tendresse infinie qui ne pouvait plus se contenir, quand il se retrouvait seul avec sa famille. Aussi, Clarisse l'aimait, et muette, elle lui donnait à tenir son enfant dans ses bras comme si c'était tout son amour qu'elle lui donnait.— Ainsi s'aimaient, en je ne sais quels drames inconnus, Valdemar et Amélie, Anne de Boleyn et son fiancé toujours proscrit et persécuté, Ludovic et Ornanie.

Et son père voyait cet amour sans en être jaloux.

On venait d'achever le monument de la défunte : la beauté et la pureté de cet ouvrage avaient marqué, pour ainsi dire, une époque dans la commune où le nom de la famille serait attaché.

C'était un jeune sculpteur de Bar, plein de talent, et sculpteurs de père en fils, qui venait de le finir. Sous l'inspiration du gendre, il avait voulu faire de ce monument une œuvre qui parlât au cœur et à l'esprit, par l'harmonie pure de ses proportions, par la richesse de la matière. Un médaillon reproduisait les traits de la défunte. Thumelin avait inspiré le sculpteur, et lui avait fait rendre cette expression sévère et douce, ce relief, cette noblesse de caractère, qu'il se rappelait à un si vif point. Au dessous de ce médaillon était réservée une grande page blanche où sera écrite, plus tard, la légende des choses qu'ils font eux-mêmes en ce moment et qu'ils vont continuer en son nom. On ne se lassait pas de regarder cette image parlante. La famille y venait souvent. Le prêtre, ami de Thumelin. Tout le monde. Il semblait qu'on sortît de là meilleur. Oui, il y a une

âme en nous. Le bien que nous faisons nous touche et nous émeut. Le mal, au contraire, est un remords. Pourquoi Paris a-t-il à ce point la religion des morts ! Où serait le bonheur, même en amour, s'il n'y avait pas en nous le sentiment immortel de la famille ?

On ne peut rendre toute la joie que le petit Georges, un enfant, avait amenée dans la maison. La voix même des aïeuls était changée pour lui plaire, lui qui articulait à peine quelques mots incompris. On n'avait de soins que pour lui. Avouez, avouez que la famille est le bonheur suprême.

Jusqu'au sous-maître, dont nous n'avons pas beaucoup parlé, parce qu'il se renfermait dans ses fonctions par délicatesse, il semblait qu'il était devenu encore plus réservé, plus timide et rêveur, en ce milieu si intime. Toujours plus attentif aux leçons d'un tel maître, il réfléchissait, et comme il avait le même âge que la jeune femme, il avait d'elle, pour cela même, encore plus de respect. Il craignait, au contraire, il craignait presque Marie Thumelin, esprit plus actif, d'une incomparable prévoyance, et allant au-devant de tout avec une prescience exquise.

A ces choses dites de la situation nouvelle de la commune et de la famille, ajoutons que la deuxième année avait été encore plus remplie que la première, et que la Saint-Martin, époque du paiement des fermiers, amena le règlement de leurs propres comptes entre eux en ce qui concernait les travaux qu'ils avaient exécutés. L'abornement et ses chemins allaient être terminés. Le territoire était ouvert à une

culture immense. Il semblait maintenant que les habitants se reposaient en leurs travaux multipliés, au lieu d'être acharnés, affamés l'un contre l'autre, comme ils l'étaient auparavant. La paix était partout. On adorait presque cette famille qui avait assuré le bonheur au milieu de la commune.

Chacun des fermiers avait donc apporté ses 2,000 francs et ses quelques 100 francs de la première année qui étaient restés en arrière à cause de la guerre. Les conseils du maître avaient porté fruit. Ils ne vendaient plus ni veaux, ni vaches, ni brebis. Les écuries étaient pleines. Sainfoins et luzernes ou colzas couvraient des champs hier en friche. Aussi, au jour dit, les porcs gras, des bœufs en bon état, des lots de moutons et de laines, des chevaux de prix, dont on n'avait pas besoin pour la culture, avaient fait les 2,000 francs, sans avoir battu un grain de blé.

Ce fut une fête pour eux dans la famille du maire. Les fermiers, leurs femmes et les enfants, y furent reçus comme des amis. Des cadeaux fort gentils furent donnés par Clarisse à chacun des enfants.

Dès le lendemain, la famille se réunit en comité intime pour régler le compte des travaux déjà faits. Ils étaient là, le petit Georges avec eux, sur les genoux de sa mère, réunis en famille, et causant entre eux de ces travaux avec une tranquillité parfaite, comme une maison de commerce se réunit tous les ans pour établir le bilan d'une année prospère et bien employée.

Aux 8,000 francs annuels des fermiers, s'ajoutaient

7,000 francs de rentes, sans compter six autres mille francs que le maire s'était réservés pour lui-même.

Son gendre, ayant devant lui ses états et quittances, dit :

— De ces 30,000 francs pour deux ans, nous ôtons nos deux années qui font 4,800, et 8,000 que nous ont coûtés jusqu'ici les chemins ruraux. Nous aurions à ôter 11,000 francs en chiffres ronds pour le chemin des vignes avec ses deux branches, dont voici les états et les quittances. Mais nous ne les compterons pas, puisque la subvention couvrira, et au delà, l'exécution, et qu'elle restera au maire après l'accomplissement des formalités de remboursement. Nous la regardons comme rentrée. Il nous reste alors, pour la mairie et les écoles... Voudrais-tu nous dire de mémoire, ma sœur, combien, pour notre part, il nous reste à consacrer à elles en 72?...

— Il doit rester, si je ne me trompe, dit-elle en cherchant, 17,000 francs.

— Que nous allons placer tout de suite en rente pour un an, reprit le maire. Ils ne sont plus à nous. Et, du coup, pour nos écoles, nous demandons à l'État et à la commune...

— Vous nous pardonnerez, beau-père, d'avoir fait, grâce à vos bontés, quelques économies sur nos deux années et d'avoir mis 2,000 francs à l'assurance, nous deux ma femme, sur la tête de notre enfant pour sa vingtième année.

— Pour mon petit Georges ! ah ! par exemple, s'écria le grand-père, moi qui en ai fait autant, sans

vous le dire, mais sur la caisse de l'État, le jour même du baptême !

En entendant prononcer son nom avec une telle vivacité, le petit Georges retourna tout-à-coup la tête du sein de sa mère et regarda son grand-père avec un sourire divin d'enfant. Celui-ci courut l'embrasser avec effusion..

— J'ai ajouté à cela, pour me punir, 50 francs à la Caisse d'épargne pour chacun des enfants légitimés par le mariage que vous savez.

— A cela, moi, je n'avais pas songé. Eh bien, mon gendre, inscrivez-moi pour autant.

Marie Thumelin et sa mère approuvèrent vivement ces bonnes paroles. Et la jeune femme approcha l'enfant de son grand-père en lui disant tout bas de le remercier. L'enfant l'embrassa. Et celui-ci, profondément ému, ne sut que répondre ces mots :

— Alors, mes enfants, à notre mairie et à nos écoles maintenant. Continuons.

— Et comme c'est pour moi que je vais travailler cette fois, dit Thumelin, cela me regardera un peu plus que vous. A chacun son tour.

XII

Contraste remarquable entre deux familles du village : l'une pauvre, ouvrière, et ramassant peu à peu quelque aisance ; l'autre riche, orgueilleuse, et périssant par les travaux mercenaires de ses nombreux domestiques. — Notre petit ouvrier du chemin de fer, dans sa famille, dans ses travaux, dans les progrès lents et patients de sa timide fortune. — Une maison voisine de la sienne est à vendre, peu importante par ses constructions bâties, mais qui lui serait nécessaire et aurait une grande valeur pour lui. Il n'ose en parler à sa femme, ni à Thumelin, ni au maire, malgré son vif désir de l'avoir, jusqu'à ce que... — L'autre famille, du matador celle-là, n'ont qu'un fils, pas marié et déjà vieux, parce qu'il n'avait jamais rêvé qu'un mariage aristocratique. — Le père meurt. — Le fils meurt deux mois après d'une fièvre typhoïde. Il laisse tous ses biens à sa mère pour ne pas les voir aller à d'avidés héritiers. — Désespoir mortel de la mère. — Thumelin et sa femme l'arrachent malgré elle à ces deux tombes. — Ils ont pour elle un dévouement filial. — Douleurs et tristesse de Thumelin sur les causes qui ont amené l'extinction de cette famille.

Depuis l'abornement, le travail des champs avait repris comme par miracle. Chacun prenait exemple sur son voisin. On venait à bout de tout par la patience. L'orgueil, le fatal orgueil, était devenu honteux de lui-même.

Notre ouvrier modeste de la côte des vignes, venu

si pauvre, comme nous l'avons dit, des chantiers du chemin de fer, et marié au pays pour son bonheur, avait donc payé, avec son hiver, une partie de l'hypothèque qui couvrait sa maison. La petite famille était ce qu'il y avait de plus honnête au village. Ils s'encourageaient de plus en plus au travail ; et la terre, admirablement remuée, prospérait d'une manière merveilleuse entre leurs mains. Il greffait sans cesse en bonne saison, ou plantait. Les cerisiers, plus vite venus, mais aussi d'autres fruits, payaient déjà ses soins. Le pain abondait au logis. Un peu de vin égayait les repas. On faisait même du kirsch. Il avait introduit au pays une cerise précoce des côtes de Toul, délicieuse, un peu rouge et un peu blanche, demi-grosse. Cet homme savait tirer parti des plus petites choses. Toute exposition du terrain lui était bonne. Un pépin, germé dans un des fossés de la route, il le recueillait. Une noix, échappée du bec d'un corbeau, et levée dans un champ moissonné, il la rapportait dans son chapeau. Des châtaignes, ô souvenir de son pays ! provenant de magnifiques châtaigniers d'un village près de Vassy, il les avait plantées : une d'elles commençait à montrer au printemps ses feuilles échanrées ; il les entourait de petites branches et les en couvrait avec soin, comme l'alouette fait de ses ailes à ses petits. Cet homme valait son pesant d'or.

Autant le père était patient, content de peu, et soigneux d'améliorer son modeste domaine, autant la mère était une ouvrière incomparable. Leurs quatre enfants étaient du même sang qu'eux pour le travail

et l'honnêteté. Entre leurs mains toute terre devenait féconde. Une vache bien nourrie les entretenait de beurre et de lait. Une chèvre était à côté. Quelques poules donnaient des œufs. Un porc gras faisait l'année. Leur jardin, très bon, et déjà grand, derrière la maison, les coteaux convertis en vergers, les moissons sarclées à fond, les vignes, donnaient à la famille, heureuse et libre, toutes les choses nécessaires à la vie.

Le dimanche, maison et gens reluisaient de propreté, de santé. A la fin, grâce à tant de soins, ils allaient se trouver forcés d'agrandir leur maison, trop petite qu'elle était, et qui ne pouvait plus contenir leurs moissons croissantes.

Quel dommage qu'il leur restait à payer un restant d'hypothèque... et quel fléau à porter que ces hypothèques pour une famille naissante qui ne sort de leur étreinte qu'à force de journées stérilisées, tandis qu'une caisse agricole populaire...! — Un beau jour, il apprit, je ne sais comment, que la maison voisine de la leur était à vendre. Quelle fut son émotion! Quoiqu'elle fût incommode pour lui, et qu'elle n'eût de bâti qu'un simple corps de logis, il y avait un espace vide entre les deux maisons, où l'on pouvait élever une grange à peu de frais; et le jardin était grand et d'une terre noire très fertile.

Il n'eut plus que ce rêve dans l'esprit, et n'osait en dire mot, même aux siens, pour ne pas les effrayer. Il épiait, inquiet, toute parole ou démarche du voisin. Il aurait bien voulu en parler au maire. Mais

comment oser? Et c'est peut-être là qu'aurait été son salut...

Dans le centre du village, et dans le même temps, se passaient d'autres événements de famille bien différents et beaucoup plus graves, qui vont nous faire voir clairement de quelle manière des maisons opulentes s'éteignent et pourquoi nos campagnes se dépeuplent.

Pas loin de cette famille naissante, s'étalait, sur 80 mètres de face, avec sa profondeur et ses aisances, l'immense maison d'un des matadors du lieu. Ils avaient encore à eux trois autres maisons à moitié occupées. — Son grand-père avait été fermier du magnifique domaine d'une abbaye de moines avant la Révolution. Il avait acheté au district les plus belles terres de ces moines ou des émigrés, et il les avait payées en assignats. Ils accaparèrent bientôt le pays par l'adresse et la ruse, en même temps que par un travail violent et jaloux. L'orgueil, malheureusement, suivit de près la fortune.

Un ministre d'alors, ministre illustre, austère, mais ambitieux, qui croyait avoir éternisé la dynastie et lui-même en prenant pour appui ces tenanciers nouveaux, leur avait dit : — « Enrichissez-vous. Nous « n'aurons que vous pour électeurs. Vous n'aurez « pas de conscrits. Il n'y aura de places que pour « vous. » — Conseils funestes. Sagesse trompeuse. C'est en les suivant qu'on vit les nouveaux riches, économisant la famille, marier ensemble deux unités,

pour arriver bientôt, conséquence fatale et inévitable, à la parfaite nullité. Dès lors, les champs ne connurent plus la main du maître!... Les moissons s'amaisgrirent. La main d'œuvre coûta plus cher. Ce fut en vain qu'on remplaça le maître par des domestiques et des machines. Le désordre entra partout. L'écurie de chevaux, trop peuplée, des chevaux de haras, se battait à coups de pied. Vaches, veaux, moutons, restèrent dans une saleté phénoménale. Graisse qui sentait le fumier. Fromages et lait encore plus. Chiens endormis dans un coin. Tout cela puait, gluait, suait. Odeur immonde.

Un de ces fils de famille s'était marié un beau jour à une fille unique comme lui. Le tracas et les biens avaient doublé, mais pas les bénéfices. On mena la vie à grandes guides. Il ne survint malheureusement qu'un fils. Baptême princier. Festin de Rabelais. Vin à ruisseaux. — « Que ferons-nous de ce fils? — Un « notaire? — Un sous-préfet? — Donnons-lui de « l'instruction. — La fortune fera le reste. » — Mais, au collège, notre jeune tête, remplie de chimères, sonnait creux. Le petit-fils des assignats ne fut pas bachelier. On avait pris à la ville un certain air d'anobli. On chercha, au village, les succès faciles qu'on avait rencontrés sur le pavé des villes. Richesse d'hier, tu avais déjà tous les vices de la noblesse d'autrefois, tu répudiais les champs d'où tu venais de sortir, tu déshonorais le mariage, empoisonnant les jours les plus clairs du printemps de la vie, parce que tu ne rêvais qu'orgueil aristocratique. La femme honnête, toutes les femmes, lui étaient devenues in-

différentes. Racheté, bien entendu, à prix d'argent, il n'avait pas même connu la discipline salubre du drapeau. Et le voilà arrivé à trente-trois ans, non marié, blasé sur toute chose, et chargé du profond ennui de lui-même et de ses biens.

Son père venait de mourir encore jeune, on ne sait de quoi, de réaction rentrée, probablement. — Sa mère, bien triste, n'osa lui dire d'épouser une jeune fille du village qu'elle aurait aimée pour sa bru, mais pas bien riche, née au travail, honnête, et de laquelle elle aurait vu naître une famille qui aurait été l'honneur de sa maison. — Mais non ! — Et quelques semaines après la mort de son père, il fut pris d'une fièvre cérébrale qui l'emporta en trois jours. Il donna tous ses biens à sa mère, pour ne pas les voir aller à d'autres héritiers.

Quels chagrins, en deux mois, dans le cœur de cette mère ! Succession effrayante de biens immenses et de maisons, et d'un triple train de culture, qui vont être vendus à vil prix.

A l'enterrement de son fils, elle était restée à genoux sur la pierre qui recouvrait son mari, et sous laquelle on la mettrait bientôt elle-même, écrasée de douleur.

La jeune femme de Thumelin et son mari l'arrachèrent à cette pierre et la ramenèrent à la maison en lui donnant les plus tendres soins avec effusion et respect.

Au milieu de ces soins, une chose frappa Thumelin malgré lui dans cette maison désespérée, ce furent les journaux épars, fripés, froissés, qui étaient

dans tous les coins. Il en prit un machinalement, lut le titre, et le rejeta avec douleur.

— Ne m'en parlez pas, dit la veuve qui avait remarqué ce mouvement et qui pleurait des larmes amères, il n'avait que ses journaux en tête. Son fils ne les lisait pas, mais le père ne rêvait que d'eux. Ils lui ont tourné le sang. Il en est mort.

De colère, sa femme et lui rentrés à la maison, il voulut se rendre compte à fond d'une idée qui l'avait tourmenté sans cesse depuis la guerre : — c'était de savoir par quels moyens et en combien de temps la dette que la guerre prussienne nous avait laissée, pouvait être éteinte.

Il reprend des chiffres qu'il avait déjà plus d'une fois compulsés, et qui lui prouvèrent encore une fois, avec une joie infinie, qu'on peut éteindre en 30 ans la dette de 23 milliards, en laissant le budget en équilibre, et sans gêner aucune richesse : — « Aux « 200 millions de Thiers consacrés à l'amortissement, ajouter les 150 millions de Gambetta tirés de « l'incôme-taxé, puis, à cette somme, joindre annuellement toute la rente rachetée. » — Rien de plus simple et de plus pratique, et cela ne tue personne.

Une République ne peut pas conserver les dettes des monarchies. Les États-Unis ont déjà éteint les quatorze milliards de la guerre de Sécession.

Ce n'est pas vos cinquante millions de dégrèvement de l'agriculture, 3 sous sur 20, qui serviront à quelqu'un. A vous, oui. Aux petits, non.

Ah ! sans doute, ils auraient peur de n'avoir plus

de dette d'État. Eh ! bien, vous créerez des chemins de fer, et vous en aurez le produit. Vous créerez, à côté des mille assurances, une Assurance Nationale contre toutes les pertes. par l'incendie, par la grêle, par les pestes, par les eaux, et vous en prélèverez quelque chose. Vous créerez une caisse agricole, hypothéquant sans frais, et le revenu que vous retirerez sera presque un bienfait pour l'obligé. Vous créerez, enfin, une caisse mutuelle du travail et de l'épargne, constituée par vous, et vous tuerez la paresse et la misère. Achetez du Suez, du Panama. Retombez sur l'Anglais, sur l'Allemand, sur l'Italien, sur... et vous tiendrez le restant de votre amortissement entre vos mains.

O réaction, donne tes fils au travail, au commerce, à l'industrie, au lieu d'en faire à toute force les fonctionnaires inutiles de ce gouvernement que tu hais.

Alors pourra commencer la véritable vie sociale, où tout le monde travaille, où tout le monde profite.

Après quoi, nous abolirons la moitié des vieux impôts qui nous écrasent.

XIII

La veuve, poussée à bout par les marchands de biens, vient offrir au maire : champs, maisons, emblaves et train de culture. — Celui-ci, après avoir réfléchi, accepte. Il en fait aussitôt trois gagnages qu'il installe et met en train dans les trois maisons. — Modestie et honnêteté encore plus grandes de cet homme. — Amour de ses enfants pour lui. — Le souvenir de leur mère est plus vivant que jamais dans la famille.

Quelques semaines après la mort de son fils, la veuve vint voir le maire, et lui demanda conseil.

Comme elle ne pouvait rester avec un pareil train de culture et tant de domestiques, elle était tracassée par les marchands de biens et par leurs agents. Ils lui objectaient tous que les terres étaient baissées des deux tiers, parce qu'il n'y avait plus de familles. — Elle ne le savait que trop. — Au lieu de se faire concurrence, ils abaissaient de plus en plus leurs prix, parce qu'ils avaient fini par se concerter entre eux.

Elle lui dit :

— Oh ! tenez, pour me délivrer d'eux, monsieur le maire, je vous offre le tout, champs, maisons, emblaves et train, au-dessous du prix de leur dernière estimation. Je vous l'ai apportée. La voici. Consultez-la. Vous me paierez quand vous voudrez.

Le maire prit cette estimation, la parcourut d'un coup d'œil rapide, puis, après avoir réfléchi sérieusement quelques instants, il répondit :

— J'accepte.

C'aurait été pour lui une peine extrême de voir passer un tel bien aux mains des spéculateurs. Il avait compris tout de suite qu'il pouvait organiser trois gagnages nouveaux, avec une maison donnée à chacun, avec les attelages nécessaires, les emblaves en terre, et tout ce qu'il fallait pour mettre en train les trois fermes. Il perdrait un peu sur ses revenus en convertissant ses rentes en terres ; mais tout ce beau bien, négligé depuis longtemps, refleurirait bientôt entre ses mains. On ne remarqua en lui, dans cette grosse affaire, aucune trace de calcul. On n'y vit pas une ombre de ruse ou d'orgueil. Il resta le même pour tous.

Après avoir ajouté à ses anciens fermages quelques portions trop enclavées, il chercha trois nouveaux fermiers. Il avait fait d'avance la part de chacun d'eux en toutes choses. Il les aida à s'installer. Il laissa même une des fermes à un domestique de la veuve, qu'il remarquait depuis longtemps pour sa conduite, et qu'il maria aussitôt. C'était l'aîné des huit enfants dont nous avons parlé. L'ascendant honnête de cet homme sur les autres et sur lui-même, amenait sans efforts ces changements autour de lui. Son gendre l'admirait et l'aimait toujours plus. Et sa fille, en partageant ce vif amour filial, en reportait la pensée à sa mère, et le disait déjà à son enfant à sa manière, comme s'il pouvait la comprendre. De sorte que la

défunte mère revivait en eux en toutes choses et à toute heure.

L'action singulière et noble de cette mort avait pénétré jusque dans le cœur des habitants. Il semblait que toute brutalité avait disparu du pays. Les bêtes elles-mêmes n'étaient plus maltraitées. Encore quelques travaux à faire, et le village était changé de fond en comble, dans ses maisons presque neuves, dans son aisance, dans ses mœurs. Il n'avait plus qu'à suivre ses chemins ouverts. Thumelin les lui montrait de plus en plus, en faisant un cours du soir, chaque semaine, ou plutôt une conversation agricole, morale, sociale, où tout le monde accourait plus qu'au prône. — Mais hâtons-nous de dire que le curé n'en manquait pas une.

XIV

On commence la maison commune. C'est l'architecte de la future église qui a fait aussi le plan de la mairie et des écoles. — Splendeur de l'édifice. — Caves solidement construites et citerne immense. — Préau dominant la vallée de la Meuse. — Jardin en terrasses. — Le maître d'école fait faire beaucoup d'aménagements non prévus au devis. Soins qu'il donne aux jardins avec le petit ouvrier dont nous avons parlé. — Arrivée du maire auprès d'eux : il apprend à l'ouvrier qu'il n'a pas voulu que la maison voisine de lui fût achetée par un autre. — Joie folle de l'ouvrier. — Mais Marie Thumelin a cru un moment que son frère s'était enorgueilli au milieu de ses constructions et de sa fortune : peine qu'elle en éprouve. — Ils s'expliquent entre eux, et sa sœur est rassurée. — Naissance d'une fille dont elle est la marraine et qu'elle appelle Hermance. — Comptes de la mairie et des écoles réglés en famille. — Leur bonheur, malgré les sacrifices annuels qu'ils font, ou plutôt à cause de ces bienfaits eux-mêmes.

Comme il avait été fait pour l'abornement et pour les chemins, la maison commune fut entreprise avec une grande énergie. Réunions de conseil, démarches au chef-lieu, ressources accumulées et subvention de l'État, adjudication, tout marcha d'un pas rapide. On touchait au printemps.

Nous n'avons pas besoin de dire avec quel bonheur le maire avait recueilli ses enfants auprès de lui pen-

dant la reconstruction. Il avait trouvé à deux pas un local pour la classe des garçons, et pas bien loin de là un autre appartement pour la classe des filles et pour l'institutrice. Du reste, on marchait vers les belles journées.

Marie Thumelin demanda pour elle une chambre contiguë à l'appartement de la défunte femme du maire, afin qu'elle pût s'y retirer quelquefois, ayant le petit Georges à ses côtés ou dans ses bras, et rêveuse. La vie active lui était fermée, mais les devoirs doux de la famille, de l'humanité, du sang maternel, ne lui étaient pas étrangers.

Un jour, la jeune femme vint la rejoindre en cette chambre inoccupée, et restée presque sacrée pour la famille. Après avoir jeté un regard attendri sur l'image de sa mère, elle était venue s'asseoir auprès de sa belle-sœur en attirant à moitié le petit Georges sur ses genoux, pour faire à sa sœur à demi-voix une confidence adorable, qui fit écouter et sourire l'enfant, parce qu'il avait vu sa tante écouter et sourire à sa mère.

Le plan de la nouvelle mairie avait été confié par Thumelin au jeune architecte, presque parisien, dont nous avons parlé, et qui mettait la dernière main au plan de l'église. Il l'avait fait venir plus d'une fois avec ses plans, afin qu'il comprît mieux l'architecture spéciale des deux édifices, qui allaient s'élever en face l'un de l'autre, aux extrémités de la place. Et pour l'exécution, notre parisien l'avait confiée à un de ses amis de Bar, à cause de ses absences prolongées dans la capitale. Il se réserva pour l'église.

L'adjudication fut prise à un grand rabais, par un entrepreneur expérimenté, et d'un esprit plein de ressource. On rasa jusque dans terre toute l'ancienne construction. On creusa plus avant, et l'on élargit de toutes parts les fondations. L'architecte délégué voulut établir lui-même le plan par terre, et surveilla de près les premières assises de l'édifice. Ils avaient laissé, du reste, à Thumelin, liberté entière d'aménagements utiles à étudier durant les constructions, soit pour ses appartements ou pour les classes, soit pour ceux de l'institutrice. Il ne s'y oublia point. Il suivait l'exécution pas à pas, et y apportait des améliorations délicates, personnelles, introuvables, qu'on regrette trop souvent, après l'édifice construit et habité. Il ne faisait plus qu'un avec sa maison commune. Pendant ce temps, son beau-père était plutôt à ses chemins, à ses fermiers, à ses champs.

L'année s'annonçait bonne. L'agriculteur mettait en jeu toute son expérience. Pendant qu'il suivait le géomètre qui achevait sa deuxième saison et qui commençait la troisième, la charrue, sous ses yeux, retournait à pleine oreille et bouleversait l'ados des champs de la veuve qui avaient été déplacés. L'engrais y était ensuite prodigué. On les préparait de tous côtés à des assolements riches et nouveaux. Il semblait qu'on vécût double autour de lui. Chacun lui demandait conseil. En l'écoutant de plus en plus, les nourris avaient triplé. L'émulation était partout.

L'année d'avant, sans le dire à personne, il avait fait, sur une mauvaise terre qui lui était restée, un

essai. Dans un champ de 18 ares, terre rouge, ocreuse et minérale, où poussait à foison une plante à touffe soyeuse et qui n'était bonne à rien, il fit mettre, après l'avoir labouré lui-même à pleine charrue, trois chariots de fumier de brebis, aussitôt enfouis, en s'arrangeant de manière à n'en avoir pas eu assez, et à laisser un bout du champ sans engrais. Il y sema du blé. Dès le printemps, les 15 ares fumés se couvrirent d'une verdure épaisse et noire d'être verte, tandis que les 3 ares oubliés faisaient peine à voir. On y allait par curiosité. Les ouvriers de la maison commune y montaient aux heures des repas. A la moisson, on courut peser les gerbes et les compter. Les 3 ares en question étaient couverts de cette plante parasite, pendant que les 15 autres ares de la même terre avaient donné 90 gerbes, à plein lien, pesantes, et à gros épis rouges tout hérissés de grains.

Le gendre, lui, avait mis ses soins aux jardins de la maison commune. Comme elle bordait la côte des vignes, ils étaient en terrasse à deux degrés : les trois cinquièmes au maître, le reste aux filles. Avant toute construction, il fit faire, pour elles comme pour lui, le même double jardin, soutenu par de solides murs de degré en degré, et donnant une vue admirable sur la vallée. On employa les démolitions à chaux et sable à ces trois murs. Les terres furent aplanies et soigneusement ameublies par notre ouvrier déjà connu, si patient, si adroit, on se le rappelle. Ceps, arbres, arbustes, furent replantés par lui aux places que désignait Thumelin.

Un mur sépare les deux jardins et le préau ; mais ils avaient été organisés tous deux correctement par le même maître.

Avec les matériaux restants de la démolition et les pierres d'une carrière du pays découverte par l'entrepreneur, on avait fait d'immenses caves que Thumelin distribua, et, sous la mairie, une citerne immense, à murs épais pour ceinture, et à petits murs de refend communiquant ensemble pour les voûtes, qui recevrait toutes les eaux des toitures. Ces eaux seront conduites aux cuisines, aux préaux des deux classes, et aux cuves d'arrosage des deux jardins. En cas d'incendie, la grande pièce d'eau de la place publique, qui avait été créée par un ancien maire, comme il a été dit dans la Nouvelle Phèdre, était toujours là, en abondance.

Avec quelle joie le maître d'école avait vu démolir cette halle stupide, où tout était manqué, mairie, logements, salles d'école ! L'air manquait dans les classes, et même l'admirable vue de la vallée que l'architecte avait trouvé moyen d'interdire. Ni bois, ni tuiles, ni pierres ne purent servir. Les statues grotesques allèrent aux murs des caves. Thumelin disait : — « Je ne sais pas comment ma femme a pu venir « s'enfermer avec moi dans cette prison. » — Et Clarisse répondait : — « Je crois que mon mari nous « prépare une joyeuse crémaillère. »

Dessus toutes ces caves, faites à chaux et à sable, et solidement nivelées, la nouvelle assise en pierre d'Euville dépassa de deux mètres l'ancien sol : ce qui donna de suite à la façade, vue de la place, un aspect

magistral. Tout l'édifice marchait de front. Le sous-bassement posé, l'entrepreneur avait fait arriver, sans grands frais, d'une commune du Haut-Ornain, une pierre renommée, qui avait été employée à la restauration des tours si ouvragées de la cathédrale de Toul, endommagées par le bombardement, et aux plus beaux édifices de Bruxelles. Elle montait maintenant si aisément la nouvelle côte des vignes.

D'autre part, on amenait de la place pour rien l'eau nécessaire au chantier. La façade, construite entièrement avec cette pierre, montait à vue d'œil, en même temps que les murs intérieurs, afin que l'édifice fût couvert pour l'arrière-saison. Elle avait un aspect imposant, étant, au centre, pour la mairie, presque monumentale, et pour les deux parties latérales qui sont à l'usage de tous les jours, commode, clarteuse, élégante. La porte de la mairie, et la fenêtre-balcon au-dessus, étaient d'un grand effet. Cette partie centrale était ornée de quatre hautes colonnes pilastres qui lui servaient d'encadrement. Plus en retraite, deux pareilles colonnes moins saillantes encadraient à leur tour chacune des deux grandes ailes latérales.

La façade du jardin, construite de la même pierre, vue au loin de tous les points de la vallée, avait le même aspect que l'autre, et la même saillie pour la mairie, sauf les pilastres plus simples. L'ensemble de l'édifice regardait le Levant, en inclinant un peu au Midi.

L'architecte délégué, se complaisant dans son œuvre, multipliait ses visites, à la grande joie du jeune maître, qui travaillait comme pour lui, et mé-

ditait sans cesse des choses auxquelles n'aurait jamais songé un architecte.

La toiture était enfin montée. Six ouvriers, sous l'abri de la puissante corniche, sculptaient cette belle pierre, fine de grain, ferme et non cassante, et qui prenait si bien le poli de la ciselure. Une ardoise bleue, s'élançant en faite aigu, faisait ressortir au loin la blancheur de l'édifice. En même temps, la distribution intérieure s'exécutait. Le maître mettait tous ses soins aux appartements qu'il allait habiter, et il en faisait autant pour l'institutrice. Les salles d'école étaient splendides. L'une et l'autre étaient divisées en deux parties, s'éclairant réciproquement, sans que les élèves se vissent. Le maître ou la maîtresse, avaient seuls, de leurs chaires, l'œil et la pensée aux écoutes. Elles étaient les mêmes en tout, hautes, larges, pleines d'air et de clarté. Les deux préaux, adossés à un haut mur séparatif, comme les jardins, respiraient l'air le plus pur.

Thumelin se réjouissait par avance d'y installer ses classes pour l'hiver, mais pas encore sa famille, qui était trop jeune, et qui allait être augmentée.

Il arrangeait ses jardins avec délices. Il se plaisait près de son ouvrier. Il l'encourageait. Il le félicitait de son heureuse famille, instruite déjà, si laborieuse et si rangée. Il lui disait un jour :

— Je vous ai vu avec votre fils à mes cours du soir.

— C'est dommage que je ne sais ni lire ni écrire, répondit l'ouvrier en son accent du midi. Mais je comprends bien tout de même ce que vous dites,

parce que vous n'allez pas vite en parlant, et que vous expliquez clairement vos leçons. Vous êtes si bon, monsieur Thumelin. Je voudrais bien être aussi hardi à monsieur le maire qu'à vous.

— Et pourquoi ne l'êtes-vous pas autant ?

— Je n'ose. Je ne sais pas pourquoi. Je...

— Et que lui diriez-vous ? demanda Thumelin.

Au moment où il lui faisait cette question, son beau-père arriva, revenant des champs, et visitant les travaux de la commune, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire.

— On nous attend pour dîner, mon gendre : vous n'avez pas entendu sonner midi... A propos, dit-il à l'ouvrier, puisque je vous rencontre ici, j'aurais passé chez vous, pour vous avertir que la maison voisine de vous.....

— Ah ! mon Dieu ! s'écria le petit homme tout ahuri et pâle comme un linge, est-ce qu'elle serait vendue ?

— Non, pas encore, et j'aurais voulu vous demander si...

— Si ?... si ?...

— Si vous voudriez l'acheter.

— Ah ! monsieur le maire ! balbutia-t-il en tremblant.

— J'ai même cru devoir la retenir en votre nom, dans la pensée que...

— O monsieur le maire ! mais comment la paierais-je ?...

— En dix ans, mon ami, s'il le faut.

— Ah ! avant dix ans, monsieur le maire ! avant dix ans !...

Et il partit comme un fou, ivre de joie, de bonheur et de reconnaissance.

Le maire et le gendre se regardèrent tout stupéfaits de cette vivacité si honnête et si franche.

Aussi, Thumelin ne fut-il pas présent en esprit au dîner qui les attendait. L'honnêteté si vive, qu'il venait de voir, lui avait donné à réfléchir. Que de choses à faire encore, se disait-il, au milieu de ce pays déjà renouvelé, pour mettre à fond dans nos mœurs renaissantes cette vertu, ce travail patient, cette probité à toute épreuve, qui animent cette nouvelle famille ! Son esprit alla plus loin. Ces œuvres-ci faites, l'abornement et les chemins, la mairie et les écoles, l'église, œuvres toutes matérielles, est-ce que nous allons être quittes avec le pacte que nous avons juré d'accomplir ? Est-ce qu'ils allaient rentrer dans la vie égoïste et fermée ? et l'humaine providence, qui les avait rendus si heureux jusqu'ici, allait-elle s'éteindre dans leurs cœurs ? Non !...

L'esprit du jeune maître ne s'endort pas. Si les choses communales se font, d'autres se préparent. S'il poursuit avec ardeur la maison commune, qui lui est trop personnelle, il hâte et bâtit déjà l'église, parce qu'il songe, tout à la fois et en même temps, — à sa femme, qui va être mère pour la seconde fois, et dont le premier enfant a été baptisé par eux dans une pensée de charité qui ne connaît qu'un Dieu pour tous les hommes ; — à son ami d'enfance, au prêtre, qui s'est dépouillé de ses rouilles scolastiques, et qui est

entré de plus en plus dans les vertus du peuple; — à son sous-maître, qu'il dirige, qu'il ne veut pas tromper, et qui a puisé au foyer de leur vie intime je ne sais quels éclairs de poésie; — au géomètre, et à ses qualités si actives; — à ce petit ouvrier du chemin de fer, se créant une famille; — et à tant d'autres, touchés par son instruction, et qu'il ne pourra jamais abandonner sans avoir fait entre eux tous une association du travail et de l'épargne, mutuelle et solidaire, et véritablement fraternelle.

Il ne peut donc plus s'arrêter dans cette voie. Il ira jusqu'au bout. La guerre prussienne sera vengée par le maître d'école. Et c'est ainsi qu'il préparait en secret l'avenir.

Sa femme participe de tout son cœur à cette vie secrète et cachée.

Mais sa sœur, prévoyante et souvent provocatrice, toujours aimante, et qui, ne pouvant aimer pour son compte, déverse tout son cœur sur les maux et sur les biens qui l'environnent, plus froide en apparence, et souffrant des rêves inachevés qui ne lui sont pas communiqués, parce qu'elle a peur d'y voir ou des mystères ou de l'orgueil.

Ces distractions de son frère, cette dissemblance d'esprit, amenèrent un jour, entre eux, une scène singulière que nous allons dire.

Depuis quelque temps, elle était triste. Elle s'était retirée, ce jour-là, seule, dans la chambre de la défunte. Son frère avait remarqué cette tristesse. Il vint la trouver et lui dit :

— Qu'est-ce que tu as, ma sœur ?

— Je n'ai rien, répondit-elle.

— Si ! Tu as du chagrin.

— Mais non.

— Si fait. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me suis aperçu que ton caractère a changé. Tu es triste.

— Eh ! bien.....

— Explique-toi. Dis-moi ce que tu as. Parle.

— Eh ! bien, c'est que j'ai pris en moi une inquiétude qui ne me quitte plus. Tu t'occupes trop de ta maison commune. Est-ce que tu aurais toi-même changé ? Est-ce que les délices de la fortune auraient éveillé quelque orgueil secret dans ton cœur ? Et la puissance que tu as acquise dans la commune, t'éblouirait-elle ?

— O ma sœur, ma sœur, répondit-il en souriant avec une douce tristesse, n'aie pas de moi une telle pensée. J'ai horreur de la fortune. L'image sacrée, que tu sais qui est là devant nous, et qui me regarde, sait bien que je suis plus que jamais, son protégé, son inspiré, son fils. J'étais si loin de cet orgueil, que je songe en ce moment même à épargner à mon ami d'enfance, à notre curé, la peine qu'il doit avoir en lui de voir s'élever cette magnifique maison commune, tandis que son église, son rêve, paraît être dans l'oubli.

— Cela est bien, s'écria-t-elle vivement, voilà une bonne et délicate pensée. Oui, mon frère, songe à lui. Sois d'autant meilleur que tu es plus heureux.

— J'y songe si bien, que je reprendrai mes conférences, dimanche prochain, pour préparer les habitants à ce grand ouvrage.

— Alors pardonne-moi d'avoir eu un pareil soupçon. C'est un homme comme toi. Autant que tu aimes ton école, autant il aime son église. C'est son rêve. C'est sa vie. Tu ne peux rien de lui que de t'aimer, et il t'aime, sans jalousie. Ce que vous voulez tous deux, a le même but. Il ne s'agit plus, entre vous, de dogmes ni de canons..... Au reste, elle ajoute en souriant : il n'y a plus de canons aujourd'hui... qu'à la fonderie... Et par conséquent la violence en toutes choses est condamnée à périr par la violence, la force par la force, et elle ne primera pas longtemps la justice. Comment, après tant de punitions méritées, comment pourrais-je croire, dans la nuit des nuits de la nature et de moi-même, que Dieu favorisera longtemps l'orgueil triomphant et les violences ? En attendant, logeons-le magnifiquement, levons nos cœurs vers lui, croyons, et entrons les yeux fermés dans la pensée de l'avenir.

Je suis bien aise de n'avoir eu que la peur. Je m'en doutais bien un peu, mais je craignais en même temps l'entraînement des choses matérielles et le succès. Tu sais, mon frère, que votre enfant qui va naître m'appartient par le baptême. C'est pour moi cet enfant-ci, et je veux être sa seconde mère encore plus que je ne l'ai été de Georges. Je voudrais que ce fût une fille. Je la nommerais Hermance.

Songe donc, ô mon frère, si tu avais changé, quelle perte pour nous, pour toutes ces familles, pour ces champs, pour ce prêtre, pour ton sous-maître lui-même, dont nous ne parlons jamais, et qui ne vit qu'en toi, qui te craint, qui t'idolâtre !

— J'y songe, aussi, plus que je n'en parle. Nous ne le voyons qu'aux heures des repas. Il n'a de joie qu'en ses livres. Je sais qu'il aime les poètes, et qu'il étudie les anciens dans leur langue avec notre curé. Mais ces distractions poétiques ne le distraient peut-être pas tout à fait de nous. Il aime, comme moi, l'instruction. Il se réjouit, avec moi, de remanier à fond nos classes en entrant dans le nouvel édifice. Or, j'ai une singulière espérance de lui : cela ne m'étonnerait pas, un jour, qu'il ne prît une femme dans notre pays. Il y a, chez Mlle Alizon, à Commercy, l'aînée des filles du géomètre qui a seize ans. Eh ! qui sait ? le géomètre et lui étant du même pays, ils ne sont pas pressés de nous quitter, puisque nous marions le géomètre avec la jeune veuve, si nos projets sont agréés. Et que notre sous-maître achève d'apprendre son latin. Qu'il se *virgilise*.

Marie Thumelin écoutait en souriant les paroles de son frère.

En conséquence, ajouta-t-il, je reprends mes conférences dimanche à six heures. Mon premier auditeur sera le curé. Puis le géomètre et le sous-maître. Et puis toi, et vous tous, car vous n'y manquerez personne.

— Oui, reprends tes conférences, ô mon frère, et continue, sans discours apprêtés, à répandre en nous cette âme familière qui gagne et entraîne les plus rebelles.

En disant ces paroles, elle avait tendu à son frère une main satisfaite. Son front avait repris sa sérénité. Sa tristesse avait disparu.

Quelques jours après, la jeune femme de Thumelin accouchait d'une fille. Sa belle-sœur, marraine cette fois, la nomma Hermance, nom cher à la famille. Ce fut un redoublement de bonheur pour tous.

Le grand-père et le gendre mirent 2,000 francs chacun sur la tête de l'enfant, comme ils avaient fait pour le premier.

Enfin, la Saint-Martin venue, et les travaux de la maison commune étant achevés, ils se réunirent en famille, comme l'an dernier pour les chemins, et réglèrent ces nouveaux comptes avec la même tranquillité d'esprit.

A ce qui restait en caisse de 72, ils ajoutèrent 12,600 francs de l'année courante, 30,000 de l'État en deux annuités, 15,000 d'un tiers de la réserve, 12,000 de la coupe affouagère vendue (on n'a pas à parler des centimes doublés affectés uniquement au remboursement de la dette prussienne communale), ce qui faisait au total près de 100,000 francs que coûtaient la mairie et les écoles.

Comme au dernier compte, Marie Thumelin fut invitée par son frère à relever de mémoire tous ces gros chiffres. Elle s'y attendait, et les avait suivis avec soin dans son esprit; elle dit exactement la somme totale, en ajoutant, toutefois, non sans malice :

— Et maintenant, pour votre église, comment allez-vous faire? La caisse communale est à sec. Des 37,800 francs pour trois années que vous avez versés, il ne reste rien. Et l'église coûtera deux fois plus que la maison commune.

— Ne t'effraie pas, ma sœur. Le plus parfait de nos poètes a dit :

« Vos larmes, Josabeth, n'ont rien de criminel;
« Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel. »

Je reprends mes conférences. Tout le village y viendra. Le curé, en m'entendant parler pour son église avec tant de chaleur, se saignera de toutes ses veines, de sa Fabrique, de ses quêtes, et de tous les mille dons qu'il saura... — Et puis.....

— Moi, dit le maire, je le donnerai pour exemple en préfecture, et l'on récompensera son bon sens par une subvention. En deux ans, si l'Etat nous aide, le deuxième tiers de la réserve, deux affouages vendus, la Fabrique, nos dons, l'imprévu, auront fait un miracle.

— Oui, un miracle, que notre curé pourra proclamer à l'inauguration, en y ajoutant ces paroles d'un poète latin qu'un père de l'église ne désavouerait pas : « *labor improbus omnia vincit*, » et que nous traduirions, nous, par ces mots : « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

Ainsi se préparait cette auguste famille à la plus importante des œuvres communales qui lui restait à faire, sans compter d'autres œuvres qu'elle méditait déjà dans sa pensée.

Au milieu d'eux, la jeune femme, avec ses deux enfants, un dans ses bras et l'autre devant elle, offrait, comme une Vierge de Raphaël, l'image vivante de la plus adorable famille.

XV

Conférences faites par Thumelin pour la reconstruction de l'église. C'est la dernière œuvre qu'il leur reste à faire en commune. — Il leur rappelle que Jeanne d'Arc est née à deux lieues de leur village, où elle avait des parents dont la maison existe encore. — Elle y est souvent venue prier à la chapelle de Bermont. — Ce qui le conduit à dire qu'il serait bon de consacrer une des deux nefs latérales de la nouvelle église, à la statue de l'héroïne Lorraine, afin d'apprendre, par elle, avec quelle gloire on meurt après avoir délivré son pays : il fait une œuvre patriotique de son église reconstruite. — Rencontre du maître d'école et du curé en pleine campagne. — Pour consoler celui-ci du retard de son église, Thumelin lui détaille avec chaleur le plan de l'édifice qu'ils vont lui faire. — Mais il ne suffit pas qu'elle soit faite, il faut la remplir. — La nouvelle église doit épouser à fond la démocratie. — Nous allons enfin, dit-il, faire de nos concitoyens une association pratique, effective, mutuelle, de travail et d'épargne, et véritablement fraternelle.

A ces conférences, le jeune maître, si modeste pourtant, mais résolu, sut gagner insensiblement les habitants aux idées de grandeur et d'achèvement où il voulait élever la commune. De celle des enfants auxquels il donnait tous ses soins, il passait à l'éducation des parents. On s'accoutumait, on s'ouvrait peu à peu, aux idées généreuses de Thumelin et de

son beau-père, sans savoir encore bien précisément l'ouvrage qu'ils voulaient faire et ce qu'il coûterait.

Quant au curé, il ne perdait pas une seule conférence. L'inspiration du jeune maître, l'onction sévère et douce de ses paroles, aidées par cette fortune dont il disposait et qui le rendait plus éloquent, n'effrayaient plus autant sa religion. Cette originalité même et cette grâce l'attiraient. De sorte que la communion intime et si rare de ces deux hommes amenait à eux tous les esprits. Il échappait alors au maître de parler d'abondance et d'enthousiasme et de dire qu'on ne verrait plus la commune s'égarer dans les villes et se dépeupler ; que les champs, les plus abandonnés, les plus extrêmes, étaient couverts de pesantes moissons ; que les écuries regorgeaient de richesses ; qu'on n'avait plus vu un seul procès ; et qu'on était devenu par conséquent, indépendant, laborieux et riche, très riche, puisqu'on ne connaissait plus les convoitises folles de l'orgueil et du luxe. Par ces paroles entraînantes, il avait amené tout le monde à ses idées, femmes, hommes, enfants, et géomètre, et curé. — Ce dernier n'était pas le plus difficile à conquérir.

Naturellement, aussi, il avait parlé de Jeanne d'Arc, puisqu'elle était née à deux lieues de là, et que son époque ressemblait tant à notre fatale guerre de trahisons. Elle venait souvent prier à la chapelle de Bermont, où l'on voit encore une tombe de cette époque. Elle avait des parents ici, dit la tradition, leur maison existe encore. Ses pieds ont donc marché sur cette terre où nous sommes. C'est de cette

terre, de ce sol même, c'est de la pauvreté, qu'elle est sortie pour chasser les ennemis de sa patrie. J'ai commandé sa statue. Le modèle en est fait. On dirait qu'elle parle. Qui de nous la refuserait? Je vous laisse à bâtir à vous-même l'édifice qui devra la recevoir comme en un sanctuaire.

Le curé fondait en larmes devant tout le monde. Thumelin, ému à son tour de l'effet qu'il avait produit sur l'assistance et sur le prêtre, se tourna vers lui, et l'interpella en ces termes :

— Cela vous irait-il, pasteur, d'accord en cela avec Mgr d'Orléans, qui veut réhabiliter comme une sainte celle qui délivra sa ville épiscopale, de recevoir l'image de notre héroïne Lorraine, trahie et brûlée, dans une des nefs latérales de votre nouvelle église.

— Dans mon église!... dans ma nouvelle église!... comme Mgr..., et par Mgr, car il sera des nôtres,... oh! avec bonheur!

Et tous les assistants, saisis d'émotion par cet incident, éclatèrent en applaudissant avec chaleur le conférencier et le curé.

— Du reste, reprit le maître, vous m'avez dit que Mgr d'Orléans reviendrait une seconde fois parmi nous, et nous n'aurons fait que devancer sa pensée. Il la bénira, il l'inaugurera lui-même, cette statue, véritable image de l'héroïne, car elle a été faite d'après l'image ancienne, à genoux, et armée, qui est au-dessus de la porte d'entrée de sa maison à Domremy. Cette figure noble et simple a inspiré mon artiste. Le sentiment des violences ennemies qu'elle a vues de ses yeux a été si profond en elle, que,

à son apparition, le peuple tout entier s'est levé et a reconduit les ennemis hors des frontières.

— Ah ! mais c'est que, dit le maire avec douleur, de notre promontoire, comme vous l'appellez, nous apercevons, ou peu s'en faut, les nouvelles frontières que l'Empire nous a laissées !

La conférence finit sur ces paroles. La cause de l'église était gagnée.

A quelque temps de là, le maître d'école se rencontra avec le curé en pleine campagne, et ils eurent entre eux l'entretien que voici :

— Eh ! bien, pasteur, avez-vous enfin compris avec quelle prudence il a fallu que nous marchions pour compléter notre œuvre communale ? Notre gouvernement réparateur, tout écrasé d'impôts qu'il est par la dette énorme qu'on lui a laissée, mais ayant mis résolument son budget en équilibre, a refait, pour commencer, notre armée et nos frontières. Il a donné, en second lieu, tous ses soins à l'instruction publique. Qui l'aurait cru ? nos voisins, dit-on, étaient plus avancés que nous en instruction. Autant nos monarchies redoutaient la lumière, autant le gouvernement actuel veut la lumière partout. Or, dans l'avenir, notre abornement que vous voyez aujourd'hui si prospère, ne compte plus pour nous, puisqu'il est fait ; mais on s'en est souvenu en préfecture. On est venu à notre aide pour notre mairie et nos écoles, qui étaient encore plus en ruines que votre église. Nous avons comme vous une façade monumentale, et, derrière elle, des planchers

pourris, des toits effondrés, des salles de classe toutes grises de moisissures. Je ne vous dirai rien de nos logements personnels, parce que vous pourriez croire que nous avons travaillé pour nous.

Mais, au printemps, le plan de votre église, que je vais vous retracer, est arrivé à l'heure de son exécution. Nous avons obtenu pour elle une subvention en trois annuités. Mon beau-père a parlé de vous. Et toutes nos ressources, Etat, Commune, Fabrique, et nous, nous tous, vont se réunir pour accomplir ce dernier effort. Nous n'avons plus que lui à faire, et nous le ferons complet. C'est pour cela que j'avais été à Paris, sans le dire à personne, pour commander ma Jeanne d'Arc libératrice. Notre architecte et son maître illustre m'ont conduit chez le meilleur de nos artistes. Pour moi... (l'œuvre est faite maintenant)... avec votre église magnifique, et avec cette statue admirable en marbre blanc au fond d'une des nefs latérales, il ne va plus nous manquer que des remparts et un octroi, pour être une capitale.....

Le curé sourit, et Thumelin continua avec une franche bonne humeur :

— Ah! pardon, si nous n'avons pas les remparts, nous aurons du moins l'octroi, l'octroi, entendons-nous, de l'argent que nous allons verser, l'octroi volontaire et forcé de tous nos dons et de toutes nos ressources. Il paraîtrait, nous a-t-on dit, que l'Etat nous récompenserait de notre abornement et de nos chemins, qui sont devenus d'un grand exemple à nos voisins ; de notre mairie et de nos écoles modèles ; et même, ajoute-t-on, de nos architectes

d'il y a quarante ans (à peine sont-ils refroidis), qui nous avaient fait de si splendides ruines. — Heureusement pour nous qu'ils n'avaient pas touché à votre presbytère.

— Vous savez que je ne demande rien pour moi, répondit le prêtre, qui se sentait pénétré jusqu'au fond de l'âme. Tout pour mon église. Je vous donnerai pour elle tout ce que je possède.

— Et nous donc !... Vous verrez que ma Jeanne d'Arc portera bonheur à votre église. On élève tant de statues à des gloires douteuses. Et notre héroïque martyre n'avait pas encore un monument qui fût digne d'elle.

— Oh ! oui, donnons une place auguste en notre église à cette héroïne sainte, à cette martyre ! — Vous me permettrez un jour d'aller chercher près du Mans, pour les renfermer dans la crypte, les restes mortels d'un autre martyre de la croix de Genève pendant la guerre, d'un autre abbé Grégoire, de l'abbé Gand, mon maître, mort aux ambulances. Sa nièce et son mari les ramèneront avec moi.

Les paroles du prêtre étaient pleines de tristesse. Elles furent suivies d'un assez long silence. A la fin Thumelin le rompit :

— Nos conférences ont réussi. Nos auditeurs nous ont compris. C'est un magnifique temple qu'il faut à cette commune militante, puisque vous nous parlez d'y ramener les restes de votre maître, et que vous êtes voué comme lui aux mœurs nouvelles où nous entrons. Ecoutez ! voici le plan de cet édifice, tel que notre jeune architecte, lauréat de

Rome, l'a conçu. Une crypte à trois nefs basses et massives, aérée par des jours mystérieux. Sur elle, et dominant le sol, une nef aux murs puissants, portée par des colonnes trapues, d'où monteront jusqu'aux voûtes des colonnettes élancées, et cette voûte ronde à plein cintre et à arcatures croisées, recevant à chaque rencontre un dé richement sculpté et varié. Les fenêtres romanes, ornées au dedans et au dehors, ménagent la lumière. Un transept, enfin, et le chœur font contre-poids à la nef et donnent un jour oblique à tout l'édifice. Les petites nefs achèvent d'arc-bouter solidement la nef principale, et font une galerie sombre, au bout de laquelle, après l'éclair du transept, se continue une arcade sculpturale et profonde. C'est de cette retraite, ornée de quatre bas-reliefs en marbre, et sur un socle monumental, que sera élevée l'image de l'héroïque Lorraine. Nous n'avons pas besoin dans cet édifice de ces mille riens qui les déshonorent. Nous l'avons fait plus grand, en prévision, que ne le comportait notre village. Je me réjouis déjà par avance d'entendre le son de nos cloches, le soir, répondant aux villages de la riche vallée.

— En rentrant chez moi, dit le curé dans son ravissement et sous le charme, je vais écrire tout ceci à Mgr. C'est sa pensée réalisée. Il voudra inaugurer lui-même cet édifice. — Aussi je vous le répète, ô mon ami, je ne vous demande plus rien pour moi. Je vous donne ma petite fortune, mon courage, ma vie, pour mon église. Je ne voudrais, en retour, qu'une froide pierre sur mes os avec deux ou trois mots de votre main.

— Ou de la vôtre sur celle qui me recouvrira, répondit Thumelin.

— Ah ! pourtant, dit le prêtre, si on me laisse dans cette commune, et si j'y ai rempli mes devoirs de citoyen, autant que de prêtre. Mais ne parlons pas de mort : nous avons trop de choses à accomplir, en entendant ce que vous venez de dire.

Eh ! comment donc n'accepterais-je pas dans la plénitude de mon âme les trois vertus, vraiment humaines, et qui sont les nôtres, que le monde nouveau nous prescrit : — la *Liberté*, enfin conquise, et qui nous à coûté si cher ; l'*Egalité*, profonde, absolue, inaliénable, venant de Dieu lui-même, puisque la religion chrétienne ne reconnaît pas d'autre loi sociale que l'égalité ; — et la *Fraternité*..... voudriez-vous me dire, ô mon ami, qui a le mieux enseigné et pratiqué la divine Fraternité ? C'est là toute ma religion. Ai-je le droit de me révolter, moi citoyen, si c'est la République, la voix du peuple après tout, qui me les enseigne le mieux, qui me les ordonne, qui me les commande ?

Et voilà que tu es devenu, ô Thumelin, notre premier vengeur de la fatale guerre. L'instruction, telle que tu la donnes ; les champs, qu'on désertait, redevenus féconds par le travail ; les mœurs renaissantes, la démocratie, en un mot, sortie des désastres même et des trahisons de cette guerre, la pure démocratie est la meilleure de nos armes pour l'avenir. Si nos frères, comme le Christ, ont souffert pour nous sous Tibère, il ont tué à jamais Tibère.

J'ai foi en votre église bâtie par vous, ô mon ami

Ecclesia, cela veut dire assemblée. Je la remplirai, moi, comme je pourrai. Et vous la remplirez avec moi. Et encore l'Etat avec nous. Eduquons, instruisons, pour mieux nous instruire nous-mêmes. Je n'y songeais guère jusque-là ; mais j'admire maintenant ces coteaux, friches d'hier, donnant, ceux-ci du vin, ceux-là des fruits, et des moissons partout. Les divines leçons de Virgile ont fleuri parmi nous. Et je pressens déjà que ce ne sera pas assez pour vous d'avoir multiplié le pain comme par miracle, je prévois que votre courageuse bonté, s'ingéniant à de nouveaux sacrifices, entrera en plein dans l'épaisse forêt des égoïsmes funestes, à l'exemple du hardi bûcheron, pour y faire des éclaircies, pour y jalonner des lignes d'issue, et faire venir du pain pour tous, là où s'étouffaient des végétations empoisonnées. Jusqu'à présent nous avons toujours vu que le gros mange le petit, et que les gros se mangeaient entre eux.

— Oui, en avançant peu à peu, repartit Thumelin, redoublons de courage, en cherchant, on va toujours un peu plus loin. On a vu l'inventeur jeter sa fortune au creuset. Après avoir donné tous ses trésors, tout son cœur, on veut donner encore.

— Et pourquoi s'arrêter, dit l'autre, une fois que la voie est ouverte ? Est-ce qu'on ne sent pas toujours derrière soi des aiguillons qui vous pressent ?

— En ceci, reprit le maître d'école, mon beau-père a plus de mérite que moi. Ma femme est le courage et la bonté. Ma sœur nous stimule sans cesse. Ma mère elle-même se joint à elles. Mon beau-père, s'il

faut tout vous dire, est une vraie force pour moi, un guide, une ressource infinie.

— Admettez-moi, je vous prie, comme ami d'autrefois, à ces généreux congrès. Je ferai tout pour y avoir droit. Il y a là une pensée pratique et lumineuse que j'aimerais à voir mûrir parmi nous avec tant d'autres.

— Ah ! pasteur, le temps des controverses de notre jeunesse est passé. Depuis que nous y avons été conviés par une mère dont la pensée est toujours présente au milieu de nous, nous sommes entrés dans les exécutions. Il nous restera bientôt à organiser les forces perdues de la société. Mais n'anticipons pas. Nous avons créé d'abord le pain nourricier, la moisson dorée. Nous ferons ensuite la guerre aux charançons qui dévorent le pur froment. — En attendant, sous votre toit de tuiles creuses périlicantes, contentez-vous d'être un citoyen de Sparte.

— Et vous, soyez donc l'infatigable maître d'école du Gymnase d'Athènes. Et puisque nous venons de mettre l'accord entre deux puissances, si longtemps en guerre, venez, avec votre beau-père, partager ce soir mon brouet lacédémonien.

En les voyant causer entre eux de cette façon intime, les habitants du village, qui passaient à côté d'eux, les saluaient avec respect.

Depuis que Thumelin avait eu son deuxième enfant, sa belle petite Hermance, on aurait dit qu'il était encore plus aimé dans la commune.

Et ils se quittèrent comme deux amis, allant chacun de son côté.

XVI

On commence l'église. — On agrandit les fondations de toutes parts, et on construit une crypte aux piliers massifs pour servir d'assise à l'édifice. — L'entrepreneur a découvert sur le territoire même un banc de roche vive qu'il a employée à la crypte, et qu'il emploiera aux revêtements intérieurs de la Tour : ce qui lui permettra sans grande dépense d'élever celle-ci au gré de Thumelin et de l'architecte. — Le maire s'inquiète néanmoins de ces surcroîts, mais son gendre et les siens s'entendent entre eux pour lui forcer la main. — Incident curieux : les grandes décombres qu'on a faites à la carrière du Haut-Ornain pour extraire les pierres de taille dont on bâtit l'église, ont mis à découvert une sorte d'aqueduc naturel et prolongé où se trouvent des ossements monstrueux d'animaux antédiluviens. — Le curé y court avec Thumelin. — Réflexions profondes que la vue de ces objets leur inspire. — Les comptes de l'église ont dépassé de beaucoup le devis de l'adjudication à cause des travaux supplémentaires et du monument de Jeanne d'Arc. — Le maître d'école, dans sa tristesse, célèbre par une prière intime dite en famille l'anniversaire de la mort de son père. — La veuve, qui avait remarqué depuis quelque temps la tristesse du jeune maître, et qui admire la beauté des constructions de l'église, lui offre, pour le remercier des soins qu'ils ont eus d'elle, de venir à son aide, s'il y a du déficit. — Visite des femmes à l'église. — Admiration de Georges à la vue de la statue de Jeanne d'Arc. — Question de l'enfant à sa tante. — Réponse de celle-ci.

On démolit l'église de fond en comble, et comme on avait fait pour la mairie, on jeta le tout aux fon-

dations de la crypte. Chaux, mortiers et plâtres, allèrent parsemer et féconder les champs par tout le finage.

Le curé dit sa messe à la mairie pendant la durée des travaux.

Le maire s'était effrayé beaucoup en lui-même du plan héroïque de son gendre. Le curé, au contraire, en était fou. On paierait toujours, se disait-il.

On n'avait pas encore bâti de cette façon dans nos villages et cette nouveauté frappait et enchantait à la fois tout le monde. Le plan avait été fait avec un grand soin. Comme le devis était très large, l'adjudication fut prise avec empressement par l'homme habile qui avait fait la maison commune. L'architecte cette fois dirigea les travaux ; son ami le géomètre s'y intéressa de son côté, en prolongeant ses autres travaux, et en songeant peut-être un peu plus à la veuve.

Aussitôt les beaux jours venus, les fondations furent creusées avant le commencement des charries, les laboureurs s'empressant de descendre à leurs prés, pour les niveler, la terre et les décombres.

De même que l'entrepreneur avait su utiliser aux travaux de la mairie une carrière de roche vive découverte par lui en pleins champs, il trouva, aux fondations plus approfondies de l'église, une lave calcaire qui fournit une partie des murs épais de la crypte, en revêtant ceux-ci, à chaux et à sable, de la roche vive appareillée. Il en fit les massifs piliers des voûtes ; et, plus tard, il doublera avec cette même roche les murs intérieurs de la Tour.

Ce qui permettra à nos jeunes architectes de la surélever sans beaucoup de frais à la hauteur qu'ils désirent. Ils ne voulaient pas, ces messieurs, d'un banal clocher en pointe avec un coq tournant par-dessus.

En cinq semaines, l'eau, la chaux hydraulique et le sable, et les pierres arrachées à mesure, étant sous la main, la crypte fut prête à recevoir dans tout son pourtour les puissantes assises de l'église.

Comme à la mairie, elles furent faites en pierres d'Euville. Sur elles, et en retraite des deux côtés, commencèrent seulement à se poser les pierres de taille du Haut-Ornain dont il a été parlé, et qui faisaient la gloire de la maison commune. L'entrepreneur avait pris ses mesures, dès l'hiver, pour que de grandes décombres fussent faites, et pour que l'arrivée de ces pierres suivît la marche rapide des travaux.

On fit la pose de la première pierre avec moins de cérémonie qu'on ne l'avait fait pour la mairie. Le curé, néanmoins, se signala : c'était son tour. Une feuille de vin, de très bon vin, fut amenée sur le chantier. Des tables furent dressées. On but. Thumelin et sa femme, avec leurs enfants, l'architecte, le géomètre, y étaient. Le maire y prit part, mais un peu froid. Le curé, dans son bonheur, exalta le courage de ceux qui allaient mettre la main à une œuvre si sainte, et l'on buvait, et lui-même buvait quelques gouttes de vin en faisant boire aux autres, de sorte que ces pierres sacrées et religieusement arrosées n'avaient plus qu'à monter jusqu'au ciel pour la plus grande gloire de la commune. On apporta ensuite un plat

d'argent de la Fabrique. Georges y mit le premier une petite pièce d'or ; puis sa sœur, une enfant, très-gentiment aussi, sa petite pièce d'or ; puis le grand-père, son gendre et sa fille, puis le curé, puis tous, de plus grosses, avec un sincère enthousiasme. On peut dire que ce jour-là a été compté parmi les jours heureux de la commune.

On revint tout joyeux au chantier le lendemain.

Pour ne pas effrayer le maire ni la commune, à mesure que les pierres de taille arrivaient, elles étaient distribuées en vingt endroits, taillées, montées à leur place, et l'on ne voyait plus rien. Le chantier était toujours plein, et toujours vide. L'entrepreneur ne dormait pas, ni l'architecte. En un seul été, on arriva à la hauteur de la naissance des voûtes. Les trois entrées du portail étaient montées au même niveau, et les assises de la Tour étaient posées, sauf les sculptures. Il commanda, pour être faites en hiver, les toitures en fer, les fenêtres, les portes, la chaire. Et il fit faire de plus larges décombres aux carrières de l'Ornain.

Ces nouveaux déblais furent cause qu'on y fit une découverte singulière.

Au milieu d'une sorte d'aqueduc, créé par la nature, avec des anfractuosités irrégulières dans sa longueur, et qui était rempli de minerais de fer et de limon amenés par les eaux diluviennes, on trouva, sous le banc de taille, à vingt pieds de profondeur, des débris d'os roulés, des dents, des mâchoires, des tibias entiers, de divers animaux, qui avaient nécessairement vécu sur terre, et qui avaient été engloutis —

par quel cataclysme et par quelles eaux ! — le long de cet étrange aqueduc. L'entrepreneur vint vite en avertir le maître d'école. Ils y coururent. Le curé, encore plus pressé, y courut avec eux.

Ils ne purent qu'admirer le travail prodigieux de ces carrières, la patience des ouvriers, et la beauté de cette pierre, si pénible à extraire. On fouilla devant eux un bout des alluvions de l'aqueduc qu'on avait laissé intact à dessein. Thumelin, en suivant de près la pioche de l'ouvrier, eut le bonheur de voir rouler à ses pieds une gangue de terre qui ne se divisa point. Il la ramassa promptement, et comme il sentit qu'elle était pesante et compacte, il la rapporta telle quelle au village. L'entrepreneur et le curé recueillaient avidement d'autres débris. Cette gangue, rapportée à l'auberge, pesait plus de cinq livres. Il la mit passer la nuit dans un seau d'eau. Son premier soin, au jour, fut de savoir ce qu'elle était devenue. Ses amis étaient déjà là. Elle était fondue en boue, et il retira de cette boue une magnifique dent d'éléphant qui pesait près de trois livres. L'architecte la fit passer au directeur du Muséum de Paris, afin qu'il inscrivît sur elle à quelle classe d'éléphant elle appartenait : c'était *une dent de l'éléphas primogenius*. Thumelin s'empressa de l'envoyer au Musée de Bar, où elle est conservée précieusement, avec indication du lieu où elle a été trouvée, et avec le nom du donateur.

De combien de milliers d'années témoignent de pareils bouleversements ! se disaient le curé et Thumelin. La terre, pourrait-on dire, a eu des respirations

qui ont mis sous l'eau des continents d'abord habités, et ensuite émergé hors des eaux ces mêmes continents habités depuis par l'homme. Le curé ne pouvait revenir de ces profondeurs du passé. Son esprit, comme celui des autres, en était écrasé. Il aurait voulu avoir une Tour isolée, un observatoire, un télescope, pour percer des yeux cette profondeur infinie. Ils retournèrent à leur église avec une ardeur nouvelle, sans l'ombre d'un fanatisme, et n'aspirant l'un et l'autre qu'à une morale mise en action aussi pure que l'or.

L'entrée en campagne de 75 fut décisive. En trois mois l'édifice était debout. Les toitures, prêtes à l'avance, couvraient les voûtes. Les fenêtres étaient closes. Il ne restait plus que la Tour à finir.

L'ambition de nos jeunes gens était de la monter toujours plus haut, afin qu'elle gagnât en élégance par cette hauteur. Elle variait d'étage en étage par des ornements séparatifs et par des jours très ornés. Un couronnement plat et débordant, comme en créneau, devait la terminer. Revêtue à l'intérieur en roche vive qui ne faisait qu'un massif avec le dehors, elle allait devenir une construction à toute épreuve.

Comme cette surélévation avait été à demi prévue par nos jeunes architectes, on avait laissé la marge libre à l'adjudication. On tint un conseil chez Thumelin. Chacun donna son avis, hommes, femmes, et curé, et le maire, mais en rechignant, et surtout Marie Thumelin, car il ne faut jamais oublier Marie Thumelin en aucunes choses, quand on les lui fait voir grandes et belles. Son avis avait prévalu plus d'une fois. Et, d'ailleurs, la statue de Jeanne d'Arc, soigneusement

empaquetée, venait d'arriver, et on l'avait descendue directement dans le nouvel édifice, de peur d'accident. Son arrivée avait donné à tous ces cœurs un véritable frémissement. On sentait qu'elle allait devenir l'ange de la Patrie. Le maire lui-même, entraîné par ses enfants, ne demandait pas mieux que d'avoir la main forcée : — « La caisse ! La caisse ! Ah, pensait-il, « les jeunes gens s'attelleraient plutôt au câble ascen-
« seur des pierres de la Tour pour élever jusqu'au
« ciel ses grandes et sobres lignes d'architecture ! »

L'édifice construit et la vue du pays avaient converti de plus en plus l'architecte aux idées de Thumelin. Il pouvait élever la Tour de deux étages. Et comme l'entrepreneur avait doublé la force des murs avec sa roche vive sans dépenser beaucoup plus, et qu'il se flattait de débiter cette roche en plateaux à volonté, il lui vint en idée de fermer la Tour avec ces roches en une plate-forme indestructible. L'édifice entier aurait un air de monolithe puissant qui rappellerait le moyen-âge, Avignon, la Tour-Magne, ou Pise, un monument dédié à Jeanne d'Arc, un sanctuaire de force et d'action. Il fit venir de Paris des engins spéciaux d'élévation et un ouvrier-chef. On coupa, on monta des plateaux de roche à la manière égyptienne. Les angles de la Tour se trouvèrent coupés, surcoupés, et enfin fermés d'une solidité à braver un tremblement de terre. Cela ne faisait plus qu'un bloc. L'orgueil de tous était au comble. N'était-ce pas, après tout, le dernier effort que la commune avait fait !

Mais, si une sorte de surexcitation secrète avait entraîné presque tout le monde à ces travaux glorieux,

croyez-vous que l'auguste morte, qui repose à deux pas de là sous un monument désormais sacré, y ait été étrangère ? Non... Il avait été séparé des ouvriers par une cloison durant les travaux. Mais on a vu souvent le gendre, le maire, ou le curé, en méditation devant la grande page de marbre, restée blanche, qui, un jour, doit porter inscrite la reconnaissance de la commune pour la défunte. Qui eût pensé à de pareils travaux, et qui eût fait ce miracle, sans elle ? Quelle vertu purifiée est sortie de cette âme, et a passé aux exécuteurs de sa volonté dernière, à son mari, à ses enfants ? Et ce n'est pas fini. De ces premières œuvres généreuses, comme d'une rosée céleste, vont sortir des sources nouvelles, où viendront s'abreuver ceux qui étaient déshérités.

Et c'était sous cette même inspiration, et en ne songeant pas encore aux comptes fatals de l'église qui allaient venir, que le jeune maître avait eu tant de joie à rouvrir ses classes dans les nouvelles écoles, joie partagée par son sous-maître, et par l'institutrice. Il arrangeait ses jardins avec délices, son ouvrier l'aidant, d'où une longue vue, mise à la portée de Clarisse et de Georges, et quelquefois du curé, leur apportait, le jour, un magnifique horizon de villages, de fleuve, d'affluents, et, le soir, en pleine nuit, tout un océan d'étoiles, ou plutôt de soleils, où ils cherchaient déjà à se reconnaître, et qui se perdaient à l'infini en voie lactée, en nébuleuses, en Sirius étincelants.

Le maître et le curé s'entretenaient souvent sur cette terrasse et se disaient :

— Une fois mon église faite en ces belles pierres sculpturales, nous appellerons nos voisins ici devant l'image de la Libératrice, comme Virgile appelait les siens à Mantoue après les guerres d'Octave et d'Antoine contre Brutus : — et Domremy, où Jeanne d'Arc est née ; — et Vaucouleurs, d'où Baudricourt l'envoya à sa mission ; — et Orléans, qu'elle délivra, et qui nous enverra son évêque. Tous nos curés y viendront. Ils souffriront de notre gloire. Mais ce ne sera pas sans remporter une émotion violente en nous quittant.

— Ils critiqueront, reprit l'autre, sa forme romane, sa nudité, son œuvre de pierre en un demi-jour chrétien plus que payen, où l'élégance des courbes adoucies chasse le clinquant, où la parole, sévère et douce, ne pourra plus apprendre à nos enfants que la simplicité, sans aucune trace de luxe ou de vanité. Ils n'y trouveront plus, mal peinte, sur les murailles, la légende du roi d'Ecosse qui garde des pourceaux, ni leurs saints habillés de pourpre et d'or, ni leurs vitraux éblouissants, ni leur bedeau. Ici, tout est nu.

L'ornement, c'est l'architecture. La lumière court sous les voûtes et s'harmonise avec les jours plus sombres des deux nefs. C'est l'édifice lui-même qui resplendit. C'est plutôt pour la conférence et pour l'esprit qu'il est fait que pour de vaines cérémonies. Emplissez ce vaisseau de paroles véritablement fraternelles qui aillent au cœur du peuple, et Dieu, invisible, sera présent au milieu de nous. Le temps des vanités est passé, confrère. La Pompadour n'osera plus frapper notre pavé de son talon,

Ainsi ces deux hommes s'étaient sans cesse occupés avec une égale ardeur de leur édifice : mais l'un, plus lentement, plus magnifiquement ; le prêtre, avec un feu sombre qui voulait surtout posséder. Celui-là ne voyait que l'éducation sociale de l'homme. L'autre, plus triste, tourmenté d'ombres noires secrètes, enfermé dans sa liturgie, mais fou, autant que son collègue, de commisération humaine, souffrant du mal des autres et du sien, avait l'âme transpercée de ses désespérances parce qu'il ne pouvait trouver de refuge qu'en Dieu. Et pourtant, ainsi fait, comment lui reprocher de n'avoir point d'aberration canonique ? Il n'a de fanatisme que la charité. Il ne se révolte pas. Il ne s'égare pas. L'amour qu'il a pour cette famille, rencontrée par lui dans sa commune pour son bonheur éternel, en est arrivé à un tel point qu'il apprendra ses lettres à un enfant de cinq ans dans la plus pure latinité.

— Avant de nous quitter, lui apprit Thumelin, l'architecte a voulu établir les deux arcades monumentales qui se rattacheront à l'église, et conduiront : l'une, à la grande allée ; et l'autre, bientôt, à votre futur presbytère, gardien, si vous le voulez, et de l'église et de la funèbre cité.

Le curé écoutait distraitemment, allait et venait sans raison, et ne songeait qu'à son inauguration.

— Faites ce que vous voudrez. Ne songez pas à moi. Mais ne nous séparons pas de nos morts : cela nous porterait malheur. Croiriez-vous, ô mon Frère, que j'ai été aussi souvent que vous au tombeau de la noble défunte parce que c'est elle qui vous

inspire, et parce que j'ai toujours considéré les morts comme la meilleure sauvegarde des vivants ?

— Et pourquoi nous en séparer, répartit vivement le maître ? Mon beau-père a acheté toute une grande terre au bout du champ des morts, pour l'écarter un peu plus des maisons, et l'agrandir, en respectant la loi. On pourra donner une place double à chaque famille, en en réservant toutefois un certain nombre pour l'avenir. Le prix de chaque place double sera payé en dix ans, si l'on veut, avec intérêt à 2 0/0 de ce qui reste à payer, jusqu'à ce que la quittance finale fasse titre. Il réserve que cet argent ne sera employé qu'à l'aménagement et à l'entretien de la cité mortuaire. Le géomètre en a fait le plan : trois larges allées de service, et des allées transversales spacieuses pour le passage des monuments et la circulation libre des familles.

— Il faut alors nous préparer bientôt à l'inauguration. Mon discours est prêt. Il n'y a pas de jour que jè ne songe à celle dont la généreuse pensée a édifié mon église et fait de nous une commune véritablement renouvelée et fraternelle.

Cependant, Thumelin, tout en laissant le prêtre à ses béatitudes, songeait avec terreur aux comptes de l'église. Il pressentait trop un déficit. Il ne l'avait pas caché à sa femme et à sa sœur. Mais, à son beau-père, il n'osait.

Un soir, dans sa tristesse, ils se réunirent en famille, sans le beau-père, pour célébrer entre eux par une prière l'anniversaire de la mort de Claude Thu-

melin, leur père. Il était mort avant l'âge en travaillant et en laissant à sa veuve un fils et une fille, après avoir perdu trois autres enfants. Comme ce fils promettait un homme de vertu et de science, elle sacrifia ce qu'elle avait pour l'instruire. Sa sœur, malheureusement, était devenue aveugle à dix ans des suites d'une maladie, et c'est son frère qui lui avait donné cette mémoire prodigieuse que nous avons déjà reconnue et cette admirable raison. Tous à genoux, et même la petite Hermance, à qui sa mère tenait les mains jointes, une prière fut dite par Marie Thumelin avec un profond sentiment religieux, pas bien longue, mais redite en même temps par les enfants avec une piété filiale.

Cette simple prière redite par les enfants fit une bien vive impression sur les époux Thumelin et sur leur mère.

— Il faut donc continuer dans ces sentiments-là, dit-il. Instruisons nos enfants et ceux des autres dans le respect de la famille. Voilà ma mission, à moi. En faisant bien, que risquons-nous ? En nous donnant la fortune, ma belle-mère nous a donné des armes pour faire le bien. Ne les laissons pas oisives. La rouille les userait plus que le travail. Redoublons d'action et de sacrifices. Dieu ne nous abandonnera pas.

En effet, à peine avaient-ils quitté l'attitude de la prière, qu'un coup de sonnette retentit. Thumelin alla ouvrir.

C'était la veuve, que sa femme et lui avaient ramenée du cimetière le jour de l'enterrement de son

fil, et qui venait de temps en temps faire une visite à la petite famille.

— Je vous demande pardon, mes amis, dit-elle. Il y a un peu de temps que je n'avais vu madame et ses enfants. Quant à M. Thumelin, je ne le vois plus, depuis qu'il met la dernière main à son église magnifique. Il m'a semblé pourtant qu'il était devenu triste et préoccupé, à mesure que ces grands travaux approchaient de leur fin. Seriez-vous retenu ou empêché par quelque chose dans l'achèvement de votre œuvre ? L'église est finie ; quand allez-vous tirer de ses enveloppes de voyage la statue de notre sainte héroïne ? Pardonnez-moi d'avoir cru que votre tristesse vous venait du zèle extrême que vous avez mis à ces grandes choses. Dites-moi vos peines. Mon fils m'a fait son héritière par un sentiment délicat auquel je ne manquerai pas. Ne me cachez rien. Appelez-moi, au sein de votre famille intime, comme nous voici, aussitôt que vous aurez pu relever les comptes de l'église. Vous saurez que j'ai mis en vous et en vos enfants toute mon amitié, depuis que j'ai perdu mon fils.

Après avoir dit avec tant de délicatesse ces paroles charmantes, elle embrassa les deux enfants, remercia encore une fois la jeune mère de la bonté qu'elle avait eue pour elle à la mort de son fils, et elle sortit en répétant au mari de bannir sa tristesse.

La famille était restée toute saisie de cette visite imprévue.

— Dès le lendemain, il courut à l'église, où était le curé. En le voyant :

— A quand l'inauguration ! s'écria-t-il avec une joie qu'il ne pouvait plus contenir. Ce n'est pas une œuvre morte que nous avons faite, sans doute. Nous allons enfin ériger notre statue. En religion, nous vous laissons juge. Mais nous osons penser que vous allez nous dire, en présence des choses de notre temps, pourquoi, vous et moi, nous l'avons faite.

— Mon discours est prêt, vous ai-je dit. Mon cœur est plein et déborde. Voilà que nous entrons dans une société nouvelle, et il faut aller jusqu'au bout de l'œuvre commencée. Inaugurons ! Tout le monde admire notre beau temple. Regardez donc autour de nous, ô mon ami ! Je crois que le temps des miracles est revenu.

Et Thumelin souriait.

En effet, la commune éprouvait un véritable orgueil de voir ces choses finies. Il y avait une sorte d'apaisement dans l'air. Le maire ne redoutait plus l'avenir, sa maison n'étant plus à la merci d'une mort. L'éducation donnée par son gendre allait découvrant en chacun une aptitude secrète, un talent inné. Tout le monde travaillait. Les habitants comptaient plus que jamais sur leurs champs et sur eux-mêmes et devenaient bons. Le curé, tout tremblant de joie, se fondait en une sorte de paternité religieuse qu'on ne saurait définir, de tristesse et d'adoration mêlées. Il aimait le petit Georges avec idolâtrie. Il causait raison avec Marie Thumelin, et religion peut-être aussi, mais religion sociale future, à laquelle ils songeaient.

Enfin le jour des comptes de l'église arriva. Le maire s'en effrayait. Son gendre, non dégrisé encore,

ressentait bien quelque frisson, mais sa femme le rassurait et lui rappelait la visite de la veuve. Quant au curé, il ne s'inquiétait guère des comptes, il ne rêvait qu'à son discours, étant dans une jubilation qui lui fermait les yeux et la raison.

Heureusement, par les pierres du pays que l'entrepreneur avait su découvrir, par l'eau de la place amenée gratuitement au chantier, et par la vente des bois qui avait réussi, le déficit fut allégé de beaucoup. On trouvait encore néanmoins 60 000 fr. à payer, après les arcades latérales faites, et la statue de Jeanne d'Arc posée sur un riche piédestal, et les quatre bas-reliefs qui l'accompagnaient.

Une fois les comptes établis, le maire fut moins triste. On lui dit, pour le consoler, que l'église admirable de Lacroix-sur-Meuse avait coûté 400,000 fr., la mairie de Lahaycourt autant, et deux ou trois autres...

— Allons, se dit-il, en continuant nos centimes doublés, en vendant trois affouages, et quelques dons aidant, nous nous liquiderons.

En tout cas, l'œuvre avait réussi. Ils avaient élevé là, à la pointe du promontoire, un des plus purs édifices de nos temps modernes. L'architecte avait déployé son génie. L'entrepreneur habile avait su reporter les économies faites sur les merveilles du dehors.

La statue de Jeanne d'Arc était debout, avec quelle gloire divine ! Trois des faces du piédestal disaient sa légende. Les quatre bas-reliefs en marbre déco-

raient les côtés de la chapelle et représentaient les principaux faits de sa vie.

Il ne manquait plus à finir que les sculptures des arcades latérales de l'église pour avoir une place publique à rendre jalouse une ville de deuxième ordre.

Tout, par conséquent, était fini dans la commune : champs, écoles, église. Chacun avait son pied-terrier, la commune son atlas, le département le sien. Ces chemins, si bien construits, ces écoles, et cette église, dont on parlait partout, attirèrent vivement, en préfecture, l'attention du secrétaire-général, un enfant du pays, très habile et d'une égale bonté. Passionné pour les choses grandes et bien conçues, il admirait cette transformation complète d'une commune qui était devenue en cinq ans une des premières du département. Il se promit d'y venir en personne pour en rendre compte à l'État.

Il ne manquait plus à l'heureuse famille que de récompenser le géomètre, d'une manière délicate, de ses excellents travaux, et de sa persistance, toujours utile, mais un peu intéressée peut-être, à rester dans la commune. Clarisse avait fait visite de temps en temps à la jeune veuve dont nous avons parlé. A force d'insistance et de bonnes raisons, elle et son mari triomphèrent peu à peu des premiers refus. Les enfants du géomètre étant venus en vacances, Clarisse mena les jeunes filles à la veuve, qui fut charmée, en les voyant, de l'éducation qu'elles avaient reçue. Cela ne l'effraya plus autant de devenir belle-mère. Thumelin osa faire la demande.

Le maire présenta enfin le géomètre. Et il fut convenu que ce mariage serait le premier que l'on célébrerait dans la nouvelle église.

Un jour les femmes convinrent d'y faire ensemble leur première visite. Thumelin y mena la jeune veuve et les filles du géomètre, en même temps que sa femme et sa sœur, avec les deux enfants. L'autre veuve, l'ayant su, y vint d'elle-même avec ces dames, attirée très vivement par la même pensée qu'elles.

On ne peut dire l'effet saisissant que produisit l'image de Jeanne d'Arc sur ces âmes simples, admiratrices naïves d'un tel courage et d'une telle gloire. Cet édifice puissant, aux formes robustes, avait été comme fait exprès pour elle au souvenir si récent des malheurs de la patrie. On remercia le jeune maître d'avoir deviné cette pensée. Sa femme l'embrassa devant tout le monde. Sa sœur, qui avait voulu être aussi à ce jugement, voyait, non par ses yeux, mais voyait et sentait, pour ainsi dire, à chaque mot prononcé, à chaque cri, ou de Georges, ou d'Hermance, l'impression produite, comme si elle avait vu l'image. Hermance, toute sérieuse, était restée en extase. Georges ne pouvait pas revenir de son admiration.

— Tante, s'écriait-il, regarde donc, elle est vivante, elle parle, elle va sortir de l'ombre où elle est. Quel courage il y a dans ses regards ! Qu'elle est fière ! Et qu'elle est douce ! Ce n'est plus du tout la même Vierge que celle de la chapelle. Et c'est pour cela sans doute qu'elle n'a pas, comme l'autre, un enfant dans ses bras.

— Celle-ci, mon enfant, c'est la Vierge de la France, blessée, trahie, livrée. Elle a tiré la France de l'abîme où ses rois l'avaient laissé tomber. Ensuite l'héroïque fille du peuple a été livrée à l'ennemi par un traître et brûlée vive. Nous sommes à deux pas de sa maison. Apprenons par elle à être toujours prêt à mourir pour délivrer notre patrie. Gloire éternelle à la divine martyre !

Toutes les femmes frissonnèrent à ce cri d'invocation. Georges, un enfant, était pris d'une exaltation inconnue. Hermanco se serrait près de sa tante. La jeune veuve et les filles du géomètre étaient restées sous le coup de cette vive scène.

L'autre veuve, aussi émue qu'elles, mais préoccupée de soins généreux et de pensées qui ne la quittaient plus, avait attiré Thumelin hors du groupe, et lui disait à voix basse :

— Est-ce que vos comptes de l'église ne sont pas finis ?

— Pardon, madame, répondit le maître en rougissant.

— Eh ! bien, alors, m'avez-vous oubliée, et pourquoi n'êtes-vous pas venu ?...

— Je vous en demande pardon, madame, je n'osais pas...

— Et pourquoi donc, monsieur ? Je vous attendrai ce soir avec votre beau-père et je vous remettrai tout ce que vous avez dépensé de plus que vous ne pensiez pour cet édifice puissant et pour cette statue admirable de l'héroïne de Domremy.

XVII

Inauguration de l'église. — Les pays voisins y accourent de toutes parts. — Après la cérémonie de l'inauguration faite par le doyen, le curé monte en chaire. — Il lit d'abord une lettre de regret de l'évêque d'Orléans qui n'a pu venir bénir l'église et la statue de sa sainte héroïne. — Il dit ensuite tout le bonheur qu'il a eu d'être nommé curé de cette commune, où il a retrouvé son ami de jeunesse, le gendre du maire, et toute sa reconnaissance et celle des habitants, pour les grandes choses que cette famille généreuse a faites sous l'inspiration de la défunte. — Au mariage de son ami, qui a été le premier qu'il ait célébré après son arrivée, il a pu entendre les dernières paroles de cette femme à son lit de mort. Du monument où elle repose, elle a continué à inspirer sa famille. — Il demanderait que l'assemblée l'autorisât, par acclamation, à écrire sur ce monument les lignes commémoratives qu'il a préparées et qui témoignent de la reconnaissance éternelle de la commune.

Le jour de l'inauguration de l'église fut un grand jour pour le village. On avait invité les parents et les amis comme aux fêtes patronales. Les pays voisins y étant accourus de toutes parts, les habitants se firent une joie de recevoir les visiteurs. Maires, instituteurs, curés, furent invités au repas qui devait suivre la cérémonie.

L'évêque d'Orléans avait répondu au curé qu'il regrettait vivement de ne pouvoir inaugurer lui-

même une église consacrée, pour ainsi dire, à son héroïne ; mais il s'empresserait de venir bénir son image, aussitôt qu'il serait remis d'une maladie grave qui le retenait.

L'église était remplie. Après les cérémonies de l'inauguration faites par le doyen, et quelques paroles de remerciement au maire et à sa généreuse famille, le curé monta dans sa nouvelle chaire, avec quelle émotion, on peut le dire, et au milieu de quel silence !

Il avait médité depuis longtemps son discours, parce qu'il voulait qu'il exprimât sa reconnaissance infinie pour la famille du maire, et toute la religion de son âme. Il n'avait plus l'éloquence pompeuse d'un Bossuet parlant aux rois, c'était un enfant du peuple, rentré entièrement dans ce peuple d'où on l'avait fait sortir, et qui lui parlait avec plus de conviction pénétrante que Bossuet ne pouvait le faire à ses puissances, des choses nouvelles et irrévocables que notre temps a soulevées. Il avait rejeté loin de lui cette dévotion d'apparat, outrée, usée, qui ne dit plus rien au cœur. On sentait vivre une âme supérieure dans ses paroles heureuses qui s'exprimaient au nom d'une religion infinie. L'onction seule de sa voix suffisait à faire comprendre que ce temple avait été élevé pour la concorde. Jamais attention ne fut plus solennelle. Tous les regards étaient sur lui. Quelque chose de divin, d'inconnu, l'animait. Cet ancien controversiste de Thumelin, ce prêtre, sorti de lui-même, et qui n'était plus un homme de caste ou de parti, parlait à cœur ouvert à une assemblée aussi nom-

breuse et aussi mêlée, de femmes, d'enfants, de prêtres, de maires, d'instituteurs.

Il avait commencé par dire quelques mots d'apologie sur l'évêque d'Orléans, qui, le premier des membres du clergé, voulait réhabiliter celle qui avait délivré sa ville épiscopale et chassé de France les étrangers. O martyr ! elle avait été brûlée vive après avoir été livrée par un traître, et n'avait pas encore dans son pays un monument digne d'elle. Ses voyages, à Domremy et ici, avaient préparé cette réhabilitation. Nous avons été encouragés par lui à mettre à exécution sa pensée, en donnant une place auguste à cette image divine qui frappe vos yeux, à ce marbre vivant, dans la chapelle que nous avons préparée pour la recevoir comme l'ange de la délivrance de la Patrie.

A ces mots prononcés d'une voix profondément émue, il s'arrêta, et laissa entendre à l'assemblée combien étaient délicates les allusions qu'on pouvait faire de ces temps néfastes aux trahisons et aux malheurs de notre temps. Il ajouta quelques mots d'avenir qui furent compris de tous.

Il s'éleva ensuite plus haut et plus librement, quand il reporta à la défunte femme du maire tout l'honneur de ces grandes choses qu'il a vu l'une après l'autre exécutées depuis cinq ans dans la commune. Son monument, que vous avez remarqué avant d'entrer dans l'église, va être le premier du cimetière futur, agrandi bientôt, et prolongé par notre maire, par respect pour la loi, afin que nous gardions près de nous la cité des morts, inspiratrice

des vivants. J'étais là, nouveau prêtre, et je venais d'arriver dans cette commune, quand elle prononça ses dernières paroles, sacrées pour eux, à son mari et à ses enfants. Ah ! elles ont été religieusement accomplies, ses généreuses paroles dernières ! Ce beau territoire, transformé, vivifié, dont les moissons multipliées regorgent de nos maisons trop pleines, c'est elle, parce qu'elle savait quel agriculteur habile était son mari, c'est elle, elle seule, qui a fait ces miracles. Et ces écoles splendides, qui est-ce qui a voulu marier sa fille, avant de mourir, à ce maître d'école incorrigible qui a payé son bonheur et sa fortune par un redoublement de zèle à l'instruction ? Et cette église, où je vous parle, de quelle volonté dernière est-elle sortie, de quel vœu, de quelle âme ?... Je propose à l'assemblée... et ce n'est pas à la famille que je m'adresse... je propose à vous tous de m'autoriser, par acclamation, à écrire en lettres d'or sur la page blanche du monument....—(A ces mots, dans toute l'assemblée, il se fit un mouvement d'assentiment et d'acclamation pour répondre à cet appel).... une inscription qui rappellera à tout jamais notre réunion d'aujourd'hui dans ce magnifique édifice, sa pensée dernière et son ouvrage. Si je ne grave pas moi-même ces lignes sur la pierre, d'une main inhabile et tremblante, je les graverai au moins dans tous les cœurs en caractères ineffaçables.

C'est une si douce chose que la paix dans une commune. Et créée, cette paix, je n'ose pas vous dire par quels travaux de toute nature, avec quelle

persévérance, avec quel argent. Aussi l'exécrable orgueil n'ose plus montrer sa tête ici. La véritable force, le courage et la bonté, l'instruction, se sont donné la main. Nous vivons maintenant de cette paix. L'esprit d'aventures a cessé. L'amour du travail a multiplié nos bras. Nos jeunes hommes, et même leurs pères, ont compris le bonheur secret de l'instruction. Croyez-moi, c'est qu'elle est entre bonnes mains, cette instruction, moi qui ai connu de bonne heure l'ouvrier incomparable de notre régénération sociale par l'instruction, et qui ai eu la joie, — en même temps que la douleur, hélas ! — de me retrouver ici avec lui, comme prêtre, au moment où mourait cette femme après lui avoir donné sa fille pour épouse, à lui, pauvre ainsi que moi, en me faisant témoin du pacte sublime de l'alliance des deux familles.

J'ai assisté, du plus profond de mon cœur, à ces travaux qu'elle leur avait légués. Et je ne dois pas être jaloux. Après les champs, après les écoles, nous avons eu notre tour. Si l'ouverture de ces magnifiques écoles a mis au cœur du maître une nouvelle flamme, que dois-je faire, moi, arrivé au comble de mes vœux, et condamné, par conséquent, à un devoir égal au sien, sinon plus grand encore ? L'instruction, en de telles mains, est le meilleur emploi du génie de l'homme. Eh ! n'est-elle pas elle-même un autre sacerdoce ? Ne s'empare-t-elle pas de tout notre être et de nos premières mœurs ? Ne prévient-elle pas en nous toute souillure ? Et n'éloigne-t-elle pas de nos lèvres le fruit empoisonné, « l'ORGUEIL »,

auteur de tous nos maux ? — L'orgueil ! voilà ma terreur comme il est celle de Thumelin. — Quelquefois, dans nos rêveries sur la terrasse, nous nous disons que des milliers d'étoiles nous environnent, des étoiles, non, mais des soleils comme le nôtre, qui sont à des millions de lieues. Nous les contemplons avec ravissement. Nous les comptons. La Tour est prête pour nous en rapprocher. L'instruction est un abîme de science qui doit écraser tout orgueil, et elle doit être, en laissant le champ libre à ces puissances, la véritable inspiratrice des devoirs de l'homme envers Dieu et de ses devoirs envers l'homme, son égal, son frère. — « Connais-toi toi-même. »

Admirez cet édifice, et voyez comme notre tour est venu, après les écoles, et d'une manière aussi puissante, et encore plus splendide. Nous ne pouvons pas être jaloux. Si nous ne remplissons pas cet édifice, à qui serait la faute, je vous prie, songez-y donc ! D'ailleurs, nous n'avons qu'à suivre l'exemple qui nous a été donné, pour être humain. Quelle vie plus courte que la sienne ! Trois ans, et c'est assez ! « Qu'il lui jette la première pierre ! » « Laissez venir à moi les petits enfants. » Je n'ai pas seulement besoin de vous dire son nom. Ses actions ont été représentées par les plus grands génies que le monde ait produits. Aimer son prochain comme soi-même, voilà toute sa religion. C'est ainsi que je la comprends et veux la suivre. Les idoles, mais c'est en nous qu'elles sont. C'est nous qui les faisons. Elles sont dans nos faiblesses et dans nos mœurs. Nous

n'aurons de vrai bonheur et de repos qu'après les avoir brisées.

En vérité, ne sommes-nous pas heureux d'inaugurer enfin ce temple, où l'on n'entendra jamais, je l'espère, un seul mot d'anathème ! Il ne faut plus avoir peur que ces voûtes tombent sur vous, mes amis. Elles ne seront pas ébranlées par moi, je vous le promets. Les temps, du reste, sont changés. Les malheurs de la patrie, que nous n'avions pas mérités pourtant, nous ont donné un gouvernement d'union qui nous rend plus doux et meilleurs pour l'avenir. La patrie souffrante nous rassemble et nous unit. Nous voulons que ce magnifique édifice, tant aimé, bâti par nous tous, non pour la gloire, mais pour l'union, soit l'arche d'alliance et de paix pour nos concitoyens. Vous verrez un jour que c'est du travail honnête et des bonnes mœurs que le courage le plus grand sortira.

Même, les dimanches seront observés par nous. Le septième jour de toutes les religions sera le jour du repos, pour l'homme qui travaille, et pour les animaux qui travaillent avec nous, qui travaillent pour nous et plus que nous, nos esclaves alors, et non plus nos compagnons de travail, si nous ne les aimons, eux qui font notre orgueil, notre force, notre richesse. — Pardonnez-moi de vous parler ainsi.

Par quel secret courage et comment donc avons-nous pu arriver en si peu de temps à ce renouvellement complet de cette commune, livrée, comme tant d'autres, à elle-même, et abandonnée, pour

ainsi dire, et de Dieu et des hommes ? D'où nous est venue cette paix ? D'où nous est venue cette abondance du travail qui accroît un peu notre aisance tous les jours, et cette jeunesse ardente et pendue à l'instruction, et déjà plus nombreuse, puisque nous remarquons cet accroissement sur nos feuilles heureuses ? Par qui ce territoire, moi d'hier ici, et qui l'ai vu hérissé d'épines et de pierres, a-t-il été sillonné de routes qui ont porté la vie partout ? On ne peut plus y mettre le pied, et je vous convie à le faire, sans être frappé de ces merveilles. Les mœurs ont fait comme les champs. La charrue, de la terre, comme de l'âme, a extirpé les plantes malsaines. L'ivraie a disparu. Le chardon orgueilleux a été arraché jusqu'en ses racines. Et les bonnes semences ont pris avec joie possession de ces terres profondément remuées.

La génération, qui va sortir de telles mains, est prête à tout, mais non à la paresse, apte qu'elle est à tous travaux qu'on lui prépare, à l'industrie, à la science, aux voyages, à la guerre, et surtout, ne l'oubliez pas, par dessus tout, à l'amour divin de la patrie. L'exemple nous est donné. La voilà sous nos yeux cette simple fille du peuple sortie de nos champs pour délivrer son pays... et trahie ensuite, ô mon Dieu !.... livrée,.... et brûlée vive !....

On n'entend parler parmi nous que de sauveurs. Il n'en faut pas tant. Une femme a suffi.

L'un d'eux avait dit : « Mettons nos biens en commun ». — Un autre, plus raffiné, plus dangereux, y mettait plus de science. — Un autre, enfin, offrirait

son épée deux fois parricide, ou un vieux sceptre tant de fois brisé. — Mais le plus dangereux de tous est celui qui a dit aux heureux du jour : « Enrichissez-vous. »

Non, mes amis, là n'est pas notre salut. Ce ne sont pas des enrichissements qu'il nous faut. Ce ne sont pas non plus des utopies. De la violence encore moins. C'est de l'instruction qu'il nous faut, du travail, de l'épargne, et encore de l'instruction, et toujours de l'instruction. Je voudrais voir le pain quotidien dans chaque main par le travail. Je voudrais voir la famille, aimée, honnête, instruite. Ah ! que j'aimerais de voir un jour la maladie vaincue, oui, vaincue, ainsi que la misère. Associons-nous et fortifions-nous par l'union. A peine sortons-nous d'une guerre qu'il ne faudra jamais oublier. Plus odieuse a été cette guerre, et plus nous devons retremper nos cœurs dans l'union et la fraternité. Cela vient d'être écrit au front de tous nos monuments. N'y entrons pas en vain. Tous à l'instruction, tous au travail, et tous, sans exception, tous, au premier appel, à la frontière. De l'école même, sortons en rangs serrés.

Ce qui n'empêchera pas les devoirs qui m'ont été confiés d'être remplis, et qui le seront, mais en rattachant à eux ma fraternité première avec Thumelin qui a uni nos âmes et qui a rendu ma religion plus religieuse encore. Je ne parle jamais religion dans cette famille. Je ne suis jaloux d'elle en rien. Je ne puis pas me retenir de m'associer à eux dans ma reconnaissance jusqu'aux larmes, et si j'ose ainsi parler, jusqu'à la pauvreté.

Non, nous n'avons pas besoin de nous enrichir. Nous sommes toujours assez riches en travaillant. Ce n'est pas à nous qu'il faut songer. C'est à la mère-patrie... qui a été trahie... trahie, ô infâmes!... et qu'il faut que nous débarrassions à tout prix du fardeau mortel qui pèse sur elle depuis la guerre. Un milliard de rentes à payer tous les ans ! mais c'est la banqueroute annuelle. Croiriez-vous qu'un simple maître d'école de village a mis cela dans ma tête ecclésiastique, et il me l'a prouvé par des chiffres, qu'on pouvait racheter cette affreuse dette en trente ans sans gêner personne ? Tous, oui, tous, mes amis, du plus pauvre au plus riche, par des sacrifices annuels proportionnés, qui seront petits en en prenant chacun sa part, nous pouvons venir à bout de cette dette en trente ans, et sauver nos familles et nous-mêmes de grands malheurs. Nous aurons tué la guerre.

Mais, pardon, on pourrait croire que je fais de la politique en parlant ainsi. Non, je pense et parle à ma façon. J'avais perdu ma foi aux hommes à cause des trahisons qui nous ont livrés à nos ennemis. Je n'avais même plus foi en moi. J'ai repris courage depuis. Par de nouvelles mœurs et par l'instruction, par le travail, par l'union, Thumelin, comme moi, nous avons senti revenir en nous l'espérance. J'ai plus de foi en une femme qu'en nous.

Celle-là, que nous inaugurons aujourd'hui, nous apprend, des flammes de son bûcher, avec quelle gloire éternelle on meurt en délivrant son pays. Et celle-ci, sans la comparer à personne, et qui repose

à deux pas de nous, n'a pas voulu mourir sans avoir remis dans des mains vengeresses et dans nos cœurs tout ce qu'il faut pour le rachat de l'avenir. C'est à cette voix du tombeau que je m'inspire, comme elle a parlé à sa famille. C'est à elle et à cette famille heureuse que j'ai voué ma religion au plus secret des secrets de mon cœur.

Allez, allez au monument de cette femme, d'où est sorti, par leurs œuvres, le salut de cette commune.

Allez aussi en notre territoire pacifié et sillonné de routes qui rapportent sans cesse au village le bonheur et la fortune.

Vous nous reviendrez bientôt, je l'espère, quand celui qui a voulu que la Libératrice lorraine devint l'héroïne sainte de la patrie, viendra bénir cette image.

A bientôt!

XVIII

Festin donné par le maire à ses collègues, aux instituteurs, aux prêtres, qui étaient venus à l'inauguration de l'église, — Thumelin et sa femme, par esprit de reconnaissance, et parce qu'ils savent que leur père va faire une motion qui intéresse la veuve, ont insisté vivement auprès d'elle pour qu'elle vint à la réunion. — Sa sœur, de son côté, est amenée par lui vers la fin du repas pour entendre aussi la même motion. — Un des maires porte à son collègue et à sa famille un chaleureux toast de reconnaissance. — Celui-ci répond que, s'il a réussi à faire un peu de bien dans la commune, il leur resterait à faire une dernière œuvre bien autrement importante et qui demanderait le concours de tous ses collègues et de tout le monde, la création d'une *Caisse mutuelle de secours et de retraite* fondée par les travailleurs eux-mêmes, généralisée ensuite, puis contrôlée et dotée par l'État. — Il y a longtemps qu'ils méditent cette idée. — Bonhomie et générosité du maire en sa première explication. — Marie Thumelin est celle qui a mis le plus de chaleur à poursuivre cette question. — Il essaie de la mettre en cause, il la dénonce, il voudrait bien qu'elle expliquât à l'assemblée, beaucoup mieux que lui, les conditions délicates, et les bienfaits d'une pareille union toute démocratique — Vive rougeur de la jeune fille en se voyant ainsi interpellée. — Elle s'excuse d'abord, elle ose à peine faire entendre sa voix, puis, en se voyant mise en cause forcément, elle s'anime peu à peu au développement de cette pensée, et finit par convaincre et entraîner tout l'auditoire. — Elle explique avec quelles sommes importantes le maire a fait la première mise des fonds de la Réserve

qui sera de 100,000 fr. provenant de la revente des biens de la veuve : puisqu'il n'en veut pas profiter, ni elle. — La veuve, à son tour, qui n'a plus d'héritiers, consacre toute sa fortune à cette Réserve. — Les convives, enfin, s'associent à l'Union comme membres coopérants et y associent leur commune. Et par conséquent la caisse de retraite est fondée. — Il n'y aura plus qu'à demander à l'État sa coopération et son contrôle. — Heureuse d'un tel succès, Marie Thumelin songe néanmoins à prémunir ses auditeurs contre les esprits malfaisants qui critiqueront cette *Ligue du travail et de l'épargne*, parce qu'elle est leur ennemie mortelle, mais ils ne pourront rien contre elle. — Elle fait réciter, à ce propos, par Georges, une admirable fable de la Fontaine : « *le Serpent et la Lime* ». — Puis, à sa petite sœur : « *la Cigale et la Fourmi* », afin de faire sentir à tout le monde que, si le travail et l'épargne sont des vertus précieuses, la grâce et la fantaisie de l'artiste ne doivent pas être rebutées par la ménagère ni bannies de la République. — Enfin, le curé lit l'inscription dont il a parlé en chaire et qu'il fait graver sur le monument de la défunte femme du maire. — Dernière visite aux champs, aux chemins, aux écoles. — Adieux à la famille. Elle est invitée à rendre au plutôt à chacun des maires les visites qu'elle a reçues.

Après la cérémonie, on avait préparé un repas magnifique dans la vaste salle de la mairie, où prirent place, maires, curés, instituteurs. Tous les conseillers y étaient, ainsi que ceux des membres de la commission des chemins qui n'appartenaient pas au conseil, puis le géomètre et ses aides, l'entrepreneur, l'architecte, et le sous-maire, cela va sans dire. La table avait été dressée en fer à cheval, pour donner plus de facilité au service : ce qui avait permis au maire en même temps d'admettre au festin

son ancien ami de jeunesse, l'homme au mariage tardif, et notre brave petit ouvrier que nous connaissons si bien, et ses fermiers, et leurs femmes.

Près de son père, ayant Georges entre elle et lui, et à sa gauche la veuve, avec la petite Hermance entre elles deux, non pas la promise du géomètre, mais celle qui était venue offrir à Thumelin avec tant de délicatesse la somme qu'il n'osait avouer à son beau-père sur les comptes de l'église. Les deux époux, sachant que leur père allait toucher une question où les intérêts de la veuve étaient mêlés, avaient fait plus d'une démarche auprès d'elle pour qu'elle fût présente à la réunion, où d'ailleurs, elle serait comme en famille avec la jeune mère et ses deux enfants. Et par égard aussi, Thumelin avait choisi sa place à côté d'elle, mais pas souvent occupée, par exemple, à cause des soins qu'il donnait aux convives. Il avait réservé près de lui une deuxième place pour sa sœur, qu'il devait amener sans bruit vers la fin du repas, afin qu'elle entendît aussi cette même motion. Le doyen était à la gauche du maire, puis l'architecte, et le curé.

La réunion était charmante, le maire connaissant la plupart de ses convives, et les questionnant, ou répondant aux propos qui lui étaient adressés de toutes parts. Thumelin se multipliait. Et sa femme, de son côté, donnait surtout ses soins à la veuve et aux femmes de leurs fermiers. Ses enfants étaient adorables. On aurait dit qu'ils reconnaissaient l'honneur qu'on leur avait fait d'être à table. Hermance était même plus raisonnable que Georges, espiègle

celui-ci, attentif à tout, et plein d'à propos. La mère se gardait bien d'applaudir au trait qui allait partir. Un homme déjà, cinq ans. Hermance, un peu plus de trois ans. Charmante parure de la jeune mère. La veuve adorait sa belle petite voisine, si aimante, si douce, et fine.

La conversation ne tarissait pas. L'appétit ne manquait pas non plus, ni les mets, soigneusement arrosés. Thumelin allait d'un collègue à l'autre, à quelque maire, au curé, et reprenait sa place, quand il avait vu tout le monde satisfait. On buvait de très bon vin. La conversation s'anima tout à coup au dessert, à l'arrivée des grands vins de Pagney et de Bruley, fleurs du Toulinois, échappés aux Prussiens et qu'on ne retrouverait plus guère, à Nancy même, à quelque prix que ce fût.

Les convives, très gais jusque-là, se sentaient s'épanouir en quelques paroles plus vives. Cette bonne humeur avait gagné même le doyen, homme d'esprit, et les curés, que la générosité si cordiale de Thumelin, de son beau-père, et de sa famille, avaient mis hors de leurs froides habitudes, et amenés dans un monde nouveau pour eux. Les paroles de leur collègue dites en chaire les avaient déjà singulièrement agités. Leur rébellion contre nos mœurs plus ouvertes en était amortie. Ce qu'ils avaient entendu dire et vu de ce pays, si profondément transformé, eux des hommes de parti pris, agissait sur leur esprit par tous les côtés. Quant aux maires, plus tranchants, et aux maîtres d'école, ils se piquèrent d'émulation au feu de cette fièvre ascendante. Les esprits s'exci-

taient l'un par l'autre. Il s'était fait entre tous un vif et cordial échange d'idées que le courant du siècle provoquait, mais qu'avait aidé aussi beaucoup cette deuxième inauguration de l'église faite par le maire. La jalousie s'était changée en émulation pour les champs comme pour les édifices. On ne pouvait plus rester en arrière. La contagion du bien avait échauffé tout le monde. On ne savait lequel des deux au juste, ou du Pagney, ou du Bruley, avait le mieux convaincu les esprits et les cœurs.

Ce fut en ce moment que Thumelin alla chercher sa sœur, qu'il plaça entre la veuve et lui, sans avoir été remarqué de personne. Le plaisir qu'eurent les enfants en voyant arriver leur tante fut vite apaisé par la mère. Et la veuve, en imitant à son tour cette réserve, retint en elle la joie qu'elle en avait éprouvée. De cette façon, le mouvement général des esprits ne fut ni détourné ni interrompu par ce léger incident.

Et pendant ce temps le maire agissait sur l'esprit de ses convives et leur parlait avec la plus entière simplicité. On le voyait si généreux de sa personne et de son bien qu'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Ces grosses puissances, qu'il voyait à sa table en ce moment, n'auraient jamais voulu croire comment il avait pu faire de pareils sacrifices, sans avoir diminué sa fortune, paraissait-il, s'ils n'avaient eu vu, par leurs yeux vu, que c'était la vérité. Il y avait là pour eux un miracle d'habileté autant que d'énergie. Ils allaient être désormais contraints de faire comme lui, — non par leur bourse, ils ne pourraient pas le faire et ne le voudraient pas, — mais au moyen de

centimes mis au marc le franc sur tout le monde. On ne blesse personne avec des centimes proportionnels. Tous y gagneraient. Et le géomètre est encore là. Et l'architecte. — On ne se reconnaît plus dans cette commune. Chaque habitant se crée et gouverne à son gré son petit domaine. Ce n'est plus qu'une tribu qui fourmille d'ouvriers de toutes sortes, nourrisseurs, vigneron, artisans, bras actifs, devenus maîtres chez eux, et ne cherchant plus aventure dans les villes. — L'émulation des convives était montée au paroxysme.

Un des maires ayant porté un toast chaleureux à son collègue et à sa famille, qui fut accueilli avec enthousiasme par tous les convives debout, le verre en main, le maire se leva, et répondit :

— Je vous remercie, Messieurs, de tout mon cœur, des sentiments d'amitié que vous venez d'exprimer pour ma famille et pour moi. C'est nous dire néanmoins de continuer à faire le peu de bien que nous avons fait, et de mériter encore plus, si nous avons eu ce bonheur, votre estime et votre amitié, en vous proposant de faire entre nous une alliance véritable de nos communes et de nos familles, ici même, aujourd'hui, au milieu de notre réunion fraternelle. Le voulez-vous ?

Vif mouvement d'attention.

Vous n'êtes pas sans savoir que j'ai été forcé par certaines circonstances imprévues et pénibles d'acheter les magnifiques biens de madame, — Il désigna la veuve d'un geste de la main ému et respectueux, — qui avait perdu en deux mois son mari et son fils. Un

tel train ne pouvait être maintenu. Les marchands de biens avaient fini par s'entendre entre eux comme larrons en foire, pour profiter d'un tel malheur. Lasse de les entendre, madame est venue me les offrir, et je les ai pris, afin que, notre abornement et nos chemins ayant donné une valeur inconnue au territoire, ces gens-là ne profitassent point de la peine que je m'étais donnée.... oh ! pas pour eux, je vous jure.

Je n'ai donc acheté ces biens que pour les revendre. Je les avais achetés si bien dans ce but, que je n'ai voulu faire qu'une vente provisoire avec madame, et c'est en son nom que je vais vendre, dans un mois, le premier lot, de manière à ce que l'enregistrement n'aura pas deux droits à percevoir, il n'en aura qu'un. Cela est clair comme le jour, n'est-ce pas. Toutefois, comme la prime que les marchands de biens allaient prélever sur ce lot leur échappe, et qu'elle montera bien à 30,000 fr.; et comme les deux autres lots vendus successivement feront monter la prime à plus de 100,000 fr. (j'ai leur estimation faite pour la veuve entre les mains, et j'ai acheté sur ce prix-là), j'aurais été bien fâché qu'ils les prélevassent. Tout ce qui dépassera leur chiffre, c'est à la veuve qu'il revient. Je n'en veux point.

— Et moi, interrompit vivement la veuve, saisie par tant de délicatesse, je n'en veux pas non plus. J'ai reçu le prix de mon bien. Ce n'est pas à moi à profiter des grandes choses que vous avez faites pour l'avenir de la commune. C'est par vos travaux et avec votre argent qu'elles ont été faites. C'est à

vous que ce bénéfice revient. Je n'en veux point.

Le maire est demeuré un moment silencieux, mais on devine qu'il éprouve au fond de lui-même une grande émotion. Il reprend :

— Alors, Messieurs, qu'allons-nous faire de ce bénéfice ? je n'en veux pas non plus. — Or, je puis vous répondre, et je le garantirais par mes deniers, que ce bénéfice ira à 100,000 fr. au moins réalisés en trois ans, parce que je vous avertis d'une chose, c'est que je vendrai le plus cher possible comme un vrai marchand de biens et au dernier enchérisseur. Nous vendrons le second lot encore plus cher, mais un peu plus tard, sans nous presser, et pour ne pas surcharger nos acquéreurs. Je veux que chacun de nous ait sa part de ces beaux biens, et qu'il ait le temps de se retourner, mais qu'il achète au plus haut prix. — Voici donc, entre nous, mes amis, si vous le voulez, ce que nous proposerions de faire avec cette somme, que je déposerai par avance.

Tous les convives redoublent d'attention. Le maire continue son discours avec bonhomie et avec une sorte d'enjouement :

Je me vois donc forcé, puisque monsieur le curé vous l'a dit en chaire, de vous avouer que mes enfants et moi, contents de la vie que nous menons depuis le mariage de ma fille, et heureux comme des dieux du peu de bien que nous avons pu faire, nous voudrions continuer à vivre cette même vie et à verser tous les ans, autant que le bon Dieu voudra nous le permettre, à côté de ces 100,000 fr.-là que

nous sauvons du naufrage, la somme de... ah ! pardonnez-moi de le dire... 12.600 fr.

A cette révélation, l'assemblée est restée comme interdite, et écoute avec avidité les paroles qui vont suivre :

Malheureusement, il arrive à chacun de nous, à toute heure, des accidents, des infirmités, dont personne n'est exempt, ni le riche, ni le pauvre, et enfin, mais pas toujours, la vieillesse. Nous nous sommes dit bien des fois, en famille, nos petits enfants jouant au milieu de nous : — « Est-ce qu'il
« ne serait pas possible d'ouvrir un Registre en
« commune, où le travailleur viendrait, sou par sou,
« et semaine par semaine, faire inscrire ses petites
« épargnes ; où ces épargnes s'accumuleraient ; et où
« bien des maux trouveraient leur remède ? » — Je me permettrais même de vous dire le nom de celle qui nous a inspiré cette pensée. Je vous la dénoncerais si je l'osais, et de tout mon cœur, cette jeune fille, à qui les yeux ont été fermés par un malheur, mais pour lui rendre ceux de l'esprit et de l'âme plus clairvoyants que les nôtres, Mlle Marie Thumelin, sœur de mon gendre.

Marie Thumelin, qui sent que tous les yeux se sont portés sur elle, est devenue d'un rouge de pourpre.

Car c'est elle, et je vous le dis par reconnaissance, qui nous a mis dans l'esprit ces idées si naturelles et si généreuses, ces énormités, dira-t-on, d'un autre monde. Je m'y suis fait comme eux. C'étaient là tous les soirs en famille nos prières improvisées. Elle nous disait une fois, avec quelle colère ! — (Cela ne

vous étonnera pas beaucoup, Messieurs, ni moi, — toute l'horreur qu'elle éprouvait d'un homme ivre. Une autre fois, c'est à la paresse qu'elle en voulait : Ah ! quant à la paresse, je vous prie de croire qu'elle-même ; et ma fille, et leur mère, l'ont singulièrement bannie de notre maison. Elle nous encourage sans cesse. Ma fille dit comme elle. Et Thumelin. Le curé même s'en vient dans nos débats brûler son grain d'encens. Ils finiront, j'en ai peur, par retremper nos enfants dans un nouveau baptême. Hier encore, pas plus loin qu'hier : — « Ne vaudrait-il pas mieux, » disait-elle, qu'un ouvrier mît chaque semaine une « obole dans cette Caisse, que d'en porter dix fois » autant, le dimanche, au cabaret ? Est-ce que notre « brave petit ouvrier (*et il le désigne de la main*), » « qui est sorti pourtant des gros chantiers, y va, au » cabaret, lieu de mauvaises paroles, de mauvaises « boissons, de faux marchés, et de paresse ? Ce que » vous avez fait de bien, ajoutait-elle, est peu, si l'on « veut, dans l'abîme ; mais il est fait. Et cette Caisse, » disait-elle encore, que vous allez ouvrir, fera naître, « attirera, accumulera les plus petites épargnes, et » pourra soulager dans peu d'années la plupart des « maux qui nous écrasent, et rendre la vieillesse » heureuse, comme font les derniers rayons du soleil » après une belle et laborieuse journée. » — Ainsi nous parlait hier cette jeune fille.

La somme que nous apportons comme première mise de fonds est bien petite, j'en conviens. Ce n'est qu'une goutte d'eau. Mais si nos enfants se plaisent à continuer d'année en année ce que nous faisons

depuis la mort de leur mère, c'est une autre goutte d'eau que nous ajouterons à la première, puis une autre goutte, et une autre, jusqu'à ce que nous arrivions à une fontaine intarissable, si nos efforts réunis aux vôtres....

Faut-il vous rappeler comment notre Caisse mutuelle des Incendiés a été créée dans la Meuse ? Elle a commencé par quelques litres de blé quêtés. Et là voilà qui assure maintenant à moitié prix des Compagnies, parce qu'elle dépense très-peu pour se gérer et qu'elle touche ses dons annuels par la main des maires et des conseillers de chaque village. Deux autres départements ont fait comme nous. Le reste de la France pourrait en faire autant. Nous serions quittes, par là, d'une nuée d'agents qui s'en vont, dans la Meuse, par exemple, déblatérant contre la Caisse départementale, parce qu'ils sont les chiens courants de Compagnies avides.

Après cette digression qui démontrait plus clairement comment s'organiserait leur association projetée le maire fit verser de son meilleur vin à tous ses convives, et demanda qu'on fit comme lui, si sa motion était admise. Il se leva le verre en main en saluant, et but. Tous les convives se levèrent et burent en disant qu'ils buvaient le vin de l'alliance. Il reprit :

Commençons alors par l'infiniment petit. Si nous avons créé ici, dites-vous, quelque chose d'utile, associons-nous cette fois, et réunissons toutes nos faibles forces pour combattre nos misères inévitables par le travail et par l'épargne, et pour venir au secours les uns des autres.

Nous n'avons pas besoin de système pour cela. Le travail et l'épargne nous suffisent. Et nous voilà en peu d'années en présence d'un budget que nous aurons fait nous-mêmes, auquel riches et pauvres auront droit d'apporter, et auquel, un jour, qui sait ! tout le monde sera bien aise d'avoir coopéré.

Supposons que nous y mettions tous... Ah ! pardon ! Thumelin va vous remettre un projet de règlement, imprimé, avec un intervalle blanc ménagé, afin que chacun de vous puisse l'étudier à fond et y consigner ses idées... Croyez-moi, ce projet n'a pas été fait sans débats. Et c'est précisément pour lui rendre justice, ô mes amis, que j'ai osé prononcer tout haut devant vous le nom de Mlle Thumelin, parce qu'elle a été l'inspiratrice ardente du bien, du peu de bien, que nous avons voulu faire. Nous étions éclairés par son bon sens. Sa prévoyance nous surprenait. Nous l'écoutions songer. De son âme trop pleine s'échappaient ces traits de lumière qui ont donné la vie à notre projet, confus encore, et que nous soumettons à vos pensées. Je voudrais bien, mais oserais-je le demander, je désirerais bien vivement que Mlle Thumelin redît au milieu d'une réunion véritablement fraternelle comme nous voici quelques unes de ces bonnes paroles qu'elle nous a fait entendre en nos débats intimes.

Il se fit un mouvement de silence profond dans l'assemblée. Marie Thumelin, ainsi interpellée, était un peu triste, très émue, et fortement surexcitée, en se voyant mise en demeure de parler devant une telle société. Elle s'enhardit tout à coup, et, d'une

voix nette, pénétrante, avec une grande clarté d'expression, elle s'exécuta en ces termes :

— Je ne m'attendais pas à ce que mon nom fût prononcé dans cette assemblée. Je ne méritais pas que mes idées obscures, simples sensations du cœur, arrivassent jusqu'à vous. Un peu de tristesse était plutôt mon domaine.

A quoi donc, ô mon Dieu, s'arrêtaient mes pensées ? Souffrir en moi-même des maux attachés à la famille humaine, l'aimer, cette famille, et chercher à mettre cet amour dans tous nos cœurs, cela a été le soin éternel de mon esprit. Il est clair, pour moi, que les familles ne sont pas égales entre elles, quoiqu'il n'y ait plus de sang distinct ni de rang qui les sépare. Il faut donc, au nom de l'humanité, les rapprocher toutes en une seule par un lien fraternel, afin qu'elles puissent, l'une par l'autre, s'aider à supporter les maux inévitables qui sont notre partage. Après un long travail, dites-moi si chacun de nous n'aurait pas droit au repos dans sa vieillesse, en proportion, bien entendu, de son travail et de ses épargnes, et même un peu plus, si cela se pouvait, n'est-ce pas, Messieurs. Il serait même prudent, monsieur le maire nous l'a fait entendre, que le riche pourvût à son avenir comme l'ouvrier. Cela est de droit naturel, et serait, en tout cas, prévoyant.

Au projet de règlement que mon frère va vous remettre, il est dit qu'une main-courante annuelle, à vingt colonnes, et imprimée, où chaque chef de maison aura 52 lignes, recevra, le dimanche, les dons versés, qui seront additionnés et reportés au bout de

l'année sur le Grand-Livre communal à vingt colonnes pareilles. Il a été fait sur ces versements certaines réserves délicates que vous approuverez sans doute. Ainsi, chaque troisième enfant, et les suivants, auraient le droit d'être inscrits dans sa colonne pour une somme déterminée égale pour tous, riches ou pauvres, quoiqu'ils ne l'aient pas versée. Cela est-il équitable, Messieurs? Cela est-il clair? Admettez-vous cette clause?

Une vive approbation accueille cette réserve délicate.

Ceci n'a été fait que par égard pour celui qui a une famille nombreuse, mais non pas pour qu'on s'enrichisse. Le bon sens veut qu'il en soit fait autant pour les retraites de la vieillesse. Elle ne serait admise à un plus haut intérêt que pour un certain capital que vous déterminerez, et ce qui dépasserait ce capital ne serait plus payé qu'au taux ordinaire.

Chaque tête, par conséquent, aura toujours son capital entier, qu'il l'ait payé, ou qu'il ait été fictif, qui survivrait au mourant, et qui retournerait aux ayants-droit : — père, mère, ascendants, d'une part; — fils, petit-fils, frère ou sœur, d'autre part; — mais qui ne passerait point aux branches collatérales. En ce cas négatif, le capital retourne au fonds commun, pour augmenter la réserve, trop faible au début. Consentiriez-vous aussi à admettre le soldat au versement fictif, et à compter ses années de service au double en prévision de la retraite?

Un des plus anciens maires applaudit très-vive-

ment cette clause et la recommanda particulièrement à l'assemblée.

Mais je m'interromps, Messieurs, je m'entends parler seule, et je vous demande pardon d'oser vous dire de pareilles choses, n'étant plus en famille, et de vous les dire comme si je lisais en un livre lumineux et obscur.

L'assemblée, au contraire, ne perdait pas une seule de ses paroles. Le vieux maire, qui venait de l'applaudir, lui dit :

— Continuez, mademoiselle. Achevez de nous faire connaître l'œuvre admirable que vous aviez préparée en famille. C'est la sécurité pour tous, le travail et la paix. Elle prend corps et vie par vos paroles.

— Hélas ! il faut bien, reprit-elle avec une émotion inexprimable, qu'une commisération sans bornes s'attache aux peines de l'humanité qui sont infinies. Aucun de nous n'y échappe. Dans notre pensée comme en la vôtre, la vieillesse, presque, devrait être heureuse, en comparaison des journées actives de la vie. Eh bien ! qu'elle soit heureuse. Ne lui marchandons pas le repos. Que ce soit une joie pour elle d'arriver à cette période.

Sans cependant oublier que nous sommes aux premiers moments d'une œuvre qui commence. Et nous avons à préparer la fortune future pour tous. Pas un sou à perdre. C'est l'épargne ici. Et le parasite n'y mordra pas. — Après avoir eu cette retraite abondante pendant dix ans, si les deux époux sont morts, laissons la moitié de leur capital dans la Caisse. S'ils

en ont joui quinze ans, qu'il y reste tout entier. Sauf que la retraite n'aura pas été diminuée, dans le cas où l'un des deux époux survivrait.

Plus tard, Messieurs, vous remanierez le règlement, et vous l'adoucierez, quand la réserve aura pris plus de force.

En attendant, et par compensation, vous donnerez à l'associé le médecin gratis, le pharmacien gratis, le mariage, et même... ah ! je me trompais, j'allais dire la mort, et c'est l'enterrement que je voulais dire, car la mort, nous l'avons toujours gratis.

L'assemblée tout entière est comme suspendue aux paroles de Marie Thumelin. On aurait admiré l'étonnement curieux de Georges et d'Hermance à écouter leur tante, et l'admiration naïve de la veuve, sa voisine, et de la jeune mère.

Nécessairement, reprit-elle, — mais je ne vous parlerai pas de chiffres, ce n'est pas mon affaire, — ces réserves accumulées auront en peu de temps atteint leur but. On ne touchera jamais au capital. Or, monsieur le maire vient de nous dire qu'il consacrerait ce qui lui reste de jours, et n'oublions pas la somme d'argent qu'il a ajoutée, pour augmenter tous les ans ce capital. C'est un legs de famille. Ma mère, bien humble, a vu dans cet acte le succès de notre œuvre. M. le curé est venu à nos débats. Le géomètre y est venu plus d'une fois. Et même l'architecte. Ils se sont associés à nous par avance. Et vous tous, Messieurs, vous faites comme eux, vous m'écoutez ardemment, vous vous associez de cœur et d'âme

à cette Union solidaire du travail et de l'épargne que vous aurez fondée.

De tous les points de l'immense salle et de toutes les bouches répondit un véritable cri d'assentiment. Elle continua :

Et de même, à votre voix, chacune de vos communes va ouvrir sa main-courante et son Registre. Ils sont prêts, aussitôt que vous aurez mis la dernière main au règlement. Nous ne ferons qu'une Société. Songeons bien que, réussie entre nous, elle prendra comme une trainée de poudre. Et l'Etat, notre Etat d'aujourd'hui, comprenant tout de suite le bien immense que cette union de nos forces comporte, s'emparera de notre œuvre, l'étendra, la fécondera, avec sa toute puissance, et donnera la véritable vie sociale à la nation la plus cruellement éprouvée, mais devenue la plus libre et la plus généreuse du monde.

En vérité, dit-elle avec un accent de conviction qui pénétra tous les cœurs, est-ce que l'on pourrait croire qu'il doit y avoir autre chose sur cette terre que le travail et l'épargne ? Ce n'est que par là, par le travail et l'épargne, et en y forçant tout le monde, Messieurs, que nous viendrons à bout de nos ennemis, de ceux du dehors, et de ceux du dedans, de ces ambitieux de tout rang, de ces affamés, de ces déclassés, qui encombrant l'Etat, et qui se nourrissent de sa chair la plus vive. Monsieur le maire est un de ces hommes de la glèbe qui ne veulent pas retourner au passé. C'est son exemple qu'il donne. C'est de sa main qu'il creuse le sillon. C'est son

argent qu'il y sème. La première mise de fonds est faite. Provoquons l'Etat pour qu'il vienne à nous. Pétitionnons. Pétitionnons. Sauvons-le lui-même, pour qu'il nous sauve.

Avec plus d'ardeur encore, et avec un peu d'ironie, elle ajoute :

Oh tenez ! mon frère nous a parlé d'une discussion insensée qui avait eu lieu je ne sais où à propos du vote des femmes. Qu'avons-nous besoin de vos droits ? Nous vous prions bien plutôt, mais cette fois de tout notre cœur, de mettre fin aux intrigues éternelles de ces gens-là, qui barrent le chemin à tout progrès, vendus toujours d'avance, et jamais repus. Faites mieux que cela. Déléguiez de vos communes des hommes choisis pour aller au chef-lieu entendre et classer les candidats, de manière à dresser de tous ces candidats une liste qui sera envoyée sous pli à chaque électeur : après quoi, l'électeur fera son choix, ou dans cette liste, ou hors de cette liste, en sa pleine liberté. Vous aurez épargné par là beaucoup d'argent et beaucoup de paroles aux coureurs de places. Et vous aurez épargné encore plus le budget de l'Etat, quoiqu'on ait à payer le déplacement des délégués.

On rit de bon cœur à cette maligne sortie de Marie Thumelin. Mais la veuve, sa voisine, qui était depuis le commencement comme en extase en l'écoutant, ne put plus se retenir de l'interrompre et de montrer à quel degré d'émotion ses sentiments étaient montés :

— Ah ! vous avez bien raison de dire que nous n'avons pas besoin de voter, nous autres femmes,

pour faire le bien, mais de le faire. Notre fortune accumulée n'a été qu'une œuvre morte. J'avais encore mis quelques espérances en mon fils, et j'ai tout perdu en le perdant. Eh bien ! je vais suivre l'exemple que nous donne monsieur le maire. Je vais, dès demain, aller avec lui et avec son gendre chez mon notaire, afin qu'ils reçoivent ma déclaration que je donne à ma mort tout ce que je possède aujourd'hui à cette Caisse du travail et de l'épargne, qui sera notre salut.

Chacun se regarde. Le maire s'est levé, pour remercier, pour répondre, et la force de l'émotion qu'il éprouve ne lui permet pas de prononcer autre chose que quelques paroles à peine articulées. Marie Thumelin, entraînée d'admiration par cet acte sublime de la veuve, s'écrie :

— Eh ! c'est de cette manière-là sans doute que les femmes devraient prendre part à la politique. Dans la guerre, en courant aux blessés ; dans la société, aux malheurs, aux infortunes. Regardez ! voilà une douleur immense qui se donne tout entière au soulagement des autres infortunes.

Je vous ai dit que nous aurions plus d'une lutte à soutenir avec des détracteurs. Sifflez, reptiles. Notre œuvre est faite. Elle est d'airain, comme a dit le poète. Elle est...

A propos, Georges, mon enfant, dites-nous donc cette fable du bon Lafontaine où il peint si bien la rage impuissante de tous ces Zoïles, esprits du dernier ordre, plagiaires toujours, mais du mal plutôt que du bien, qui souffrent de tout ce qui est

utile, et qui ne pourront rien contre elle. Dites-nous :
« *Le Serpent et la Lime.* »

Georges se leva, charmant, radieux, électrisé par les paroles de sa tante, et dit avec aplomb cette fable courte et incisive, vengeance des autres plutôt que de lui-même contre les envieux, car il croyait si naïvement à ses fables, que nous y croyons, comme lui, en les lisant. On admira surtout ces trois derniers vers :

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?

Ils sont pour vous d'*airain*, d'*acier*, de *diamant*. »

Le curé qui aimait cet enfant avec idolâtrie, et qui admirait ces trois vers, et surtout le dernier, dit à Georges :

— Et vous aussi, Georges, vous êtes un diamant.

Marie Thumelin, heureuse du succès de Georges, osa demander à son tour une fable à sa filleule.

— Et vous, ma petite Hermance, me serait-il permis de vous prier de dire aussi votre fable à la Société : « *La Cigale et la Fourmi.* »

La jeune mère devint toute tremblante à cette question, et craignit que l'enfant n'hésitât, n'osât. Elle osa, comme son frère. Elle dit sa fable avec une netteté de diction lente et enfantine qui charma tout le monde. Sa tante, encore plus émue que les autres du succès de l'enfant, se plut à corriger par quelques réflexions gentilles la morale du poète :

— Pauvre cigale ! il ne faut pas, dit-elle, trop applaudir au refus un peu dur de la ménagère. Est-ce

de sa faute, à la pauvre chanteuse, à la fille de l'été, aux cymbales résonnantes, au corps grêle, si elle a chanté tout l'été, sans songer à la saison rigoureuse qui allait venir? C'est la fille du soleil et du sillon. Elle n'a eu pour nectar que la rosée. On regretterait tant de n'avoir pas entendu sa chanson naïve. Un petit morceau de mouche ou de vermisseau à l'artiste voyageuse, au passant. Ne soyons pas si durs, n'est-ce pas, Hermance, à la pauvre petite qui n'a fait de mal à personne, et qui nous a charmés, comme vous venez de le faire, vous, par ce babil gracieux que vous venez de nous faire entendre.

Et en même temps, Messieurs, ajouta-t-elle en s'apercevant elle-même combien la société avait été charmée, cela voudrait-il dire aussi que nous avons gagné nous-même un procès si délicat que j'ai été forcée de continuer, humble avocat d'une cause presque divine que les éternels détracteurs du bien attaqueront en vain maintenant.

Mon frère va remettre à chacun de vous son projet de règlement. Consignez vos idées sur la marge blanche qu'il a laissée après chaque article. Méditez, corrigez, afin que, d'ici à quelques jours, vous ayez donné la consécration à notre œuvre d'inauguration d'aujourd'hui.

— Le voici, dit Thumelin, et qu'il en soit fait comme a dit ma sœur. En même temps il fit le tour des convives, et remit le petit livre à chacun d'eux, en ajoutant ces paroles :

— Il est bien entendu, Messieurs, que dès le premier jour, une telle gestion, et d'argent reçu, et de noms

inscrits, ne se fera pas sans contrôle, de chaque conseil d'abord, et ensuite de délégués que vous aurez choisis, jusqu'au jour où la Caisse de l'Association, en enfantement aujourd'hui, aura passé aux mains de l'Etat, qui, alors, avec ses ressources associées aux nôtres, pourra venir en aide à tous les malheurs, sans en oublier un seul, puisque vous serez là pour y veiller.

Mais constituons déjà, avant de parler de gestion. Revisez d'abord le règlement qui vous est soumis. Et surtout, comme a dit ma sœur, autour de cette gestion, pas de parasites, pas de rongeurs, pas de voleurs.

— Ah ! il n'y en aura point avec vous, dit la veuve. Continuez, ô mon fils, d'instruire nos enfants comme vous avez fait et d'organiser promptement votre œuvre d'union et de paix. Vous parlez comme un ange.

Un des maires l'interpella à son tour :

— Nous commençons en petit, dites-vous, mais non. Aux sommes déjà si grandes que M. le maire et madame apportent comme réserve, nous associons, dès aujourd'hui, moi et ma famille, et toute ma commune, je réponds d'elle.

— Et nous tous, les autres maires.

— Et nous tous, les instituteurs.

— Et nous, dirent les curés.

— Et moi, et ma mère, ajouta vivement Marie Thumelin en riant avec des larmes de joie.

— Ah ! c'est vrai, dit gaiement Thumelin, est-ce que le maître d'école oublierait à cette Caisse, et sa sœur,

et sa mère, et sa femme, et ses enfants : je voudrais déjà avoir le troisième.

Qu'on juge de l'émotion produite dans l'assemblée à ce mouvement rapide d'interpellations qui partaient de tous les coins de la salle.

Le curé fit à son tour cette motion :

— Avant de nous quitter, voici l'inscription que je propose de faire graver sur le monument de la femme du maire, au-dessous de la légende mortuaire :

A l'inauguration de notre église,
Les habitants reconnaissants,
Et les maires, les instituteurs, les prêtres
Des communes voisines,
Venus à cette solennité,
Déclarent :

Que l'abornement, et les chemins créés du territoire
Que la mairie, les écoles, et l'église,
Et enfin l'Association
De secours mutuels et de retraite
Ont été établis
Par son époux et par ses enfants
Sous l'inspiration des derniers vœux de la défunte.

A ces dernières paroles, Thumelin, saisi par un enthousiasme de bonheur que la modestie de son caractère ne peut plus contenir, s'écrie :

— En effet, ce rêve, que nous avons fait, cette Association fraternelle de secours et de retraite par le travail, est peut-être la meilleure solution de l'avenir. Elle n'en gêne aucune autre. Elle les complète. Grâce à Dieu, la voilà donc fondée ! Et nous allons, ô mon beau-père, ô ma femme, ô ma sœur, de ce

rêve divin, faire une réalité ! Et je vais ouvrir la première page du Livre pour y inscrire votre nom, ô monsieur le maire ! Et dire que cette Union générale, démocratique au moins celle-là, peut embrasser dès demain la France entière, aimée de tous les peuples ! Travaillons pour elle de toutes nos forces. Toujours en vedette et toujours prêts, emplissons nos cœurs d'un même courage, quelque robe que nous portions, robe de femme, robe de prêtre, ou blouse de charrue. Nous n'aurons plus de traître derrière nous ni de frontière livrée.

Comme les deux enfants écoutaient leur père ! Ils étaient là, bouche béante, ne perdant pas une parole, ainsi que leur mère, leur tante, la veuve, et tous les convives, debout et sortis de leurs sièges. Ils admiraient, chers petits, de confiance ; mais les autres, on leur avait ouvert enfin un coin de la terre promise. Le maire était radieux. Il n'y avait pas un auditeur qui ne fût entraîné, surtout les femmes, qui avaient compris entre quelles mains cette œuvre naissante était remise.

— Un dernier mot, dit un des maires. Pour la date de l'inscription, je forai remarquer que cette inauguration que nous célébrons aujourd'hui tombe justement au 4 septembre, cinquième anniversaire de la République.

Je demanderais aussi que, par pétitions sur pétitions, nous forçons l'Etat à nous imposer tous, au prorata de nos fortunes, et sans excepter qui que ce soit, pour payer en 30 ans, puisque vous l'avez dit en chaire, la *Dette fatale* qu'on nous a laissée.

Et maintenant, monsieur le maire, me voici prêt pour ma commune à commencer le travail que vous avez fait dans celle-ci. Nous ne sommes pas assez riches pour vous imiter en tout, et nous n'irons pas aussi vite, mais nous recourrons aux centimes. Nous voulons faire bien, surtout nos chemins, comme vous avez fait. Et d'abord j'emmène votre géomètre.

— Ah! pardon, interrompt vivement le maire, après les nocces.

— Après les nocces, de qui?

— Eh bien! mais, du géomètre. Nous le marions dans dix jours.

— Oh! alors, après les nocces, et après les visites de parenté qui suivront. — A propos de visite, nous vous invitons à votre tour, monsieur le maire, à venir nous voir successivement, vous et votre gendre, et madame avec ses deux aimables enfants. Nous allons avoir besoin de vos conseils.

— Oui, après les nocces, nous irons vous rendre, ainsi qu'à vos collègues, votre cordiale visite. Au surplus, nous allons avoir à vous offrir un nouveau géomètre, un second lui-même qu'il a formé depuis quatre ans avec prédilection, et qui va épouser la plus jeune de ses filles. En faisant les nocces du père, nous célébrerons en même temps en famille les fiançailles des deux futurs époux. — Et même un instituteur à vous offrir. De ces deux événements heureux, il va probablement résulter un second mariage dans cette famille, si longtemps orpheline, mais non plus des fiançailles cette fois, de l'aînée des filles du géomètre avec le sous-maître de Thumelin. Le géomètre

et lui étaient du même pays. Il nous quitte à la rentrée. Avis à celle de vos communes qui aurait une place vacante à donner à notre maître-adjoint.

— Je voudrais bien avoir, répliqua le collègue, comme tel de mes voisins, un cas rédhibitoire à signaler en préfecture, je m'empresserais... j'y songerai. — Mais revenons à l'œuvre sociale que nous venons de fonder. En tout édifice, ce sont les fondations qui coûtent le plus, et qui n'ont de valeur que par l'édifice utile qu'elles supportent. Nous nous y associons tous avec nos communes. Fatiguons l'Etat de nos réclamations. Il faut la coopération active de tous les honnêtes gens pour mettre en mouvement une œuvre qui va briser, comme une machine de guerre, les ennemis incorrigibles du travail et de la liberté.

Avant de quitter le pays on voulut voir les écoles, le territoire, les chemins, et surtout la côte des vignes, devenue une véritable route en ses deux parties, et qu'on descendit pour se rendre compte du système des irrigations de l'immense prairie.

Puis on revint dire adieu à la femme de Thumelin, à sa sœur, à leur mère, et aux adorables enfants, qu'on invita de nouveau à rendre bientôt cette visite. On se quitta cordialement, en se disant : A bientôt.

Les curés étaient retournés au presbytère, pendant cette visite aux écoles, aux champs, aux chemins.

Le maire et son gendre, après avoir remis en voiture leurs collègues, allèrent à leur tour au presbytère, par politesse, et pour dire adieu à ces messieurs.

En les voyant arriver, le curé se mit en quatre pour les recevoir et pour leur témoigner son extrême reconnaissance.

Au moment des adieux, le maire lui dit :

— On ne vous oubliera pas, monsieur le curé. Nous avons couru au plus pressé. A votre tour maintenant, et aux autres choses...

— A ces autres choses-là uniquement, monsieur le maire. J'ai mon église, et c'est assez. J'ai parlé à l'architecte pour l'inscription : il n'y a plus en moi qu'un souci, c'est de voir écrite en lettres d'or sur le monument de la défunte la reconnaissance éternelle de la commune.

Il a été convenu aussi, entre mes confrères et moi, que nous nous associons de toutes nos forces à l'œuvre presque divine que vous venez de fonder.

Et à mon ami Thumelin je dirai que je vais rendre compte à Mgr d'Orléans de ce que nous avons fait pour sa réhabilitation, en attendant bientôt sa visite.

Au milieu de ces généreuses paroles, on but le coup de l'étrier, et on se quittait en recommandant au maître d'école d'envoyer promptement ses registres d'association aux communes qui étaient présentes à la réunion.

FIN.

